LA TABLE RONDE

SEPTEMBRE 1954

SOMMAIRE

CORRESPONDANCE
D'ANTONE TCHÉKOV

Pour définir A. Tchékov, Charles Du Bos cherchait un terme équidistant de sage et de saint. *Du sage, il a en effet la résignation tranquille, la paix et la décence au sein des difficultés et des lassitudes de la vie quotidienne, mais sans rien de boudeur, sans cette précaution orgueilleuse de la sagesse qui se défend de donner par crainte d'être dupe; au contraire, de sa réserve, Tchékov tire un sentiment naturel qui l'incite à faire le bien autour de lui; et c'est là qu'apparaît la sainteté qui prolonge l'équilibre intérieur en actions généreuses.*

Le premier volume de la correspondance de Tchékov (1876-1890) publié chez Plon en 1934, dans une traduction de Denis Roche, a révélé combien, chez lui, le désir de servir l'intérêt général était constant. Bien que sa vie ait été pénible : il fut longtemps sans ressources et presque toujours malade, jamais il ne cessa de faire son métier avec humilité et rigueur. Relisant récemment ces lettres (1), *André Maurois disait que Tchékov lui était apparu comme* une version moderne et slave de l'honnête homme. *On trouvera dans ces lettres inédites, datées de février à novembre 1892, le même respect pour la personnalité de ses correspondants, une même disposition à s'analyser impartialement devant eux, sans hausser le ton et en demandant au travail seulement la force qui permet d'ennoblir l'homme.* Il était si simple, *disait Gorki de Tchékov,* qu'en sa présence tout homme éprouvait le désir d'être plus naturel. *Signalons que le second volume, la correspondance de Tchékov (1890-1896) paraîtra chez Plon.*

22 février 1892 (Moscou).

A V. A. Tikhonov.

Excusez-moi précieux Vladimir Alexéiévitch d'avoir tardé si longtemps à vous répondre. Je ne viens que de rentrer du gouvernement de Voronèje. J'achète une propriété et je passe toutes mes journées dans des études de notaire, chez des agents d'assurances, dans les banques et autres officines. Ces démarches m'exaspèrent. Je ressemble à un homme qui

(1) Cf. *Nouvelles littéraires*, jeudi 23 mars 1950.

pénètre dans un restaurant pour manger un hachis à l'oignon. Il rencontre des amis, festoie, s'enivre comme un porc et a 142 r. 75 k. à payer.

Je comptais ne pas dépenser plus de 5 000 r. mais hélas ! des serpents, sous les espèces de contrat, de cautions, etc., etc..., m'ont enserré au point que j'entends craquer mes os, et en fermant les yeux je vois ma propriété vendue aux enchères.

Vous avez tort de penser que vous avez manqué de mesure à la fête de Chtchéglov. Vous étiez gris, voilà tout. Vous avez dansé comme tout le monde et votre danse sur le siège de la voiture n'a procuré que du plaisir à tous. Vos critiques n'étaient probablement pas très sévères car je ne m'en souviens pas. Je me rappelle seulement qu'en vous écoutant Vedenski et moi nous avons longtemps et beaucoup ri.

Vous réclamez ma biographie. La voici : je suis né à Taganrog en 1860. Je suis sorti du lycée de Taganrog en 1879. J'ai fini de suivre les cours de l'Université de Moscou en 1884. J'ai reçu en 1888 le prix Pouchkine. En 1890, je suis allé à Sakhaline par la Sibérie et retour par mer. J'ai fait en 1891 un tour en Europe où j'ai bu d'excellents vins et mangé des huîtres. En 1892 j'ai bamboché avec Tikhonov, un certain jour de fête. J'ai débuté en 1879 dans la *Strekoza (la Cigale)*. Mes œuvres sont les suivantes : *Récits bariolés, Au crépuscule, Récits, Gens maussades* et *le Duel*. J'ai péché comme tout le monde par romantisme, mais sans excès. Toutes les langues sauf les langues étrangères ont parlé de moi. Toutefois les Allemands m'ont traduit depuis longtemps. Je suis goûté par les Serbes et les Tchèques et même par les Français. J'ai connu à treize ans les mystères de l'amour. Je vis en bonne intelligence avec mes collègues docteurs et écrivains. Je suis célibataire. Je voudrais avoir des rentes. Je n'ai pas abandonné la médecine et il m'arrive de faire, même en été, des autopsies.

Mon écrivain préféré est Tolstoï. Parmi les médecins j'admire Zakharine. Du reste tout cela n'est que plaisanterie. Écrivez ce que vous voudrez. S'il n'y a pas de faits, remplacez-les par du lyrisme.

Portez-vous bien. Saluez vos filles.

A. T.

28 février 1892 (Moscou).

A A. S. Souvôrine.

Je suis allé avant-hier dans la propriété que je viens d'acheter. Pour s'y rendre de la gare on traverse la forêt. La distance est la même qu'entre Bobrov et Korchova. Le domaine est sympathique, la maison est neuve, solide, embellie par endroits. Mon bureau est plus grand que celui de Moscou, éclairé par des fenêtres à l'italienne. Mais on sera plus à l'étroit. Les dépendances sont neuves, le jardin et le parc sont agréables. Le mobilier, hormis le piano, ne vaut rien. Les serres sont convenables, il n'y a pas d'orangerie.

L'achat d'une propriété est une banalité ennuyeuse et agaçante. Depuis que nous nous sommes quittés, je n'ai fait que des bêtises. Parmi ces gens ordinaires, je me sentais incompétent et sot.

J'ai erré dans toutes sortes d'administrations parasites et j'ai payé le double de ce que je pensais. Les frais m'ont coûté plus de 1 000 r. Toutes les formalités seront terminées mardi. Je pars pour ma propriété et j'y resterai jusqu'en juin. Alors ensuite je me sauverai à Théodossia et au Caucase et de là à Pétersbourg. Dieu merci je n'ai plus à payer de loyer ni de bois de chauffage. J'ai 60 dessiatines de forêt et le bois ne me manquera pas. Les meubles sont déjà prêts. J'ai envoyé hier 50 p. de bagages, ce qui m'a coûté à peine 6 r. Mîcha a visité Tapkanova ; il y a dix pièces. Les chambres sont grandes, mais c'est tout de même trop petit pour vous. Quand viendrez-vous? On peut venir directement de Lopasnia en voiture.

Je vous remercie de tout cœur pour l'argent, cher ami. Vous m'avez donné des ailes. Je serais mort à la tâche sans la banque du « Nôvoié Vrémia ». La moitié de ma dette sera probablement amortie en août par l'argent qui me reste dû pour plusieurs livres. J'aurai remboursé ma dette en trois ans, au plus. Je ne toucherai pas à mes gains avant qu'elle soit réduite à zéro.

J'ai jeté 20 tanches dans l'étang pour qu'elles multiplient et commandé des carpes aux pêcheurs.

Je n'ai pas encore reçu pour le comité littéraire les 5 exemplaires de *Katchannka* (1). Que votre succursale de Moscou me les adresse. Je n'aime pas les dessins qui plaisent au public. Le format convient.

Ce que vous avez écrit sur les juges territoriaux est intéressant. Vos lettres, en général, sont excellentes, mais vous traitez de façon brève des sujets qui mériteraient plus de développement. Quel dommage de ne pouvoir écrire le *Te Deum* qui a suivi l'émeute et la bénédiction des verges?

Je suis reconnaissant à Boria et à Mîtia de m'avoir donné 10 r. gagnés à la loterie. L'argent est arrivé à destination et les reçus seront expédiés dans une ou deux semaines.

Avec E. que j'ai vu dernièrement nous avons beaucoup parlé de vous. Son mari désire vous entretenir du feuilletoniste B. de Moscou. Il raconte à son sujet des histoires terribles.

Que Dieu vous garde. Après le voyage vous vous sentez plus fort et mieux portant. N'est-ce pas?

Votre A. T.

Ouroussov a écrit une critique me concernant dans *la Plume*.

6 mars 1892 (Mélikhovo).

A A. S. Souvôrine.

L'exil commence. Assis dans mon bureau aux trois grandes fenêtres je me sens à l'aise. Je sors cinq fois par jour, je m'amuse à jeter de la neige dans l'étang. Les toits dégouttent, cela sent le printemps, mais pendant la nuit le thermomètre enregistre 13° au-dessous de zéro.

Jusqu'à présent mon humeur est excellente. Nos occupations sont multiples ; nous nettoyons, lavons, peignons, nous renouvelons de place en place les parquets, nous installons la cuisine dans les communs, nous aménageons les serres, etc... Si je n'étais pris par mon travail je passerais toute la journée dehors. Les formalités d'achat sont terminées, l'acte est entériné.

(1) *Œuvres complètes*, t. IX (Plon).

Lisez dans le *Sev. Viestnik* le récit d'Ejov. Le gaillard sait écrire.

Où en sont les cantines populaires de Korchévo? Que vous raconte votre sœur? Je me souviens avec plaisir de votre voyage. Les moments agréables n'ont pas manqué. Je garde même un bon souvenir du club de Bobrov. Quand vous viendrez chez moi vous vous y sentirez tranquille. Votre chambre est séparée des autres par un salon et aucun bruit ne troublera votre oreille sensible, mais je vous préviens, nous n'avons pas de W.-C. Les lieux d'aisance sont un peu mieux que ceux de Korchevo. Il y fait froid, mais c'est supportable.

Le jardin est beau mais la cour paraît naine. Des chiens sympathiques (1). Je suis à quatre lieues du couvent de l'Ermitage de David où nous irons ensemble. La lumière dans mon bureau est si vive que j'en ai mal aux yeux. La maison est chaude.

Soyez heureux, cher ami, que Dieu vous donne la santé!

Votre A. T.

Je remanierai en avril la pièce de Zudermann. Je crois que cinq jours y suffiront. Je me lève très tôt comme toujours et me mets tout de suite au travail.

17 mars 1892.

Au même.

Aujourd'hui, Saint Alexis, l'homme de Dieu. Je vous souhaite bonne fête. J'apprends par les journaux la catastrophe arrivée dans votre maison. Quel désagrément. C'est un dommage sérieux, vous en subirez le contrecoup pendant vingt ans, car pendant vingt ans le public se souviendra de cet effondrement. C'est bête parce que la maison n'est pas tout. Il est regrettable que vous soyez maintenant à Pétersbourg dans l'obligation de soutenir d'ennuyeuses et d'inutiles

(1) Boule et Nègre.

conversations avec les entrepreneurs. Ah ! cher ami, si vous pouviez vous échapper. La campagne manque de confort, l'ennuyeux dégel a commencé, mais il se produit dans la nature quelque chose d'impressionnant et de touchant dont la poésie et la nouveauté rachètent toutes les incommodités. Chaque jour apporte une surprise plus agréable que celle de la veille. Les sansonnets sont arrivés, l'eau bruit partout, l'herbe verdit là où la neige est à peine fondue. Une journée semble durer une éternité. On se croirait en Australie quelque part au bout du monde. C'est le calme et la béatitude. On ne regrette pas ce qui a été hier, on n'attend pas ce qui arrivera demain. Ici tous les hommes paraissent bons car ils sont dépouillés de leur amour-propre qui, en ville, s'exaspère. Le spectacle du printemps me fait désirer dans l'autre monde un paradis. Bref, je me sens par moments si bien que j'ai une crainte superstitieuse d'être chassé un jour de ma propriété d'Australie par mes créanciers.

Le peintre qui m'a vendu Melikhovo achète une maison à Théodossia. J'ai reçu une lettre de Jean Chtchéglov où parlant de Ratchinski il s'écrie avec délices : « Nous ne sommes pas des géants (1). » Je lui ai répondu que j'aime Ratchinski et le juge honnête et intelligent, mais que je ne mettrais pas mes enfants à son école. Je comprends Ratch., mais les âmes des enfants qu'il forme me sont aussi incompréhensibles que les ténèbres. Lorsque, dans mon enfance, je recevais une éducation religieuse je chantais dans le chœur et chacun en me regardant était attendri ; moi je me sentais un petit forçat, et maintenant je suis sans religion. L'éducation religieuse se passe derrière un écran, invisible à l'étranger et là on souffre tandis que de l'autre côté du paravent on sourit et s'émeut. Ce n'est pas pour rien que tant d'athées sont sortis des séminaires et des instituts religieux. Ratch. connaît seulement le côté que l'on montre. Il n'a aucune idée de ce qui se passe pendant les répétitions de chant et les exercices de vieux slave.

Quand écrirez-vous des comédies? et quand vos récits paraîtront-ils? Cela m'intéresse extrêmement. Je viendrai à

(1) Pouchkine.

Pétersbourg pour vos répétitions. Je puis maintenant errer ici et là car les racines qui me retenaient au sol sont coupées. Il n'y a rien de plus passionnant que de contempler les affres d'autrui ; je veux dire assister aux répétitions de la pièce d'un autre.

J'ai demandé à Jean Chtchéglov de vous accompagner ici au printemps. Lorsque vous serez décidé, écrivez-lui.

Votre A. T.

19 mars 1892 (Lopasnia).

A L. A. Avilova.

Estimée Lydia Alexéevna, si vous voulez publier votre récit dans un journal illustré il est possible de l'envoyer au *Siéver* ou à *l'Illustration universelle*. Vl. Tikhonov est le rédacteur du premier, Iassinski, je crois, du second. Ils sont tous les deux bienveillants.

J'ai lu votre récit *En voyage*. Si j'étais rédacteur d'un illustré, je l'accepterais volontiers mais, voici mon conseil de lecteur. Lorsque vous représentez des gens qui souffrent et que vous voulez toucher votre public, tâchez de garder votre sang-froid. Le chagrin de vos personnages sera ainsi mis en relief. Votre héros pleure et vous soupirez. Demeurez impassible. Mais ne m'écoutez pas, je suis un mauvais juge. Je suis incapable d'exprimer clairement mes critiques et je dis parfois d'énormes sottises. Je reste à votre service. N'envoyez pas vos manuscrits à Lopasnia, ils resteraient jusqu'à l'été à Serpoukhov avec les autres plis recommandés qui m'y attendent depuis longtemps. Adressez-les à Alexine, Gouvt. de Toula.

Votre lettre m'a chagriné et étonné. Qu'est-ce que cela signifie? Ma dignité ne me permet pas de me justifier. Vos griefs demeurent trop vagues pour être réfutés. Autant que je le comprenne il s'agit d'un potin. Je vous en prie instamment, si vous m'accordez la même confiance qu'aux bavards, ne croyez pas tout le mal qu'on dit chez vous à Pétersbourg ; du moins si vous ne pouvez vous empêcher d'y ajouter foi,

ne vous attardez pas aux détails, c'est-à-dire ne croyez pas au mariage qui m'apportera la fortune, à mes intrigues avec les femmes de mes meilleurs amis, etc. Calmez-vous au nom du Ciel. Je n'ai qu'une faute à me reprocher envers vous. Vous m'avez jadis envoyé une lettre dans laquelle vous m'interrogiez au sujet d'un de mes mauvais récits. Ne vous connaissant pas encore, j'ai jeté votre lettre et empoché le timbre. C'est ma manière d'agir envers les questionnaires féminins. Quand, dans la suite, vous m'avez rappelé cette lettre, je me suis souvenu de votre signature et me suis senti coupable.

J'habite la campagne ; il fait froid. Je lance des boules de neige dans l'étang et je songe avec plaisir à ma résolution de ne jamais aller à Pétersbourg.

Je vous souhaite tout ce qu'il y a de bon. Votre sincèrement dévoué et respectueux.

A. T.

Mercredi 21 mars 1892 (Mélikhovo).

A A. S. Souvôrine.

Le prix de la main-d'œuvre tombe à zéro. C'est excellent pour moi. Je commence à apprécier les avantages du capitalisme ; démolir le poêle de l'office et le remplacer par un fourneau muni de tous ses accessoires, changer la cuisinière par un poêle hollandais, tout cela n'a coûté que 20 r. Pour la mise en état de la glacière on me réclame 30 k. par journée d'ouvrier. Je paie 5 r. par mois un jeune domestique qui laboure, surveille les serres, cire les chaussures. Il sait lire, ne fume ni ne boit. Cloisonner des pièces, tapisser les murs coûte moins cher que d'acheter des champignons. J'en suis fort aise. Si je payais à mes ouvriers le quart de ce que je touche pour mes livres je ferais faillite en un mois. Car à la manière des feuilletons à suivre, les fumistes, menuisiers et charpentiers menacent de se succéder sans fin. Pour mener une vie large il faut une poche bien garnie. Je vous ennuie mais je continue. Les graines de trèfle coûtent 100 r., celles d'avoine, le triple. On me prédit une bonne récolte et la

richesse, mais quel besoin en ai-je? Mieux vaut tenir 5 k. aujourd'hui qu'espérer un rouble pour demain. Restons assis et travaillons, le moindre rien me rapportera 500 r. J'en ai déjà gagné la moitié. La neige fond, il fait doux, les oiseaux chantent et le ciel est printanier.

Je lis énormément. J'ai lu « les Caractères fabuleux » de Lieskov dans *Rousskoié Oborrenie* de janvier. C'est à la fois religieux et piquant. C'est excellent ; lisez-le si ce n'est déjà fait. J'ai relu la critique de Pissarev sur Pouchkine. Effroyablement naïf. Cet homme s'en prend à Oneguine et à Tatiana, mais Pouchkine reste intact. Pissarev est le père de tous les critiques de notre temps y compris Bourénine. Il apporte la même mesquinerie dans ses attaques, la même froideur et le même égoïsme, la même indélicatesse envers autrui. Ce qui vous indispose ce ne sont pas ses idées, car il n'en a pas, mais son ton grossier. Il juge Tatiana et sa jolie lettre que j'aimais tant, d'une manière répugnante. Au reste, que le diable l'emporte.

Quand viendrez-vous ici? A l'Annonciation en traîneau, ou en voiture à l'Assomption? L'installation et le nettoyage sont presque terminés. Les rayons de ma bibliothèque ne sont pas encore posés. Nous commencerons à repeindre quand nous enlèverons les châssis des fenêtres et alors la maison prendra un aspect très convenable. En été nous construirons des W.-C. Il y a dans le jardin des allées de tilleuls ; des pommiers, des cerisiers, des pruniers, des framboisiers.

Vous m'avez demandé un jour de vous donner un sujet de comédie. J'ai tellement envie que vous en écriviez une que je suis prêt à vous céder toutes les idées que j'ai en tête. Venez, nous en parlerons en plein air.

Votre A. T.

•

22 mars 1892 (Mélikhovo).

A A. S. Kisséliov.

Si vous aviez su, cher fourbe, avec quelle impatience nous vous attendions, vous n'auriez pas tenu compte de votre empêchement. Comme vous nous avez déçus !

En arrivant à Lospania vous louez une voiture pour Mélikhovo 1 r. ou 1 r. 25 bien payé. Mais si vous nous prévenez à temps nous vous enverrons nos Pégases, car nous en avons, et il ne faut pas qu'ils mangent leur avoine pour rien. La route, pendant 9 verstes, traverse la forêt sans descentes raides, ni fortes montées. Tout alentour, le calme. On croise en chemin un petit ruisseau où l'eau n'arrive pas à mi-patte d'un moineau. On prétend même qu'il y a un pont. Ergo : on peut toujours passer si on tient à venir chez moi. Le train le plus commode part de Moscou à 9 heures du matin pour Serpoukhov. D'autres à 3 heures, 6 heures, 9 heures, minuit et l'été un de plus. Amenez Serge (1) avec vous. Il apprendra à connaître le chemin de Mélikhovo et viendra par la suite quand il voudra. La société des sages ne peut que lui être utile.

Nos plans d'exploitation sont très vagues. Je traite à la légère les blés de printemps et les blés d'automne et je ne vaudrai jamais rien comme agriculteur. Je rêve au trèfle et à l'avoine, à l'étang et aux carassins ! De plus je suis un littérade (2) mot que j'ai lu dans un couloir sur la porte d'un relais en Sibérie. C'est une profession sans foi ni loi, mais qui vivra verra.

Je suis triste d'apprendre que Mâria Vladîmirovna persiste à être malade. Chaque fois que je lis par obligation professionnelle de longs romans de femmes, lorsque Mâchenka Krestôvskaia déclare que Stassioulevitch lui a donné 5 000 r. pour son dernier roman, enfin quand je vois N. aux cheveux courts, à toutes ces occasions je me souviens de Mâria Vladîmirovna qui écrivait trop peu pour se faire la main. Jusque dans ses œuvres insignifiantes écrites pour quelque gain, on relevait un sérieux et une noblesse comparables à ceux de Mme Khvochtchinnskaia. Ces qualités font absolument défaut à Mâchenka et à N. aux cheveux courts. Pour ces raisons, je regrette sincèrement que M. Vl. n'ait pas continué à écrire.

Nous nous faisons une fête à l'idée de vous voir et nous pré-

(1) Fils de Kisséliov?
(2) Littérateur.

parons votre réception. Pâques approche, cela n'empêche que nous avons ce matin 8° de froid.

Votre A. T.

Nous vous serions reconnaissants si vous installiez un téléphone à vos frais de Bâbkino à Mélikhovo. C'est bizarre, les sansonnets sont repartis.

27 mars 1892 (Lopasnia).

A E. P. Egorov.

L'affaire des chevaux est donc manquée. En novembre, d'après vous elle aurait réussi. Au mois de février le directeur du haras de Khrénovoié, Ilovaïski, connaisseur en chevaux, m'avait exprimé ses craintes d'un insuccès. C'était aussi l'avis du gouverneur de Voronèje. Nous ne manquions pourtant pas d'agents et de collaborateurs. Plus tôt et meilleur marché on achète les chevaux, plus ils coûtent à nourrir et se revendent cher. De quelque façon qu'on se tourne c'est un échec.

Mon article n'a pas paru. Je l'ai remis vingt fois sur le métier avant de l'abandonner. Je ne mentais pas, pourtant on ne sentait pas cet accent de sincérité que je juge indispensable dans tout écrit. Je crains de vous avoir été présenté et d'avoir mangé vos excellentes pâtes en pure perte. Je me souviens pourtant avec grand plaisir de ce voyage qui n'a été pour vous d'aucune utilité. Il me servira par les nombreuses impressions que j'en rapporte.

Je compte sur votre visite. J'ai 213 dessiatines de terre, beaucoup de mauvais bois, une vaste maison, un jardin, un étang. Une allée de tilleuls orne mon jardin planté d'arbres fruitiers et de framboisiers. Il est entouré d'une palissade qui a coûté 700 r. à l'ancien propriétaire et empêche les poules d'y pénétrer. Les bâtiments sont neufs, la demeure est moderne, mais sans W.-C. Trois fenêtres à larges vitres comme dans les magasins, éclairent mon bureau dont les murs sont recouverts de papier peint. Il y fait chaud. La gare se trouve à 9 verstes. Serpoukhov à 28 verstes, Moscou à 2 heures et demie. Six trains passent chaque jour. Je possède 3 chevaux,

1 vache, 4 ânes, 2 chiens et 10 poules. J'ai ensemencé 14 dessiatines de seigle et en ai labouré autant. Je loue les prés et tire un revenu du bois, des fruits, des légumes et autres bricoles. Le revenu m'importe peu, car je suis né estivant et non propriétaire. Je paye 400 r. d'intérêt c'est-à-dire 2 fois moins que le montant de mon loyer à Moscou. Dans deux ans je verserai 5 000 r. pour amortir la dette. Qui vivra verra. Si l'on vendait ma propriété aux enchères je partirais pour le Midi. Venez vous installer dans le gouvernement de Moscou avec toute votre maisonnée. Vendez votre Bélaia et achetez une maison à proximité de la ville, vous y trouverez aussi un emploi. Vous ne regretterez pas Bélaia qui n'a même pas un jardin et la province de Moscou vous est chère par les souvenirs.

Kisseliov sera ici pendant la semaine de Pâques. Je sèmerai le trèfle, le seigle. Venez sans faute. Je mets mon bureau à votre entière disposition. Salut à tous les vôtres.

Votre A. T.

31 mars 1892 (Lopasnia).

A A. S. Souvôrine.

Le retour du froid a rendu chacun maussade. Les oiseaux sont repartis vers le Midi et je ne vous ai pas écrit pour ne pas vous communiquer ma mauvaise humeur. Les oiseaux étant revenus, je vous écris. Tout est comme autrefois, ni gai, ni triste. Je mène surtout une vie végétative, continuellement empoisonnée par l'obligation d'écrire, d'écrire éternellement. Je travaille à un récit (1) que j'aurais voulu vous soumettre car votre jugement est pour moi précieux. Mais le temps presse et je n'ai pas d'argent. Mon récit comporte beaucoup de philosophie et peu d'amour et en plus de sa texture des idées libérales. Douze feuilles d'impression pour lesquelles j'aimerais vous demander conseil, je crains qu'il ne soit fade et ennuyeux. Votre goût est sûr et je crois en votre première

(1) « Salle 6. » Voir *Œuvres complètes*, t. I (Plon).

impression de même que je crois que le soleil brille. Si l'on me laisse un à deux mois avant de l'imprimer vous me permettrez de vous envoyer l'épreuve. Cette précaution est nécessaire par le temps qui court. Jean Chtchéglov aurait dû vous soumettre le manuscrit de son œuvre sacrilège *Autour de la vérité*. L'impression sur les jeunes auteurs n'aurait pas été aussi défavorable. En vivant égoïstement dans sa coquille et à l'écart du mouvement intellectuel on risque de mettre sans le vouloir le diable dans le mortier.

Tâchez de donner le jour à votre prose avant de quitter Théodossia. Que mon frère m'apporte un exemplaire relié ou remettez-le-moi vous-même. Venez quand le jardin sera en fleur, au moment où chantent les grenouilles et les rossignols. N'ayez aucune inquiétude pour votre logement. La vie à la campagne est moins chère qu'à la ville bien que j'y sois arrivé au plus mauvais moment. L'avoine coûte 80 k. au lieu de 18 k. ; pas de foin, le reste à l'avenant. J'ai 6 rosses sans compter la basse-cour. Cela me ruine. Je voudrais élever des abeilles, j'ai un emplacement magnifique pour disposer des ruches.

Le sang petit-russien parle tout de même en moi. J'ai donné l'ordre de remplacer la pompe du puits qui geignait quand on puisait de l'eau par une cigogne dont les paysans seront ébahis. J'ai commandé de passer les communs à la chaux, ordonné c'est trop dire, j'ai plutôt prié car ce sont mes proches qui se chargent, Mîcha en tête, des travaux de peinture et des menues réparations. Nous avons ensemencé nos châssis sans journaliers. Au printemps nous planterons nous-mêmes des arbres et cultiverons également le potager. C'est une économie. Les premiers temps, j'étais tout courbatu ; maintenant j'ai l'habitude. En tant que propriétaire et ouvrier je ne vaux absolument rien ; je ne suis bon qu'à jeter des pelletées de neige dans l'étang ; si j'enfonce un clou il va de travers.

J'espérais envoyer un récit pour votre numéro de Pâques mais je n'ai rien de prêt. Ce sera pour plus tard. Ma lettre vous parviendra sans doute la veille de Pâques. Christ est ressuscité ! Que tout soit pour le mieux. Mille bons souhaits à Anna Ivânovna et aux enfants. Quand j'écrirai une pièce

j'aurai besoin de Bernay. Où peut-on le trouver? C'est un de ces esprits étroits qu'aiment tant les Juifs et les gens timorés. Le nouveau récit de Daudet *Après le divorce,* offre trois excellentes figures de femmes, mais il conclut en hypocrite. Qu'un vieux croyant ou un Arabe soient contre le divorce, je le comprends ; mais que Daudet tienne le rôle d'un moralisateur en empêchant deux époux qui ne s'entendent pas de se séparer, c'est affreusement comique. Les Français sont las des filles nues, voilà pourquoi (comme des gastronomes blasés) ils s'offrent de la morale.

A. T.

8 avril 1892 (Mélikhovo).

Au même.

Je serai à Moscou le mercredi et le jeudi de la semaine de Pâques. J'aurais voulu venir plus tôt si mon récit avait été terminé. Depuis le vendredi saint jusqu'à aujourd'hui nous avons eu des visites et il m'a été impossible d'écrire une heure. Vous racontez que Chapiro voulait m'offrir une photographie de grand format. Qu'aurais-je fait de cet encombrant cadeau? J'étais plus jeune, dites-vous. Oui, c'est vrai. J'ai passé depuis longtemps la trentaine, bien que cela me paraisse invraisemblable. Je sens déjà l'approche de la quarantaine. J'ai vieilli non seulement de corps, mais de cœur. Tout me laisse indifférent ; cette apathie remonte à mon voyage à l'étranger. Je commence et finis mes journées sans joie de vivre. Il s'agit de cette maladie que la presse nomme surmenage ou d'un mécanisme spirituel que les romanciers appellent changement moral. Dans la seconde hypothèse tout est pour le mieux. Je souffre depuis hier de maux de tête, d'éblouissements, héritages maternels !

Lévitane est chez moi. Nous avons chassé ensemble ; il a tiré une bécassine qui, blessée à l'aile, est tombée dans une flaque d'eau. J'ai ramassé l'oiseau au long bec, paré de belles plumes, dont les grands yeux noirs me regardaient avec étonnement. Qu'en faire? Lévitane grimace, ferme les yeux : « Casse-lui la tête, » me dit-il. Je refuse. Il insiste en haussant

nerveusement les épaules. La bécassine nous observe attentivement. Il a fallu obéir et la tuer. Il y eut un bel être amoureux de moins et deux idiots rentrés à la maison se mirent à souper.

Jean Chtchéglov qui vous a ennuyé toute une soirée combat les hérésies et dénie notamment l'esprit aux femmes. Pourtant, comparé à K. il n'est qu'une petite nonne. Lorsque vous verrez K. saluez-la et dites-lui que nous l'attendons. Le plein air lui donne parfois plus d'esprit que la ville. G. est venu me voir. Il a éreinté mes chevaux, effrayé les chiens, grimpé aux arbres et brisé des poutres pour montrer sa force. Il bavardait sans cesse.

Portez-vous bien. Au revoir à Moscou.

A. T.

29 avril 1892 (Lopasnia).

A L. A. Avilova.

Estimée Lydia Alexeievna je n'ai de ma vie écrit des vers ; qu'une seule fois sur l'album d'une fillette, c'était il y a très longtemps. Certains connaissent encore cette fable, mais la fillette a maintenant vingt ans et, soumis à la loi générale, je suis devenu un vieux chien littéraire qui regarde la poésie du haut de sa grandeur en bâillant. On écrit sans doute sous ma signature. Il y a beaucoup de Tchékov.

Maintenant, il fait merveilleusement bon à la campagne. Le vrai printemps. Les arbres verdissent, les rossignols chantent et les grenouilles coassent sur divers tons. Je suis sans le sou, mais est riche l'homme qui a les moyens de vivre dans le luxueux décor du renouveau.

J'étais hier à Moscou. J'ai failli y étouffer d'ennuis et de déboires. Figurez-vous qu'une dame de mes connaissances, âgée de quarante-deux ans, sans enfants, s'est reconnue dans mon héroïne de *la Linotte* (1) qui a vingt ans — *Sever* nº 1, 2. Voici sur quoi reposent les ressemblances. La dame fait de la peinture à l'huile, son mari est médecin, elle a pour amant

(1) *Œuvres complètes*, t. III (Plon).

un peintre. Tout Moscou m'accuse de pamphlet. Je finis un récit très ennuyeux (1) parce que sans femme et sans amour. Je le déteste, l'ayant entrepris à la légère. Je vous enverrai les bonnes feuilles après juin. Donnez-moi votre adresse.

J'aimerais écrire une comédie, mais le livre sur Sakhaline m'en empêche. Mille souhaits, surtout la santé.

Oui, je vous avais écrit jadis qu'il était nécessaire de rester indifférent pour écrire des récits tristes. Vous ne m'avez pas compris. On peut pleurer et geindre, et souffrir avec ses héros, mais le lecteur ne doit pas le remarquer. L'impression est d'autant plus forte que la description est plus objective. Voilà ce que je voulais dire.

Sincèrement dévoué.

A. T.

Mai 1892 (Mélikhovo).

A J. P. Tchékhov.

Les usages des comités de rédaction de Moscou sont étonnants. Quand tu iras vendredi à « l'Obozrenié », exige qu'on te rende le manuscrit si on ne te donne pas les épreuves, et dis-leur que je ne suis pas habitué à de semblables procédés. Retrouve le manuscrit où qu'il soit. Qu'en aucun cas on ne compose mon ouvrage. Sache l'adresse du prince Tsertelev et l'heure à laquelle on le trouve à la rédaction. Explique bien que je reprends le manuscrit parce que le prince n'a pas tenu sa promesse. Fâche-toi, ne cède pas et n'admets aucune échappatoire.

Il fait bon à Mélikhovo. Tout fleurit et jusqu'à présent la gelée n'a rien gâté. Les rossignols sont nombreux dans la forêt, ils sont rares autour de la maison ; j'en ai entendu un ce matin.

Mamouna est arrivée. Souvôrine est-il reparti pour Pétersbourg? Quel inconstant ! Il aime trop le changement pour jamais n'acheter une propriété.

Nous enverrons vendredi les chevaux au train supplémen-

(1) « Salle 6. » Voir *Œuvres complètes*, t. I (Plon).

taire. Comptez-y ; nous ferons du kvas pour la botvinia. Extraordinaires circonstances ! Le destin se joue de moi. J'ai gagné plus de 800 roubles et je ne puis en toucher un seul. Tantôt Boboryiine fait faillite, tantôt Tsertelev s'absente, tantôt l'illustration oublie mon adresse.

Ton frère, A. T.

Les radis poussent mal. Apporte-moi une demi-livre de tabac de Bourasse nº 30 à 2 r.

18 octobre 1892 (Mélikhovo).

A A. S. Souvôrine.

Éditer à Paris un *Nôvoié Vrémia* était une idée magnifique ; il est fâcheux que vous ayez renoncé à ce projet une fois rentré chez vous. Il n'est pas toujours opportun de calculer dans la vie. De même que l'amoureux doit aimer et le chasseur épier, de même le directeur de journal a le devoir d'écrire et d'éditer sans s'inquiéter des frais qui en résulteront pour sa maison.

La pièce de N. a obtenu à Moscou un sérieux succès. La société des Amis de la littérature s'est même chargée de sa publication. N. a écrit cette œuvre en ignorant complètement l'histoire ; c'est une des raisons de sa réussite, mais je m'explique mal l'initiative de la société universitaire. Vous avez été trop sévère à l'égard de N. qui, je l'avoue, m'a fait pitié. Sa pièce est mauvaise, mais si des gens avertis ne lui avaient pas dit le contraire il ne l'eût pas fait jouer. Je me souviens de la timidité avec laquelle il écrivait et des éloges que lui décernaient les maîtres en matière d'histoire et de littérature. J'ai été le témoin d'une affaire analogue. Un jeune homme, un certain Ch. arrive chez moi porteur d'un important cahier. Il me prie, les larmes aux yeux, de lire son poème intitulé je crois *Baklan*, et de lui donner mon appréciation. Des professeurs de lettres, l'avaient paraît-il loué ! Oh ! chérubins du ciel ! Quelle lecture ! Une horrible sottise du commencement à la fin. J'exposai consciencieusement mon opinion à l'auteur

avec le conseil d'éviter les longs poèmes ; eh bien ! vous ne le croiriez pas, un mois plus tard ce poème paraît dans le *Viestnik Evropy*. Je me trouvais dans une situation ridicule, mais ce n'est pas le malheur. Après la sentence des professeurs, ce poète verra maintenant dans toute critique un attentat à son génie.

Prenez le temps de lire l'œuvre de Ch. dans un des derniers numéros du *Viestnik Evropy*. Si Ch. avait transposé son poème à la scène, eût-il été le seul coupable?

Parlons de moi maintenant. Je ne veux pas me marier et n'ai personne en vue. J'éprouverais de l'ennui à m'occuper d'une femme bien que je reconnaisse qu'un grand amour soit distrayant. A travers le prisme de ma bonhomie vous apercevez une vie monotone, incolore et triste, mais c'est une vie à part que je me suis taillée. Quant à mes chevaux ils en ont une autre. Mon cher, je suis loin de me leurrer sur la réalité. Indépendamment de mon mécontentement, je me place à un point de vue purement médical ce qui m'entraîne à conclure d'une manière cynique que le mal est inhérent à la vie à savoir, les maladies, les faiblesses, les erreurs et toutes sortes de vilenies. Malgré ce noir tableau, quelle joie de ne pas payer de loyer et de s'évader de Moscou ! C'est pour moi une nouveauté de penser que je n'ai pas à vivre dans telle rue et d'habiter telle maison. Je me suis promené aujourd'hui dans les champs couverts de neige. Pas une âme autour de moi et j'avais l'impression de marcher dans la lune. La vie d'ermite convient aux orgueilleux et aux neurasthéniques. Ici, rien ne froisse l'amour-propre et l'on ne brave pas la foudre pour un œuf. Perdu dans de vastes étendues vous avez des loisirs pour lire. Je déplore seulement d'être privé de musique et de chants ainsi que de votre présence. Moscou qui est à la portée de la main vous procurera le reste avec de l'argent.

L'hiver mon dispensaire est fermé. Aussi les malades viennent-ils chez moi. J'ai apporté deux nouvelles (1) à la *Rousskaia Mysl*. Je travaillerai tout l'hiver sans répit pour me rendre à Chicago au printemps. De là, à travers l'Amérique et le grand Océan je passerai au Japon et aux Indes. Mainte-

(1) « Salle 6, » « Voisins. » *Œuvres complètes*, t. I et XII (Plon).

nant que je connais l'Orient, l'Europe ne m'attire plus sauf l'Italie et Paris.

Peu à peu votre irritabilité s'atténuera. Pour les maux de tête c'est une triste histoire. J'ai soigné dernièrement un vieillard ; il se tenait tout courbé et pendant plusieurs jours de suite il se plaignait de migraines intenses. Je traite aussi une paysanne, Avdotia, qui me consulte pour des maux de tête continuels depuis une année. Elle reste sans connaissance, faible, avec un mauvais pouls. On la croirait atteinte de typhoïde. Le salicylate de soude la soulage. Elle parcourt 5 verstes pour venir chercher des médicaments. Je lui donne aussi de l'iodure, produit en général efficace. On signale dans la région onze cas de choléra, telles sont les fleurs, les fruits viendront au printemps. Une mortalité élevée est un handicap sérieux. Nous sommes pauvres et incultes parce que nous avons trop de terres et trop peu d'habitants.

Donnez-moi des nouvelles de Léon Tolstoï. L'assemblée du Zemstvo se réunira le 20 octobre. Je serai, paraît-il, félicité pour l'organisation de mon poste de secours. Du début août au 15 octobre, j'ai inscrit sur mes fiches 500 malades, mais j'en ai examiné au moins 1 000. Mon poste était installé dans deux excellents baraquements et il se trouvait sur place un docteur et une infirmière. On y recevait les malades, on faisait des visites en règle ; des rapports médicaux étaient transmis au bureau sanitaire. Les dépenses se sont soldées à 110 r. 75 k. J'ai tiré la part du lion chez mes voisins usiniers qui ont payé pour le Zemstvo.

Écrivez-moi. Vous avez eu raison de ne pas aller à l'enterrement de Svobodine. N'allez jamais, en général, aux enterrements.

Votre A. T.

24 octobre 1892 (Lopasnia).

A I. L. Chtchéglov.

Si le pilote de la *Nedelia* ne m'avait pas donné votre adresse j'ignorerais en quel point de la planète vous êtes. Je vous ai écrit, cher Jean, il y a déjà longtemps et il y a plus longtemps

encore que je n'ai pas vu votre écriture tourmentée. Vous savez certainement que j'ai quitté Moscou pour une campagne heureusement acquise. Je me suis endetté de 9 000 r. Le temps est affreux ; on ne peut circuler ni en voiture ni en traîneau. Malgré cela Moscou ne m'attire pas et je n'ai aucune envie de sortir de chez moi. Dans la maison, il fait bon, au dehors c'est l'immensité. Assis sur un banc près de la porte, on regarde les champs noircis en rêvassant. Les chiens et les chats se taisent, on entend simplement une fillette courir dans l'enclos à la poursuite des moutons et des veaux. J'acquitte des intérêts et des contributions. Cela revient en définitive deux fois moins cher que d'habiter Moscou. En qualité de médecin désigné pour le choléra, je reçois des malades ; ils m'obsèdent parfois, mais c'est encore plus facile que de parler littérature avec des gens qui viennent de Moscou.

Maison chauffée, vastes horizons, voisins intéressants, vie bon marché... Décidément, cher capitaine, je vieillis à moins qu'il ne s'agisse d'une paresse de vivre. Je suis sans désir, je ne tiens pas à mourir mais la vie me pèse. « Bref, l'âme déguste un froid assoupissement (1). » Et Svobodine? Il était venu chez moi à deux reprises cet été, il était resté quelques jours, toujours aussi aimable. Les derniers six mois de sa vie il devenait extrêmement touchant, ou peut-être était-ce moi qui le jugeais ainsi sachant qu'il mourrait bientôt. Vous et moi nous perdons un ami qui nous était sincèrement attaché quoi que nous fassions. Il ne parlait de vous que pour dire du bien et vous appelait toujours Jean. En toute occasion il nous défendait.

Que faites-vous? Qu'écrivez-vous? Je serais content de lire quelque chose de vous. Les gens de mon âge m'intéressent bien plus que les jeunes. Malgré les critiques, votre récit *Près de la vérité* me semble dépasser de dix têtes les meilleures œuvres de Potspennko. Que je le veuille ou non, c'est la vieillesse entêtée et rechignante. Les comptes rendus étrangers de votre récit sont stupides ; une véritable chasse à l'écrivain.

Une mauvaise formule consiste à emprunter pour un récit le procédé du journal ou des lettres. Dès le commencement

(1) Citation.

le ton du récit convient mal. Vous paraissez jouer d'un instrument qui ne vous est pas habituel. L'assemblage, précieux pour moi, de votre bonhomie et de votre magnanimité y est pratiquement absent. Il est nécessaire de fustiger les gens de temps à autre, mais est-ce l'affaire des écrivains? Je manque de tact et je n'arrive pas à donner à mes pensées le tour voulu. J'ose espérer que vous comprendrez mes intentions. J'ai déploré surtout que votre récit ait paru dans le *Rousski Viestnik,* mal connu des critiques et du public. Cette revue compte à peine une centaine d'abonnés. Pour ma part, j'ai publié cet été deux récits (1) qui ont un peu amélioré mes finances sans rien ajouter à ma gloire. J'écrivais péniblement et mes occupations de médecin m'accaparaient. J'ai peut-être aussi perdu l'habitude d'écrire. Je travaille sans plaisir, ce qui est mauvais signe. J'avais promis une nouvelle, « Voisins (2) » au *Nédélia;* une fois achevée, je m'aperçus que le commencement et la fin étaient contestables et le milieu, terne.

Nous aurions besoin de bavarder, et de nous retrouver chez Testov. Qu'en dites-vous? Si vous avez quelque grief contre moi, souvenez-vous que mon amitié n'a pas changé. Nos amis disparaissent peu à peu ; soutenons-nous.

Je salue votre femme. A-t-elle lu ce qui la concerne dans le *Nédélia?* Apprenez-lui que je possède des oies, des poules, des canards, des brebis, des veaux, à la grande joie de ma mère.

Portez-vous bien, mon cher, que tout vous réussisse !

Votre A. T.

25 novembre 1892 (Mélikhovo).

A A. S. Svourôrine.

On vous comprend aisément et vous avez tort de croire que vous ne vous exprimez pas clairement. Vous êtes un amateur de liqueurs fortes et je vous offre de la limonade. Elle a des

(1) « Salle 6 » et « Récit d'un inconnu ». *Œuvres complètes,* t. I et XI (Plon).

(2) *Œuvres complètes,* t. XII (Plon).

qualités, mais vous remarquez judicieusement qu'elle n'est pas alcoolisée. L'alcool qui enivre fait défaut dans nos œuvres. Pourquoi? Mettons de côté *Salle 6* et moi-même. Portons le débat sur un plan général et examinons toute une période. Quel artiste, parmi ceux de ma génération, a procuré un instant d'ivresse au monde? Korolennko, Nadson et tous les dramaturges modernes fabriquent uniquement de la limonade. Les tableaux de Répine ou de Chichkine vous font-ils tourner la tête. C'est aimable, il y a du talent, vous vous extasiez devant eux, mais vous n'en perdez pas l'envie de fumer. Notre siècle assiste à un grand progrès de la science et du confort, mais les artistes vivent une époque veule et piteuse. Nous lui ressemblons et n'engendrons que des « garçons en caoutchouc (1) ». Seul Stassov s'en rend compte. Il a le rare talent de s'enivrer même avec des rinçures. N'incriminons pas notre sottise, notre absence de talent, notre orgueil comme le pense Bourénine, nous souffrons d'une maladie plus grave que la syphilis ou la paralysie. Il nous manque quelque chose, c'est évident, et si vous relevez la jupe de nos muses vous ne constatez que maigreur.

Convenez que les écrivains géniaux ou simplement bons se reconnaissent à ceci : ils poursuivent un but vers lequel ils nous entraînent ; or ce but s'impose à tout votre être et vous obsède comme Hamlet le fantôme de son père. Les uns obéissent à des fins matérielles ; le servage, la délivrance de la patrie, la politique, la beauté ou tout simplement la vodka comme chez Denis Davydov. Tandis que d'autres ont un idéal plus élevé : Dieu, la vie d'outre-tombe, le bonheur de l'humanité, etc... Les meilleurs d'entre eux sont réalistes, mais en s'attachant à décrire la vie telle qu'elle est, leurs préoccupations spirituelles transparaissent au point d'idéaliser cette réalité et cela nous enchante. Quant à nous, nous nous contentons de peindre la vie telle qu'elle est sans porter de jugement sur elle. Même sous le fouet nous serions incapables d'avouer un but proche ou éloigné. Notre âme représente une table rase ; nous sommes sans opinion politique, n'espérons pas en la révolution, nous nions l'existence de Dieu, ne crai-

(1) Récit de Grigorovitch.

gnons pas les revenants. Pour ma part, je ne redoute ni la mort ni la cécité. L'homme qui est sans désir, sans espérance et sans crainte n'a pas l'étoffe d'un artiste. Sommes-nous des malades? Il importe peu, mais reconnaissons que notre situation n'est pas enviable. Qu'adviendra-t-il de nous dans dix ou vingt ans? Avant que les circonstances aient changé il est illusoire de fonder sur nous des espérances. Avec ou sans talent nous écrivons machinalement, nous soumettant à un ordre établi, servi par les uns, brocanté par les autres. Grigorovitch et vous me trouvez intelligent. Oui, je le suis, du moins assez pour ne pas me leurrer sur mon mal et couvrir ma nudité de guenilles à la mode des écrivains de 1860. Je ne me jetterai pas comme Garchine dans la cage d'un escalier, mais je ne crois pas en un avenir meilleur. Je ne suis pas responsable de ma maladie et je n'ai pas à la traiter car elle a sans doute sa raison d'exister. « Ce n'est pas en vain qu'elle est avec un hussard. — POUCHKINE. »

Maintenant, revenons à l'esprit. Grigorovitch croit que l'esprit nuit au talent. Byron avait de l'esprit comme cent diables et pourtant son talent est resté. Si on m'allègue que X. a dit des sottises parce que son esprit a surpassé son talent, ou vice versa, je répondrai que X n'a ni esprit ni talent. Les feuilletons d'Amphithéatrov sont supérieurs à ses récits qu'on dirait traduits du suédois. Ejov a fait un choix de ses nouvelles qu'il vous demandera de publier. Il a l'influenza, sa fille aussi, le pauvre est tout à fait déprimé.

J'irai pour un mois à Pétersbourg à moins que vous ne me chassiez et peut-être après en Finlande lorsque j'aurai terminé un récit de cinq feuilles, car je ne veux pas être obligé d'emprunter au printemps.

Que le ciel vous garde. Que pensez-vous du Danemark et de la Suède?

Votre A. T.

(Traduction par Denis Roche).

Le seul salut possible?

La poésie n'est pas communication du réel, et pourtant elle est communication. Il n'est pas de poème qui ne soit fait pour être transmis. Qui, plus précisément, ne soit fait pour transmettre l'état auquel il doit lui-même naissance. De là vient que sa forme est presque nécessairement celle de la régularité incantatoire, du diapason qui accorde la respiration du poète et la respiration de l'auditeur dans une montée commune de l'angoisse ou de l'émerveillement devant l'énigme du monde. Le rythme n'est pas la poésie. Il peut y avoir — notre temps nous en offre mille exemples — une création poétique qui ne se plie plus à la cadence régulière, ou traduit seulement une cadence intime, élaborée par l'auteur pour son propre compte. Il peut y avoir des rythmes de langage où la poésie ne se manifeste point. Dans les civilisations où l'écriture n'est pas d'usage commun, la forme versifiée n'est bien souvent qu'un artifice mnémotechnique, destiné à assurer au patrimoine littéraire collectif une plus sûre conservation. Le rythme n'est pas la poésie, mais il est le moyen par lequel la poésie est transmise, le lieu commun de la rencontre entre le poète et ceux à qui le poème est destiné. Convention si l'on veut, car une convention est nécessaire à la communication du langage le plus mystérieux. Comment le poète engagerait-il avec l'auditeur une partie dont l'auditeur ignorerait toutes les règles? Il faut que le poète apporte à l'auditeur quelque chose de nouveau et de déconcertant — sans quoi il ne serait pas poète — et il faut pourtant que cet inconnu soit reconnu, que le mystère soit révélé, c'est-à-dire ressenti par chacun comme son propre mystère, non comme un mystère étranger. Il faut que l'irréalité radicale à toute

poésie s'inscrive dans la réalité de la structure formelle la plus rigoureuse, que l'écriture de l'ineffable atteigne à la plus grande objectivité dont soit capable le langage par la rigueur même de son organisation. Le poème est à la prose ce que la danse est à la marche. Il n'évolue pas dans un espace sans contrainte, mais en équilibre sur le fil arbitraire et nécessaire des figures où il s'emprisonne en les dessinant. La danse n'est pas plus toute dans ses figures que le poème n'est tout dans les règles qu'il se constitue. Les figures le plus correctement exécutées ne font pas plus la danse que la versification ne fait le poème, si le danseur, si le poète ne sont plus, comme on dit, inspirés. Mais pas plus qu'il n'y a de danse, il n'y a de poème sans discipline, sans sacrifice et sans contrainte. Naturellement, le danseur, le poète ont toujours le droit d'inventer de nouvelles figures. Il y a pour la marche humaine et pour la parole humaine une infinité de géométries possibles. Mais c'est le rythme seul, quel qu'il soit, et la contagion de ce rythme, qui font des spectateurs de la danse une assemblée de danseurs immobiles, des auditeurs du poème une assemblée de poètes silencieux.

★

Faut-il se rappeler, ici, que l'émotion proprement artistique — qu'elle soit ou non reconnue pour telle ; certaines civilisations ont produit de grandes œuvres d'art sans avoir jamais donné à l'art son autonomie, sans l'avoir jamais constitué en valeur — que l'émotion ressentie devant l'œuvre d'art n'est pas dans sa nature différente de celle que l'artiste lui-même a incorporée à cette œuvre : peinte ou taillée, inscrite sur la page blanche ou sur la portée musicale, l'œuvre est de nature médiatrice ; elle n'est pas un aboutissement, sinon dans la perspective volontairement rétrécie du plan de travail qui doit la conduire à son terme. Elle est un moyen de communiquer entre un homme et les autres hommes. De communiquer quoi? L'événement créateur même dont elle est née. L'erreur est de croire que le spectateur est spectateur, que la « consommation » de l'œuvre d'art est pure passivité, pur accueil d'un objet clos dans son achèvement même. La fonction du peintre est de faire un peintre à sa ressemblance, la

fonction du poète, un poète à sa ressemblance de chacun de ceux qui recevront leur œuvre et en la recevant la recréeront pour leur propre compte dans un ébranlement intérieur *de même nature* que celui qui l'a déterminée à naître. C'est, j'imagine, ce que l'on veut dire, grossièrement, en parlant de message. Toute œuvre aide, par cela même qu'elle est, celui qui est mis en face d'elle à ressentir en lui, dans une identification fugitive, incertaine sans doute, imparfaite, soumise à l'erreur, l'univers singulier que l'auteur a voulu y inscrire. Ce tableau est peint depuis des siècles, et pourtant nous parcourons nous-mêmes la route qui le conduit pour nous à l'existence. Ce poème est écrit, et pourtant nous avons à le vivre, à l'inventer pour nous. Notre avantage et notre désavantage sont d'être conduits par la main là où l'artiste a dû tracer lui-même sa route. Nous suivons le chemin qui a été tracé et taillé pour nous dans un continent inconnu. Nous le suivons avec moins de peine, moins d'angoisses, et peut-être des joies moins profondes. Mais c'est bien le même chemin.

★

« Qui dira les torts de la rime? » Imputer aux contraintes de l'art les faiblesses de l'artiste est bien frivole. Va-t-on prétendre que les médiocres faiseurs de vers du XVIIIe siècle auraient pu être de grands poètes, s'ils avaient été par quelque bonne fée délivrés des conventions postclassiques? Le Franc de Pompignan, ou Lebrun-Pindare, ne sont pas des Rimbaud ligotés. N'ayons pas trop d'inquiétudes pour le génie. Si les règles qu'il trouve autour de lui, quand il prend force, ne lui conviennent pas, il les fera éclater et s'en donnera d'autres. Il ne se laissera pas étouffer. De celui qui écrit, en alexandrins réguliers, des platitudes, il est vain de croire qu'il écrirait autre chose que des platitudes, dans des vers libres.

Je veux bien que l'exigence de la rime, comme toute autre exigence formelle, ait amené les plus poètes des poètes à combler les vides de leur ouvrage avec une matière verbale de qualité inférieure, à « cheviller » leurs vers, à choisir le mot faible aux dépens du mot fort, à mutiler leur propre invention. Mais combien de fois, en revanche, la même exigence les a-t-elle

contraints à rejeter le mot *premier venu*, à resserrer l'image dans une forme qui la faisait plus vive et plus éclatante. Voici deux vers accolés par la rime, et comme il arrive souvent l'un est meilleur que l'autre. Négligeons de nous demander si le temps faible n'est pas au service du temps fort, s'il n'est pas bon que la pierre brillante soit sertie dans un métal plus terne. Selon quel postulat décidons-nous, sans en rien savoir, que c'est le bon vers qui a été inventé le premier, selon la sainte inspiration, l'autre n'étant là que parce qu'il en fallait bien un second pour les besoins de la mauvaise cause de la versification régulière? Que faisons-nous des cas, assurément innombrables, où c'est le plus mauvais des deux vers qui a été inventé le premier, et qui, pour les besoins de la même cause, a amené le meilleur à sa suite? La « cheville » n'est pas toujours où l'on pense. Combien, parmi les vers qui font l'honneur de nos poètes les plus admirables, ne seraient pas venus s'ils n'avaient été appelés par la nécessité en apparence absurde de la régularité formelle? Le trésor de la poésie française compte un assez bon nombre de poèmes qui existent. Il est au moins imprudent de vouloir leur préférer ceux qui auraient pu exister, si les règles de notre versification avaient été plus souples. En vérité, toute difficulté, fût-elle arbitraire, provoque l'artiste à l'invention, s'il est un artiste, et quel que soit son art, les plus grandes œuvres sont nées parmi les plus grands obstacles. Elles ne seraient pas nées aussi grandes sans eux. Parmi les contraintes les plus sévères, malgré ces contraintes ou grâce à elles? les tapissiers de l'*Apocalypse d'Angers* se voyaient imposer, pour chaque panneau, le nombre des personnages, leurs dimensions et leurs couleurs. Ainsi firent-ils l'*Apocalypse*. Aucun style, dans aucun art, ne naît que de l'ajustement de l'effort humain aux résistances rencontrées.

Voyons ce point d'un peu plus près. Si nous admettons, avec Valéry et tout le monde, que la poésie est « langage à l'état naissant » que toute la création du poète est de rendre aux mots le pouvoir originel de baptiser le monde, de susciter le visible dans l'invisible et l'invisible dans le visible par l'acte en lui-même magique de la dénomination, l'activité poétique nous apparaît comme la mise en œuvre des moyens qui refont une virginité au langage. Or, tous ces moyens se résument en

un seul : l'organisation de combinaisons verbales encore inentendues. Pour que les mots redeviennent neufs, il convient et il suffit de les assembler de telle sorte qu'ils se montrent à nous dans un champ nouveau et dans un nouvel angle de lumière. Émoussés, amortis dans l'utilisation qui en fait des signes et des groupes de signes allusifs selon la loi même de l'utilisation, qui est la commodité, donc la banalité, les voici de nouveau rayonnants de cet éclat paternel et menaçant qui est celui des cristaux, des étoiles, les voici qui nous rappellent que le monde existe selon une dimension qui ne peut nous servir à rien, et qui n'est pas mesurable. Un feu sur la mer nous aide à entrer dans un port, mais il est aussi un feu sur la mer. La poésie nous aide à nous rappeler qu'à trop nous servir du monde, à trop agir sur lui, nous oublions de le connaître. Elle ouvre sur lui ces yeux qui sont fermés quand nos yeux sont ouverts, quand nous les croyons ouverts. Voici donc un art qui consiste à rapprocher, à unir ensemble selon des alliances inattendues et saisissantes des termes de langage qui, dans leurs groupements habituels, traversent notre esprit sans l'ébranler, et qui ramène ainsi la parole de sa fonction ouvrière à sa fonction sacrale. C'est ainsi qu'apparaît dans l'évidence l'aide donnée à l'invention poétique par la régularité formelle, par la structure prédéterminée du poème et des divers éléments du poème : rimes, césures, assonances, mesure selon les longues et les brèves, tout ce qui constitue une forme à l'avance donnée impose au poète la nécessité de choisir et de rapprocher les mots selon une autre exigence que celle de la signification explicative, selon d'autres lois que celles de la seule grammaire. Il n'est pas libéré de la contrainte du sens, mais il est astreint à satisfaire aussi à une autre contrainte, à travers laquelle un autre sens va apparaître ou transparaître, qui serait resté caché. Comparable en cela à la pulsation ordonnée de l'incantation primitive, par laquelle se prépare la transe, la stricte régularité de la forme poétique délivre le poète des lois de ce que nous appelons un peu légèrement le réel pour le faire entrer dans l'ordre du miracle. Nous arrivons ainsi à cette conclusion paradoxale que la véritable fonction des règles du jeu poétique, à travers tant de siècles de poésie — en France et ailleurs — a été précisément

d'amener le poète à cela même que les poètes d'aujourd'hui cherchent dans le rejet de toute règle : une destruction des formes ordinaires du langage qui permette la naissance d'un autre langage, un chemin vers la surréalité.

★

La poésie ne nous donne pas le monde. Mais elle nous donne son mystère. Son domaine est précisément ce qui dans l'univers, dans l'infinité des univers possibles, se dérobe à la prise de la raison ouvrière, à la provision et à l'action selon les commodités humaines. Son domaine, comme celui des autres arts. Elle est dans l'objet même de son souci, métaphysique, ce que la science ne peut être et ne sera jamais. La science pourra peut-être rapprocher de nous jusqu'à nous permettre d'y jeter un jour des explorateurs, les planètes inaccessibles, mais la poésie seule nous permet de voir la femme que nous tenons dans nos bras à sa véritable distance, aussi lointaine que la plus lointaine étoile, monde à jamais interdit dont nous ne serons jamais les maîtres. Elle nous livre l'univers plus présent que dans nos mains, possédé et en même temps dérobé à nous, insondable, dans une angoisse vertigineuse. Dans un monde que la science humaine aurait totalement dominé, il suffit d'un instant de réflexion pour s'en convaincre, il n'y aurait plus d'art possible. Mais que l'on se rassure. Le monde ne sera jamais donné à l'homme, sinon dans la transe où il épouse mystiquement son insuffisance à cet univers dont il est en même temps la conscience et la victime, dans l'exaltation où il est pris de toucher au-delà des apparences sur lesquelles il étend sa souveraineté organisatrice, une réalité éternellement insaisissable. Il est permis à l'homme d'améliorer sa condition. Il ne lui est pas permis de se sauver d'elle. Mais il lui est permis de sauver la condition humaine dans les minutes privilégiées où, sentant près de se combler la distance infinie qui le sépare des choses, d'autrui et de lui-même, il peut se croire un instant accepté par l'univers.

Le seul *salut* possible?

THIERRY MAULNIER.

Comment retrouver
ISABELLE ?

LA pluie tombait sur la quartier Saint-Louis, à Versailles ; les petites maisons du Parc aux Cerfs, délabrées par les siècles et l'oubli des plaisirs, offraient, du côté de la rue d'Anjou, leurs vitrines pauvrettes où alternaient les antiquités de vingt ans avec des fleurs modestes et des parapluies d'enfants à tête de bête. Pour le peu d'argent qu'il avait en poche, René Savile cherchait un cadeau pour sa maîtresse dont il n'était pas amoureux, mais, ainsi que le veut C. B., bel et bien idolâtre. Une fleur fixa son choix ; puis un parapluie surmonté d'un singe d'argent. Pour la fleur, il acheta chez le brocanteur un vase, orné d'une rose, penché comme le cou d'une femme abandonnée.

La pluie tombait toujours, mais René était jeune et la recevait comme un baiser. « Lorsqu'on appelle le diable, il vient, et on est bien embêté », dit-il à haute voix. Les mille ennuis inhérents de la vie humaine étaient cause de son péché ; car sa maîtresse avait ceci de particulier, qu'elle haïssait l'argent et préférait le poète au ministre, fût-il intègre — simple supposition.

Sur la vieille place du Marché, le plus joli des pavillons du Parc aux Cerfs, entouré d'une crinoline d'étais de bois, semblait prêt à tomber en poussière ; les vitres sales de son unique étage reflétaient la solitude, les mystères de toute maison abandonnée. René, planté devant la maison comme un arbre, ne pouvait la quitter du regard. « S'il n'y a pas de fantôme dans cette maison-là, il n'y en a nulle part — ce qui est infiniment probable. »

La fenêtre du premier s'ouvrit avec lenteur, une main blanche se posa sur l'appui — une main seulement, mais elle

portait au doigt un serpent d'or que René reconnut, car il signifiait « Éternité ». Bientôt, la main se prolongea d'un bras, puis l'épaule se forma, le cou, le corsage, la taille, à prendre entre deux doigts ; le visage surgit comme une fleur d'un vase... Isabelle la tant aimée se trouvait devant lui. C'étaient bien là ses cheveux d'un blond pâlissant sur les tempes, les ailes de son nez presque trop minces, ses yeux couleur de feuille, sa bouche frémissante lorsqu'il approchait. La robe était celle qu'elle portait lorsqu'il l'avait quittée une heure auparavant : la bleu foncé avec un col blanc.

Comment retrouver Isabelle? Il voulut bondir par l'escalier branlant, absent peut-être, dangereux pour elle ; la plaisanterie adorable devenait folie, la maison pouvait s'écrouler, la « Folie » pouvait s'écrouler.

L'image d'Isabelle sanglante, écrasée, souillée de poussière, inconsciente sous son baiser...

René restait immobile comme un arbre. Isabelle devait l'attendre, s'impatienter : — « Ah ! te voilà, Serinoskoff, vous vous êtes bien fait attendre, mon Prince ». Là, dans la fenêtre, Isabelle ne souriait pas ; elle semblait triste. Croyait-elle vraiment que René, planté là, devant la fenêtre, tel un arbre, ne l'aimait pas?

Brusquement, il se fit une détente. René retrouvait l'usage de ses membres. Il contourna le petit pavillon. La porte donnait sur la rue. Elle s'ouvrit facilement sous sa poussée. Son image lui apparut dans une glace, au milieu d'un débarras inexprimable : de vieux pneus, des souliers, des journaux, des graines pour les oiseaux. Il eut peur de son image reflétée dans le fond de la maison par un miroir très élevé, posé sur le sol. Il chercha l'escalier. Où donc se cachait l'escalier dans cette pièce minuscule, encombrée de saletés repoussantes? Il n'y avait pas d'escalier... mais alors, par où Isabelle était-elle montée?

Sa voix à lui résonna dans le silence ; de la poussière, des plâtras tombèrent sur sa tête. Il n'y avait que lui dans la maison, et son image dans la glace. Lui, inondé de pluie, bien vivant, mais *seul*...

Il retourna vers leur petit appartement qui donnait sur le bassin de Neptune. « Isabelle dit que je suis fou ; elle a raison,

il faut être fou pour avoir de pareilles hallucinations. J'ai trop pensé au diable, ces jours-ci. Au diable le diable, il faut croire en Dieu lorsqu'on est heureux ! »

René s'arrêta pour acheter des cigarettes, puis, pour se remettre, il prit un verre d'alcool dans la salle sombre d'une brasserie qu'Isabelle aimait particulièrement. Robespierre y venait boire. Mais pourquoi René traînait-il ainsi? Auprès d'Isabelle, il boirait un thé de Chine très chaud qui avait goût de fumée. Légèrement étourdi par la chaleur de la pièce, il se leva, ouvrit la porte, mit la main à son front. Allons, il fallait traverser... Juste au moment où il mettait le pied sur la chaussée, une voiture américaine l'éblouit de ses phares. Il tomba pour ne plus se relever.

Une heure plus tôt, Isabelle, descendue pour acheter un peu de beurre, avait glissé du trottoir humide sous les roues d'un camion dont le conducteur reculait sans la voir. Dans sa robe bleue sanglante, elle dormait de son dernier sommeil, avec quelque chose qui ressemblait à un sourire sur ses traits défigurés.

LE PALAIS MENDITTE

Dans la nuit du 16 août, le peintre Verona Cagliari fut appelé en hâte par la duchesse Joya Menditte pour faire le portrait de sa mère sur son lit de mort. Verona hésita : la maison passait pour hantée, Joya étant une grande charmeuse d'esprits. Les appels téléphoniques se faisant de minute en minute plus pathétiques, elle partit avec un ami pour la Via Giulia, une des rues les plus singulières de Rome.

Le palais Menditte baignait dans le silence et les parfums. La haute stature de Joya l'accueillit au seuil de la chambre mortuaire. Ses cheveux noirs, l'absence de maquillage, rendaient encore plus pâle son beau visage ravagé de douleur ; une forêt de gardénias envahissait la chambre de cette morte au Bois Dormant, des tapis au plafond. Verona installa son chevalet. La chaleur était suffocante, des nuées de mouches

volaient lourdement. Trois nonnes anglaises vêtues de bleu ciel et de blanc, sautillaient du tableau de Verona au lit de la morte en s'écriant : — « Elle est belle, notre poupée, elle est belle, belle, notre poupée ! » frappant gaiement leurs petites mains l'une contre l'autre en signe d'admiration. Revêtue d'une dalmatique d'argent et d'or, recouverte d'un lambeau de cette dentelle qu'on appelle « blonde », la morte reposait sous une couverture ancienne empesée de métaux précieux et de lourdes broderies. Le lit, du plus pur style portugais, de même que tous les meubles de la chambre, était frangé de gardénias, d'immenses candélabres d'argent veillaient aux quatre coins. La lumière des bougies faisait danser des ombres sur le petit visage couleur de cire, sur les deux longues nattes de cheveux parfaitement rouges qui l'encadraient. Six chiens maltais, d'une admirable propreté, sautaient en gémissant près de la morte, jouaient avec ses longues nattes ressemblant à deux serpents flamboyants, essayaient de ranimer de leurs baisers ce visage glacé. Dans la pièce voisine, le mari, haut en couleur comme un Anglais bien portant, noyait son chagrin dans le whisky.

Quittant l'épaule compatissante d'une amie, Joya glissa vers la chambre suffocante de chaleur et de parfums. De sa main gauche, elle tenait contre ses narines un mouchoir de linon blanc ; d'un geste prompt, l'autre main frappait, à l'aide d'une petite tapette en fer, les mouches qui se posaient sur elle ou bien venaient importuner le dernier sommeil de sa mère. « Encore une ! » disait-elle en pleurant. Les mains de la morte étaient réunies par un chapelet de perles d'onyx et d'or. Verona travaillait, chassant parfois les mouches de son pinceau. La peur l'avait quittée, elle devenait elle-même le centre d'un tableau absent de toute réalité humaine. Une chaîne se soudait entre elle et la morte, le reste était néant. De fait, tous les personnages, y compris les petits chiens, moururent dans l'année. Les trois nonnes, après un dernier petit rire, s'étaient endormies. Les chiens rêvaient sur le tapis. Le mari, calmé par l'alcool, Joya calmée par les larmes, reposaient dans la pièce à côté. On entendait le ronflement d'un domestique, venant de l'escalier, les mouches elles-mêmes s'étaient calmées, asphyxiées par les fleurs.

Deux ans plus tard, les héritiers, obsédés par une série de faits incompréhensibles, vendaient le palais Menditte. Verona se trouva être le seul acquéreur. Devenue l'un des plus grands peintres de l'Italie contemporaine, elle avait abandonné toute vie mondaine pour se consacrer à l'homme qu'elle aimait et à quelques rares amis de haute qualité et habiter avec eux.

Le soir de leur installation, Verona, parée comme de coutume, s'examinait dans le grand miroir de sa chambre. Celui-ci se fendit d'un seul coup, comme une robe qui se déchire. On était au cœur de l'hiver, le palais était resté longtemps inhabité, l'atmosphère était surchauffée, il pouvait donc y avoir une explication simple. Lorsqu'on se mit à table, la chaleur de la vodka, celle de l'amitié ranimèrent les joues pâles de Verona impressionnée. Son ami l'enveloppa tendrement d'un grand châle couleur de sang, on mangea beaucoup de choses indigestes, ces nourritures apportent une sorte de sérénité animale. Avec des mots qui n'appartenaient qu'à elle, Verona raconta des histoires ; on riait aux éclats. Une vitre se fendit dans leur dos. On tira les rideaux. La sonnette de la porte d'entrée résonnait incessamment, des amis envoyaient des livres, des bonbons, des objets de toutes sortes pour lui souhaiter la bienvenue dans une maison où ils espéraient bien se rendre un jour. Le dernier cadeau arriva sur le coup de minuit. C'était un buisson de gardénias en fleur. Nulle carte n'accompagnait ce présent. Après le coup de sonnette, on avait ouvert la porte et on l'avait trouvé sur le seuil. Au dehors, il neigeait. Dès qu'il fut à la chaleur, l'arbuste se mit à exhaler une odeur douce et forte presque insupportable. Verona, calme et pensive, se pencha sur les fleurs... Là... tombé comme un mouchoir d'un corsage, il y avait un lambeau de cette dentelle qu'on appelle « blonde ».

Verona, peintre de l'étrangeté, ne pouvait refuser l'atmosphère qui se créait peu à peu autour d'elle. Très forte, d'esprit lucide et bien trempé, elle entra de plain-pied dans l'aventure, attendant de savoir ce qu'on espérait qu'elle fît, et ce qu'elle-même était en mesure d'en espérer.

L'ami effleura les touches du piano, un jeune Brésilien fredonnait, accompagné par les sifflements du feu dans la haute cheminée, des chats passaient en se frottant aux jambes, un

jeune singe se cachait derrière le velours rouge d'un rideau. Soudain, dans la cuisine, avec un son musical, tous les verres se cassèrent. Le plus vieil ami, grand, fort, nonchalant comme un tigre, se leva. Il prit sa coupe — ses yeux riaient : — « Quelles que soient les personnes qui animent cette fantasmagorie, dit-il, qu'elles soient les bienvenues ici ! » Un bruit cristallin tinta... un verre invisible venait de heurter le sien.

Le lendemain, tous les vases de la maison s'emplirent de fleurs. Une main blanche, parfaitement visible, posa devant Verona un verre à dents où baignait, à côté de la brosse, la tige d'une rose blanche largement ouverte ; des branches de gardénias surgirent des bouteilles de vin de Champagne, d'alcools ou d'eau minérale vides. L'absente voulait prouver sa sympathie aux habitants du palais, mais aussi qu'une chose inconnue continuait de la faire souffrir. C'était triste comme les plaintes d'un chat ou l'appel d'un oiseau nocturne. L'angoisse continuait par-delà le sommeil du tombeau. Les cauchemars des morts obsèdent les vivants. De longs conciliabules avaient lieu entre Verona et ses amis. Le portrait de la morte pourrait peut-être apporter un éclaircissement dans cette ombre angoissante où ils vivaient. Les tableaux de valeur disparaissent rarement sans laisser d'adresse. Celui-là, malgré les recherches, restait dans un corridor sombre où nulle fenêtre ne s'ouvrait. Verona retrouvait ce sentiment d'union avec la morte qu'elle avait éprouvé en peignant son portrait. L'image de la grande poupée de cire reposant parmi les gardénias, entre ses longues nattes incandescentes, la hantait. Un jour, en se promenant dans un quartier pauvre de Rome, elle aperçut à la vitrine d'un brocanteur un mannequin articulé de bois sombre, comme ceux dont se servent parfois les peintres pour éviter de faire poser un modèle. Celui-ci, fort ancien, était d'une grande beauté. La tête, tristement tombée sur la poitrine, les membres disloqués, il était l'image même de l'abandon. Lorsqu'elle fut entrée dans la boutique, elle s'aperçut que le mannequin était placé sur un grand fauteuil portugais en bon état de conservation.

— « Vous êtes la Cagliari, je vous reconnais pour avoir vu votre photographie dans un journal, dit le marchand, un vieil homme à mitaines dont les paroles sifflaient dans le vide laissé

par deux dents absentes. Si ce fauteuil vous convient, je vous le cède à bas prix, car vous me plaisez, et lui ne me plaît point. »

Le cœur du chien de chasse se mit à battre en Verona.

— On y est mal assis?

— Oh ! que non ! mais chaque nuit, le mannequin tombe et le bruit me réveille.

— Il tombe?

— Oui, en me brisant des objets... Tenez, hier, toute une pile d'assiettes en cristal ; il y a quelques jours, un service à porto. Tantôt ci, tantôt çà. Parfois même les glaces de ma vitrine. J'ai fini par coller du papier.

— Mais le mannequin est plus coupable que le fauteuil? dit Verona en faisant le tour de la boutique.

— Hé non ! Ailleurs, il ne tombe pas. Il vaut 20 000 lires. Tous les peintres me l'envient. Voulez-vous l'emporter?

— Oui. Voici 10 000 lires. Pendant que vous l'enveloppez puis-je faire un tour un peu partout?

— Vous êtes chez vous, Signora. Faites-moi un chèque de 15 000 lires au porteur. Je reviens, il ne faut pas qu'elle prenne froid, notre poupée, il y a des châles là-haut. Amusez-vous... J'en ai pour un bon moment.

Le cœur de Verona continuait de battre d'une façon désordonnée. Comme dans un jeu d'enfant, elle se laissait guider par ses pulsations ; tantôt, elles se calmaient, tantôt elles s'emballaient. Malgré une angoisse affreuse, Verona s'obstinait. Quelque chose était là, il fallait trouver. Deux ou trois fauteuils portugais, un guidon de bicyclette, une tête de cerf, un plat ébréché... Là, dans l'ombre, il y avait... non, le cœur se calmait. Verona alla vers une petite cour sombre où une mouette apprivoisée picorait quelques graines, près d'un vieil arbre de Noël où pendaient encore quelques décorations de papier doré. Le cœur restait calme. Dans une flaque, une tortue d'eau mangeait une limace. Un appentis recouvert de papier goudronné ; à l'intérieur, encore des têtes empaillées, des guidons de bicyclette, un vieux seau d'émail, des boîtes pleines de clous. Le cœur se remit à battre un peu plus fort. Des caisses, des caisses, des porte-savons, et puis, là, dans un coin, près d'un cercueil d'horloge, des bouteilles, des bouteilles

toutes cassées ; cela brillait par terre : un tas de pierres précieuses, une petite poupée sans yeux avec deux nattes de laine rouge, rouge... Contre le mur, un haut bahut portugais en piètre état, les portes fermées par des planches clouées, sans pieds. Le cœur du chien de chasse frappait comme un fou dans la poitrine de Verona. Elle posa la main sur le bahut, la douleur de son côté gauche devint intolérable. Ce bahut, pourquoi ce bahut? Il fallait faire quelque chose.

— Monsieur ! Monsieur ! hurla-t-elle. Brusquement, le cœur, calmé, lui permit de s'exprimer. Le marchand était accouru.

— Pouvez-vous le faire porter immédiatement chez moi, palais Menditte, avec le reste.

— Mais il est en pièces. Voilà bientôt deux ans que je l'ai et je ne me décide pas à l'ouvrir ni à le faire réparer. Il est tout juste bon à me servir de poulailler. Si on fait sauter les planches qui le maintiennent, il tombera en poussière. Je me demande ce qui a bien pu le mettre dans un état pareil.

— J'y tiens, dit Verona.

— Alors, donnez-moi les 20 000 lires... Si... Si... Signora... Tenez, vous aurez les trois fauteuils par-dessus le marché.

— Ce bahut m'est nécessaire pour un tableau. D'où vient-il?

— Je ne sais pas. Il m'a été vendu par un de mes confrères. Les fauteuils aussi. Il a gardé quatre candélabres qu'il croyait être en argent. Tout ça, dans une vente... il a acheté le lot pour les avoir. Mais je crois qu'ils sont en fer-blanc.

Verona n'écoutait pas. Son cœur était heureux, calme comme un lac bleu après l'orage. Lorsqu'elle rentra au palais Menditte, son amant surveillait une casserole placée sur un réchaud à alcool.

— A part Stanlo, le chat, le singe, tout le monde s'est enfui, expliqua-t-il avec douceur. La cuisinière, les bonnes en hurlant de terreur, les autres avec un peu moins de précipitation. Les meubles ont changé de place, les objets sautaient comme s'ils avaient été tirés de tous côtés par une folle. Mais, je t'assure, ajouta-t-il avec une sorte d'allégresse incompréhensible, tu auras quand même un bon dîner, avec les nourritures indigestes qui ont nos préférences. Le pâtissier les a prises dans son four. Stanlo a rapporté deux kilos de bonbons.

Un froid terrible envahissait les pièces, toutes les vitres étant réduites en poussière. Verona prit la boule de caoutchouc que son amant avait remplie d'eau bouillante, la posa entre ses deux seins. Il s'agissait d'attendre... Vers 8 heures du soir, le brocanteur entra, suivi de trois garçons étiques que le poids des meubles ne semblait pas gêner. L'un d'eux portait en travers, sur une épaule, le corps inanimé du mannequin de bois noir.

— Sur quel fauteuil faut-il le mettre? demanda Tot.

— Étends-le sur le lit.

Les meubles resplendissaient, comme s'ils avaient été passés au vernis. Lorsque Verona toucha la main de son amant, ce dernier ressentit une secousse si violente qu'il faillit tomber. Il se rattrapa au bahut qu'on avait posé au milieu de la pièce ; les deux portes s'ouvrirent, violemment poussées de l'intérieur, planches et clous jonchèrent le sol. Le bahut contenait des livres, quelques vases intacts, c'était tout.

— Tiens ! fit Tot, l'une des portes est plus épaisse que l'autre.

Un silence pesa sur la pièce : tout ce bruit pour rien... Verona semblait anéantie. Le singe jouait avec les livres qui jonchaient le sol ; soudain, il bondit sur l'une des portes du bahut branlant, se balança comme un enfant ; la porte tomba dans un craquement. Furieux de s'être blessé, le singe arracha avec ses dents des morceaux de bois, des papiers, de longs clous qui, à l'intérieur de la porte, retenaient quelque chose...

C'était un tableau représentant une femme sur un lit recouvert de brocart ; ses deux nattes rouges flambaient près de son pâle visage, six petits chiens maltais dormaient à ses côtés ; une forêt de gardénias...

La vitre du cadre était étoilée, par un clou posé jadis d'une main malhabile, un des éclats s'enfonçait profondément dans la petite tête recouverte d'un lambeau de cette dentelle qu'on nomme « blonde ».

Lorsque Verona Cagliari eut soigné le portrait, le calme revint dans le palais Menditte.

LISE DEHARME.

Carnet français

Paris.

Le soleil est chaud, le ciel est pur
et je suis assis à la terrasse d'un café boulevard Montparnasse. J'ai devant moi un nouveau carnet dont j'ignore quel sera le contenu. Je sais seulement que j'y noterai une ou deux fois par jour mes impressions de voyage, soit dans un train, soit dans un café ou dans un hôtel, au gré du hasard et des circonstances... Pour me donner le branle, j'inscris en tête la date de dimanche matin. A l'intérieur du café, les lecteurs de *Sport complet* font la queue pour remettre leurs paris à la caisse. Dehors, un homme essaye de vendre *l'Humanité* et personne ne l'achète. Je suis content que personne ne l'achète, mais je dois avouer que l'homme a une belle tête, une solide ossature, des traits finement dessinés, quelque chose de simple, de fort et d'assez noble... Une femme vient de faire le tour des tables en distribuant des feuilles pliées en trois. Ouvrant la mienne, je lis :

Je suis sourde-muette.
J'ai un enfant.
Cette vente est ma seule ressource.
Enveloppe-surprise.
Merci.

Promesse de bonheur : un horoscope ci-joint vous est offert sous le signe de l'héliotrope... Parce que votre situation est modeste, vous croyez peut-être que vous n'arriverez jamais à rien. Vous vous trompez. Si l'idéal auquel vous aspirez vous paraît parfois plus difficile à atteindre qu'à ceux qui ont plus de chance que vous, n'oubliez pas qu'à vous aussi des chances sont offertes, en raison de votre intelligence, que tous sont unanimes à reconnaître. Travaillez donc. Ayez de la volonté, du courage et de la persévérance. Ne vous laissez pas rebuter par les difficultés : tôt ou tard vous en viendrez à bout parce que vous êtes honnête et sincère. Le mérite triomphe toujours

Signes caractéristiques : Votre honnêteté et votre loyauté vous gagnent la sympathie de tous ceux qui vous connaissent. Persévérez donc dans cette voie : c'est celle de l'honneur et du devoir.

Votre famille, en outre, vous a donné l'exemple de l'union. Continuez à honorer vos parents et à les respecter. C'est la loi de la nature et vous devez le comprendre. Votre amour sera récompensé. La femme qui vous aime attend patiemment que vous sortiez de la coquille de votre timidité. N'hésitez pas plus longtemps. Chaque heure qui passe retarde votre bonheur. Si vous aimez le jeu, ne jouez plus ; vous n'y trouverez que désillusion.

Enregistré selon la loi. R. C. 429-162. 4e tr. 1946, nº 103.

J'aime la manière typiquement française dont ce gros homme cloue une table, après le déjeuner, dans la cour sous la fenêtre de ma chambre d'hôtel... Deux personnes m'ont frappé : le triste et beau jeune homme qui, au *Café des Deux-Magots*, offrait avec un gentil salut de faire votre portrait et l'Algérien qui essayait de vendre des tapis à la terrasse du *Dôme*. « Ils ne sont pas chers, » déclarait-il. Mais qui voudrait acheter un tapis à onze heures du soir à Montparnasse?... La pleine lune éclairait romantiquement le boulevard du Montparnasse tandis que je rentrais chez moi à deux heures et demie du matin, en sortant d'un dancing et que je passais le long des sombres boîtes de nuit érotiques d'où s'échappait le bruit étouffé des rumbas et de chaudes émanations d'un plaisir et d'un luxe légèrement suspects...

Boulevard Raspail, une affiche semble à première vue avoir été posée par les communistes, mais après coup on s'aperçoit que c'est une affiche anticommuniste. Elle reproduit sans commentaires d'anciens discours de dirigeants du Parti, par exemple un discours de Marcel Cachin, du début de 1941, demandant aux ouvriers français de ne pas résister aux Allemands et de ne pas commettre d'attentats contre eux... Par la pluie, Paris, cet après-midi, n'était pas à son avantage...

Sur les boulevards, l'aspect des Parisiennes est beaucoup trop attrayant pour le repos des hommes. Remarquez par exemple le soin avec lequel elles mettent leurs bas, plaçant la couture exactement au milieu de leurs mollets. Jamais la couture ne dépasse d'un centimètre l'alignement. Semblables à des tireurs d'élite, les Parisiennes ne manquent jamais leur but. Mais parfois les plus Parisiennes de toutes se trouvent être des Américaines ou des Suédoises... Chez les hommes on remarque trois tendances vestimentaires : il y a des

ouvriers vêtus confortablement, mais d'une manière invraisemblable, de salopettes délavées, de vestes de coton et de chemises sans cols ; il y a ensuite des étudiants, existentialistes de la rive gauche, qui arborent un étrange accoutrement, rappelant à la fois le Far-West, les Alpes, les boulevards, les bals publics et le polo ; et puis il y a la catégorie des gens bien habillés d'une façon conventionnelle. Ceux-ci sont vraiment très bien habillés, dans ce style anglais que, depuis la guerre, les tailleurs ont mis à la mode dans le monde occidental...

Les prix ont quelque peu monté depuis l'année dernière. Cela m'a frappé dès le premier hôtel que j'ai essayé ; le deuxième m'a « assis » en étant plus cher encore, et le troisième était pire. J'en ai tâté une demi-douzaine et chaque fois les prix augmentaient. Était-ce dû à la présence des étudiants dans le quartier Latin? J'essayai Montparnasse, ce fut plus cher encore. Finalement, dans une petite rue écartée, je tombai sur quelque chose de raisonnable. Mais... Peu après mon arrivée, j'écrasai une punaise. Il y en avait deux sur le mur de ma chambre (l'autre s'échappa). Je n'en vis plus pendant trois jours, puis je trouvai une maigre et plate grand-mère que j'envoyai là où va toute chair. « Patience, punaises, pensai-je, la nuit est longue. » En réalité, toutes trois étaient maigres et plates, à peine sorties de leur sommeil hivernal. Elles étaient coriaces, de vieilles punaises parisiennes, descendantes de celles qu'avait dû connaître Villon. Des punaises étrangères, me dis-je avec dégoût. Sous ce rapport, je dois reconnaître que je pense en Insulaire. Qui pouvaient-elles avoir piqué en dernier? Heureusement, je crois qu'elles peuvent tenir deux ans sans se nourrir de chair fraîche.

J'allais en parler à « Madame », mais premièrement, en dehors de la grand-mère, je n'en avais plus revu, ensuite Madame est si gentille, ainsi que tout le personnel. Enfin, on a beau être en France où l'on aborde franchement les aspects les moins agréables de la vie, je me demandais comment m'y prendre pour entamer le sujet. « Excusez-moi, madame, mais... » « Pardonnez-moi de vous parler de cela, madame, mais... » « Auriez-vous du D. D. T., madame, parce que... » Aucune manière d'aborder le sujet ne me paraissait tout à fait correcte, tout à fait « comme il faut ».

Je suis maintenant dans une petite ville endormie, en route vers le Midi. Je dis « endormie », mais cela ne signifie pas qu'on n'y travaille pas, ni que la vie n'aille pas son train. Hier, le voyage par autocar fut admirable ; nous avons traversé de riches paysages verdoyants, passé par de typiques villages français, le long de lentes rivières et de canaux trans-

parents. Le soleil brillait et faisait déjà pressentir la sèche clarté du Midi. Nous ne sommes qu'à une centaine de kilomètres de Paris, mais bel et bien en province, avec tout ce que ce terme comporte pour moi de plaisir esthétique et gastronomique, mais aussi de légers déboires. Hier, dans un bon restaurant local, j'ai pris un excellent repas composé de cinq plats et qui m'a coûté à peu près 300 francs ; un repas qui, pour un gourmet, ne présenterait pas d'intérêt, mais qui paraissait merveilleux à quelqu'un qui gardait le souvenir de centaines de repas composés de poisson et de frites, de corned beef garni de deux légumes, d'escalopes et de frites...

Vers une heure du matin, boulevard Saint-Germain, j'ai eu une conversation avec une jeune femme qui était assise à la terrasse du *Flore*. « Il y a dix ans, disait-elle, je croyais en moi-même, j'avais confiance dans les gens, dans les *hommes*. Maintenant, chacun ne pense qu'à gagner de l'argent, par *n'importe quel moyen...* »

— La guerre, murmurai-je.

— J'ai été actrice, une actrice de grand talent, je peux bien le dire...

— Mais vous êtes encore jeune...

— J'ai un fils de quatorze ans, continua-t-elle sans tenir compte de ma remarque, et les hommes sont ce qu'ils sont, *ils sont ce qu'ils sont.*

Dix ans... Il y a sept ans de la Libération de Paris. Boulevard Raspail, est enterré un soldat inconnu F. F. I. et, à l'Odéon, une plaque commémore la mort d'un étudiant de vingt ans. En France, la Résistance vous hante... En Italie, l'an dernier, sur une silencieuse colline d'oliviers, surplombant la Méditerranée, je découvris une simple pierre tombale commémorant la mort de sept jeunes résistants d'un village voisin, qui avaient été fusillés là par les Allemands. Une simple inscription : « Ils sont morts *per la loro patria.* » Et ces mots, parmi les oliviers, n'avaient rien de conventionnel.

Je suis maintenant dans le train de Nevers. Toutes les cinq minutes, le jeune homme qui est assis en face de moi plante un tendre et retentissant baiser sur les joues ou les lèvres de la jeune fille qui est avec lui. Celle-ci lui rend ses baisers avec enthousiasme. Sa mère, une paysanne fatiguée, regarde distraitement dans le vide. Ces baisers sont en partie amoureux, mais aussi dans une large mesure affectueux. De tels baisers seraient inconcevables en Angleterre ; de toutes façons, ils n'auraient pas lieu en public. Ce couple en face de moi ne ressemble en rien au couple qui, en Angleterre, s'embrasserait en public.

L'autre soir, dans le métro, j'étais à côté de deux familles dont chacune se composait d'un père, d'une mère et d'une fille. Quand l'une des familles s'apprêta à descendre, ses membres devinrent extrêmement prodigues de leurs baisers. Un adieu se composait de quatre baisers sur chaque joue. Chaque membre de l'une des familles avait à embrasser chaque membre de l'autre famille quatre fois sur chaque joue. A vous maintenant, mathématiciens, de dire combien cela fait de baisers en tout... D'après moi, cela en fait soixante-douze.

Moulins.

Le soleil brille sur un grand square endormi, sur des fleurs, un jardin, un bassin, un homme qui tond le gazon. La Banque de France ressemble à un château de second ordre ou à un petit manoir ; le porche est orné de plantes grimpantes. Je me souviens de la Banque de France du boulevard Raspail : c'est un vrai palace avec un hall central de cinquante mètres de long et des comptoirs garnis de fer forgé doré...

Mais je m'aperçus qu'il y avait plus à voir à Moulins que le quartier autour de la gare. Au-delà du centre de la ville, une place en pente conduit à la cathédrale. Les rues avoisinantes baignent dans une atmosphère cléricale : on y voit des boutiques d'objets religieux, on y rencontre de vieilles dames voilées de muette désapprobation, des prêtres, des commerçants qui vous regardent à la dérobée. J'approchais de Vichy géographiquement, mais aussi politiquement et spirituellement... Mais, si l'on se place à un point de vue artistique, Moulins est, à sa façon non tapageuse, une ville délicieuse (d'ailleurs, quel est le village ou la ville du centre de la France dont on ne pourrait dire la même chose?) Je reconnais en elle la petite ville de province dont il est question dans les romans français, avec sa cathédrale, ses maisons où derrière les rideaux les langues et les aiguilles à tricoter vont leur train, où l'on discute les dots et où la vieille fille attend âprement d'hériter...

Certains des partisans du général de Gaulle viennent, paraît-il, de ces milieux cléricaux. Mais il y a une minorité d'anciens vichyssois, aigris et qui ne désarment pas ; et ceux-ci doivent le détester comme ils détestent tout le monde. Je m'en suis aperçu en lisant un journal que j'ai vu dans la vitrine d'une librairie près de la cathédrale. Ce journal était presque entièrement consacré à Charles Maurras dont il défendait la conduite pendant la guerre. En une prose sans

retenue et généreusement émaillée de « crapules » et de « crapuleux », tous les politiciens français d'après-guerre y étaient injuriés. Le principal argument contre la Résistance semblait être que les représailles qu'elle avait attirées sur les Français étaient dix fois pires que les pertes négligeables qu'elle avait fait subir aux Allemands.

A Vichy même, je ne passai que trois minutes, après un voyage en autocar où je pus contempler un paysage d'une beauté spectaculaire et d'une perfection artistique admirables, et que je retrouve partout dans le centre de la France. Maintenant je suis assis sur une banquette de bois dans un train local assez fantomatique, qui m'emmène dans la nuit tombante vers une petite ville appelée Arlanc.

Arlanc.

Par bonheur, étant donnée l'obscurité, je tombai tout de suite sur un hôtel. Je fus accueilli sans paroles, mais avec une assiette de viande froide et deux œufs, par une brave petite femme moustachue. La fiche à remplir me demandait de fournir certains détails, conformément aux lois des 9 et 11 juillet 1791.

Le Puy.

La femme du bureau de tabac se plante derrière le comptoir, glaciale et rébarbative comme une incarnation de la conscience.

— Vous désirez, monsieur? demande-t-elle d'une voix sifflante.

J'en ai assez de faire des courbettes aux femmes de ce genre.

— Une boîte d'allumettes, dis-je d'une voix forte et décidée.

Lentement, elle me tend la boîte d'allumettes — avec répugnance, mépris, haine ou dignité? Puis, elle me rend la monnaie avec la rapidité de l'éclair.

Pourtant, comme elle est magnifique dans son intransigeance, dans son intégrité! Et elles sont légion : toutes aussi incorrigibles, aussi inébranlables, aussi indomptables...

Une carte postale m'apprend que la Vierge du Puy fut coulée en 1860 de 213 canons pris à Sébastopol. Elle a

32 mètres de haut et son épaisseur moyenne est de 4 mètres. On monte jusqu'à sa tête par cent sept marches... Je gravis ces cent sept marches, après avoir d'abord gravi les rues escarpées et la colline sur laquelle est érigée la statue. C'est l'heure du déjeuner et l'on ne voit pas une âme. A l'intérieur de la Vierge, l'escalier en fer, très raide et en spirales, fait un bruit étrange. La montée finale se fait par une échelle, mais au sommet la trappe est verrouillée.

Lorsque j'émerge enfin de l'intérieur de Notre-Dame, je me demande si je peux manger mon déjeuner qui se compose de pain, d'œufs durs et de fruits. D'une part, il y a une pancarte qui dit : « Tenue correcte de rigueur. » D'autre part, je me rappelle avoir vu un dimanche, des foules italiennes s'installer sur le toit de la cathédrale de Milan, étalant nourriture et bouteilles. Il y avait même une petite boutique de limonade qui faisait des affaires florissantes... Et puis, de l'endroit où je suis je peux voir venir les intrus avant qu'ils aperçoivent mon déjeuner. Illusion sans doute? A peine avais-je mangé deux bananes qu'une femme et trois jeunes filles tombent sur moi, par derrière. Zzzp ! je ferme mon sac ; « la tenue correcte » est réalisée un peu hâtivement, mais elle ne fait pas question...

Place Michelet, un vieillard branlant s'approche de moi en souriant. « Vous vous souvenez de moi? » dit-il. Je ne m'en souviens pas.

— A la gare, je vous ai proposé de porter votre valise.

— Ah, oui ! C'est vrai.

— Je suis veuf. Je porte les bagages ; j'ai toujours fait ça. Pour mon compte... il ne me faut pas de patron à moi. Quand j'étais jeune, j'ai fait le même travail à Paris, à Lyon, partout. On boit quelque chose?

Nous prîmes un verre. Il me parla de ses enfants, de sa belle-sœur, de ses yeux qui pleurent tout le temps, de sa digestion, de ses opinions politiques. « Je suis toujours pour le gouvernement, n'importe lequel. Quelle différence y a-t-il pour moi? Ils disent tous qu'ils vont faire ceci ou cela, mais à la fin le pauvre bougre, l'ouvrier, en est exactement au même point. » Après qu'il eut terminé, nous tombâmes d'accord : que, vu le prix du pain, la rareté des bagages et le fait qu'il est veuf, je ne lui refuserais pas un billet de cent francs, n'est-ce pas? Et voilà !

ROLAND CAMBERTON.

(Traduit de l'anglais par Juliette Charles Du Bos.)

MONTERIANO

(suite et fin) (1)

CHAPITRE VII

Vers les 9 heures, le lendemain matin, Perfetta, dans la loggia, se tournait vers le paysage, non pour le regarder, mais pour lui lancer de l'eau sale. « Scuse tante ! » gémit-elle, car l'eau venait d'éclabousser la grande et jeune dame qui, depuis quelque temps déjà, frappait à la porte du bas.

— Signor Carella est-il chez lui? demanda la jeune dame.

Se scandaliser n'était pas l'affaire de Perfetta. D'ailleurs, le style de la visiteuse paraissait exiger le salon de réception. Elle en ouvrit donc les persiennes, fit d'un coup de chiffon une tache ronde dans la poussière d'un fauteuil de crin et pria la dame de bien vouloir prendre la peine de s'asseoir. Enfin, elle courut dans Monteriano et, tout au long des rues, héla son maître, qui finirait bien par l'entendre.

Le salon de réception était consacré à l'épouse morte. Sa photographie sur papier brillant était accrochée au mur, identique, sans aucun doute, à celle qui devait être collée sur sa tombe. Une petite draperie noire avait été fixée par des semences au-dessus du cadre pour donner de la dignité au malheur. Mais deux des semences étant tombées, l'effet était maintenant désinvolte, comme le guingois d'un bonnet d'ivrogne. Une chanson nègre restait ouverte sur le piano et, des deux tables, l'une portait un Baedeker (Italie centrale), l'autre le coffret marqueté d'Harriet. Sur l'ensemble pesait une poussière blanche dont le dépôt, soufflé d'une relique, allait ensevelir un peu plus la suivante. Être aimé tendrement en souvenir, c'est bien. Être entièrement oublié, ce n'est pas

(1) Cf. *la Table Ronde* nos 79 et 80.

si terrible. Mais si quelque chose de terrestre doit jamais nous offenser, ce sera la consécration d'une pièce abandonnée.

Miss Abbott avait refusé de s'asseoir : d'abord parce que les housses des fauteuils pouvaient recéler des puces, ensuite parce que, bien près de s'évanouir, elle avait été heureuse de s'accrocher au tuyau du poêle. Elle lutta pour se dominer, car elle avait besoin d'être très calme, pareille attitude étant la seule justification de sa démarche. Elle avait trahi la parole donnée à Philippe et à Harriet : elle venait tenter de prendre l'enfant la première. Faute de réussir, elle n'oserait jamais plus regarder ses amis en face.

Elle raisonnait ainsi : « Harriet et son frère ne voient pas ce qui les attend : elle va parler haut, se montrer insolente ; lui, aimable, tournera la chose en plaisanterie. Tous deux échoueront, même s'ils offrent de l'argent. Je commence, au contraire, à comprendre cet homme : il n'aime pas l'enfant, mais se montrera susceptible, ce qui ne vaut pas mieux pour nous. Il est charmant, mais nullement stupide ; il m'a envoûtée l'an passé ; il a envoûté Mr. Herriton hier soir et si je n'y prends garde, il nous envoûtera tous aujourd'hui et l'enfant grandira à Monteriano. Cet homme est terriblement fort ; Lilia l'a appris à ses dépens et je reste seule à m'en souvenir. »

La tentative de Miss Abbott comme la justification qu'elle en donnait étaient le résultat d'une longue nuit sans repos. La jeune fille avait fini par croire qu'elle seule pouvait engager la bataille avec Gino, parce qu'elle seule le comprenait ; elle avait exprimé cela le mieux possible dans un billet laissé à l'hôtel pour Philippe. La rédaction de ce billet lui avait été pénible : son éducation, d'une part, l'inclinait au respect des mâles et, d'autre part, depuis leur étrange entretien, elle s'était prise d'affection pour lui. La mesquinerie du jeune homme se dissiperait un jour ; quant à son « absence de préjugés », objet de tant de commérages à Sawston, elle apparaissait maintenant à la jeune fille très voisine d'idées qui lui étaient, personnellement, familières. Si seulement il lui pardonnait ce qu'elle était en train de faire, une longue et riche amitié n'était pas improbable entre eux. Mais pour cela, il fallait réussir ; sinon personne ne lui pardonnerait. Ainsi, elle se préparait à la bataille contre les puissances du mal.

La voix de l'ennemi retentit enfin : il chantait sans crainte, à pleins poumons, comme un professionnel. En quoi il se distinguait des Anglais, qui se méfient toujours un peu de la musique et ne chantent que de la gorge, en s'excusant. Il grimpa l'escalier à pas feutrés et, en passant devant la porte ouverte, jeta un regard dans le salon sans voir Miss Abbott. Le cœur battant, la bouche sèche, elle l'écouta passer en chantant dans la pièce en face. N'être pas aperçu est toujours alarmant.

Comme il avait laissé la porte ouverte, la jeune fille put voir, à travers le palier, l'autre pièce. Elle offrait un affreux désordre. Reliefs d'un repas, draps et couvertures, souliers vernis, assiettes sales et couteaux jonchaient la grande table et le parquet. C'était la vie, pourtant, et non le malheur qui avait créé ce désordre. Bien préférable à la chambre funèbre où Miss Abbott se tenait immobile, il était éclairé par une lumière ample et douce, signe de quelque aimable et noble ouverture.

L'homme cessa de chanter et cria : « Où est Perfetta? »

Le dos tourné, en train d'allumer son cigare, il ne s'adressa pas à elle. Il ne pouvait même pas songer à elle. L'enfilade, formée par le palier et les deux portes ouvertes, le rendait à la fois lointain et fascinant, pareil à un acteur en scène, intimement connu et pourtant inapprochable. Elle ne pouvait pas plus l'appeler qu'Hamlet.

— Tu le sais ! poursuivit-il, mais tu ne veux pas me le dire. Voilà comment tu es, toi. (Se penchant vers la table, il souffla un anneau de fumée corpulent.) Et le nombre, pourquoi refuses-tu de me le dire? J'ai rêvé d'une poule rousse, ce qui signifie deux cent cinq ; et d'un ami que je n'attendais pas ; quatre-vingt-deux. Mais je joue le Terno, cette semaine. Donne-moi donc un autre numéro.

Miss Abbott ne connaissait pas la tombola. Ce discours la terrifia. Elle était sous le coup des subtiles inhibitions de la fatigue. Si sa nuit avait été bonne, elle eût salué Gino dès son apparition. Ce n'était plus possible maintenant : il était passé dans un autre monde.

Elle demeura l'œil fixé sur l'anneau de fumée. Le courant d'air l'avait entraîné doucement, intact, jusque sur le palier.

— Deux cent cinq et quatre-vingt-deux. En tout cas, je prendrai ces numéros pour Bari plutôt que pour Florence. Pourquoi? Je ne puis te le dire ; cette semaine, je me sens un penchant pour Bari.

Miss Abbott, de nouveau, essaya de parler, mais le rond de fumée l'hypnotisait. Ovale et vaste maintenant, il flottait à la porte du salon.

— Ah ! tu t'en moques, pourvu que le gain te revienne ! Tu ne diras même pas « Merci, Gino ». Dis-le, ou je secoue sur toi ma cendre chaude, ma braise chaude. « Merci, Gino... »

L'anneau étirait vers la jeune fille ses enroulements d'un bleu pâle. Elle fut saisie de panique. L'anneau, soudain, l'enveloppa. Elle sentit le souffle des abîmes et poussa un cri.

L'homme, aussitôt, fut là — l'homme et ses questions : de quoi avait-elle eu peur? Comment était-elle ici? Pourquoi n'avait-elle rien dit? Il la fit asseoir. Il lui apporta du vin, qu'elle refusa. Elle ne trouvait pas un mot à lui dire.

— Qu'y a-t-il donc ? répétait Gino. De quoi avez-vous peur?

Lui aussi avait peur. La sueur perlait sur son hâle. Être épié est chose grave. Chacun de nous, quant il se croit seul, laisse rayonner autour de lui une âme curieusement secrète.

— Pour affaire... dit-elle enfin.

— Une affaire? Avec moi?

— Une affaire très importante. Elle gisait, pâle et sans forces, dans le fauteuil poussiéreux.

— Avant toute affaire, il faut vous remettre : voilà du très bon vin.

Elle refusa faiblement. Il emplit un verre, elle le prit. Tandis qu'elle buvait, la honte la saisit. Si importante que fût l'affaire, il était indécent pour elle d'avoir rendu visite à cet homme et d'accepter son hospitalité.

— Vous êtes pris, sans doute, dit-elle. Et comme, pour ma part, je ne me sens pas bien...

— Vous n'êtes pas assez bien pour partir. Et je ne suis pas pris.

Elle jeta un regard inquiet vers l'autre pièce.

— Ah, je comprends ! s'écria-t-il. Je vois ce qui vous a fait peur. Pourquoi n'avoir pas parlé?

Et la conduisant dans sa propre chambre, il montra du doigt... l'enfant.

Elle avait tant pensé à cet enfant, à son bien-être, à son âme, à ses qualités morales et à ses défauts probables ! Mais, comme la plupart des célibataires, elle avait simplement pensé au mot : enfant, ainsi, un homme en parfaite santé pense au vocable « mort » plutôt qu'à la mort elle-même. La vraie chose, endormie sur un tapis sale, la déconcerta. Elle avait cessé de représenter un principe. Elle n'était plus que chair et que sang mesurables, tant de grammes, tant de centimètres de vie — fait rayonnant, réalité indéniable qu'un homme et une femme avaient accordé à la terre. Vous pouviez lui parler ; elle vous répondrait un jour, un autre jour ne vous répondrait pas si elle préférait se taire, mais, dans les bornes de son corps, produirait une sécrétion admirable de pensées et de passions propres. Telle apparaissait la machine sur laquelle, depuis des mois, Miss Abbott, Mrs. Herriton, Philippe, Harriet, avaient tous projeté leurs idéaux divers, décidant que, l'instant venu, elle irait d'ici ou de là et accomplirait telle ou telle action. Elle serait « Low Church » avaient-ils résolu, hautement morale, pleine de tact, de savoir-vivre, de goûts esthétiques — excellentes idées sans doute. Pourtant, à voir l'enfant endormi sur son tapis sale, Miss Abbott éprouva surtout le désir de n'imposer aucune d'elles et de limiter sa pression à celle d'un baiser ou d'une vague prière du cœur.

Mais ayant appris à se dominer, elle ne devait pas encore accorder son action à ses sentiments. Pour retrouver l'estime de soi-même, elle voulut s'imaginer dans sa paroisse et agir comme elle l'eût fait là-bas.

— Le bel enfant, signor Carella. Et comme vous lui parlez gentiment ! Je vois bien pourtant qu'il dort, cet ingrat petit bonhomme ! Sept mois? Mais non, huit, naturellement. Il est tout de même très beau pour son âge.

La langue italienne exprime mal la condescendance. Les mots protecteurs prirent une grâce sincère qui fit sourire Gino de plaisir.

— Ne restez pas debout. Allons nous asseoir dans la loggia où il fait frais. Cette pièce est dans un affreux désordre, ajouta-t-il sur le ton d'une maîtresse de maison

qui s'excuse parce qu'un fil traîne sur le tapis du salon.

Miss Abbott se fraya un chemin jusqu'à l'unique siège. Gino s'assit près d'elle, à cheval sur le parapet, un pied dans la loggia, l'autre pendillant dans le paysage. Son beau profil se dessinait ainsi avec beaucoup d'art sur le fond des collines, au vert vaporeux. « Il pose ! » se dit Miss Abbott. « Un talent inné de modèle. »

— Mr. Herriton est venu hier vous voir, commença-t-elle, mais vous étiez sorti.

Il se lança dans des explications aussi aimables que compliquées. Il avait passé la journée à Poggibonsi. Pourquoi les Herriton n'avaient-ils pas écrit? Il aurait pu, alors, les recevoir de façon convenable. Poggibonsi pouvait attendre ; non que l'affaire qui l'y conduisait fût sans importance. Miss Abbott soupçonnait-elle de quoi il s'agissait?

Miss Abbott, naturellement, ne fit preuve que d'un intérêt médiocre. Elle n'était pas venue de Sawston pour découvrir ce qu'il allait faire à Poggibonsi. Elle n'en avait pas la moindre idée, répondit-elle poliment ; mais lorsqu'elle revint à sa propre mission, il insista.

— Non, devinez ! dit-il en étreignant des deux mains la balustrade.

Doucement moqueuse, elle suggéra qu'il était allé à Poggibonsi chercher du travail.

L'affaire n'était pas si importante, donna-t-il à entendre. Du travail, presque aucune chance d'en trouver ! « E manca questo ! » ajouta-t-il en frottant l'index contre le pouce pour indiquer qu'il n'avait pas d'argent. Puis, avec un soupir, il souffla encore un rond de fumée. Miss Abbott prit courage et devint diplomate.

— Cette maison, dit-elle, est une grande maison.

— Exactement, répondit-il d'un ton lugubre. Après la mort de ma pauvre femme...

Il se leva, rentra et, à l'autre bout du palier, s'en fut fermer avec respect la porte du salon de réception. Puis, ayant repoussé du pied la porte de sa chambre, il se remit allégrement à califourchon et poursuivit :

— Après la mort de ma pauvre femme, j'ai cru que mes parents pourraient vivre ici, avec moi. Mon père désirait aban-

donner son cabinet à Empoli, ma mère, mes sœurs et deux tantes étaient d'accord. Mais la chose s'est révélée impossible. Ils ont leurs habitudes auxquelles je m'adaptais autrefois, quand j'étais plus jeune. Mais maintenant, je suis un homme. Moi aussi, j'ai mes habitudes. Comprenez-vous?

— Certes oui, je comprends, dit Miss Abbott.

Elle avait pensé à son cher vieux père, dont les manies, après vingt-cinq ans, commençaient à lui agacer les nerfs. Mais elle n'était pas ici, se souvint-elle, pour partager, ou du moins pour monter qu'elle partageait le point de vue de Gino. D'ailleurs, se souvint-elle encore, il ne méritait pas sa sympathie.

— C'est une grande maison, répéta-t-elle.

— Immense ; et avec des impôts... ! Mais tout s'arrangera quand... Oh, vous n'avez pas deviné ce que j'allais faire à Poggibonsi, ni pourquoi Herriton ne m'a pas trouvé chez moi.

— Je ne puis deviner, signor Carella. Je suis venue vous proposer une affaire.

— Mais essayez de deviner.

— Impossible, je vous connais à peine.

— Nous sommes de vieux amis, cependant, dit-il ; votre approbation me sera précieuse. Vous me l'avez donnée une première fois. Et maintenant?

— Je ne suis pas venue en amie, cette fois, répondit-elle avec raideur. Il est peu probable, signor Carella, que j'approuve l'une de vos actions.

— Oh, Signorina ! (Il rit comme s'il la trouvait piquante et spirituelle.) Vous approuvez sûrement le mariage?

— Quand il s'accompagne d'amour, dit Miss Abbott.

Elle le fixa durement. Cette année avait altéré le visage du jeune homme, mais, fait déconcertant, sans l'enlaidir.

— Quand il s'accompagne d'amour, dit-il, en faisant poliment écho à la formule anglaise. Puis il sourit, et attendit les félicitations.

— Dois-je comprendre que vous avez l'intention de vous remarier?

Il approuva d'un signe de tête.

— Eh bien, je vous le défends !

Il ouvrit de grands yeux, puis se mit à rire : quelque badinage étranger, sans doute.

— Je vous le défends, répéta Miss Abbott, sur un ton où vibrait son indignation de femme et d'Anglaise.

— Mais pourquoi?

Brusquement debout, les sourcils froncés, il avait posé la question d'une petite voix irritée et piaillante, pareille à celle d'un enfant à qui on refuse un jouet.

— Vous avez déjà ruiné la vie d'une femme ; je vous défends d'en ruiner une autre. Lilia est morte voici moins d'un an. L'autre jour, devant moi, vous prétendiez l'avoir aimée. Vous mentiez. Vous n'avez voulu que son argent. Et cette femme, a-t-elle aussi de l'argent?

— Eh bien, oui ! Un peu, dit-il avec irritation.

— Et vous allez sans doute dire que vous l'aimez.

— Non, je ne le dirai pas, ce serait faux. Maintenant que ma pauvre femme...

Il s'interrompit, prévoyant des difficultés. En vérité, il avait souvent jugé Lilia aussi agréable que n'importe qui.

Cette dernière insulte à la mémoire de la morte emplit de rage Miss Abbott, soulagée, au fond, de s'en retrouver capable. Palpitante, le visage en feu, elle parla d'un seul trait, et vite. Sa péroraison une fois lancée, elle aurait pu sortir avec majesté de la pièce, si seulement la tâche de ce jour avait été remplie. Mais le bébé demeurait là, endormi sur son tapis sale.

Gino, pensif, se grattait la tête. Respectant Miss Abbott, il aurait bien voulu qu'elle le respectât.

— Ainsi, vous me déconseillez le mariage? dit-il d'un ton plaintif. Pourquoi serait-il fatalement un échec?

Miss Abbott tenta de se souvenir que Gino restait un enfant, avec la force et les passions d'un homme peu recommandable.

— Et comment serait-il une réussite, demanda-t-elle avec solennité, puisque l'amour ne l'accompagne pas?

— Mais elle m'aime ! J'avais oublié de vous le dire.

— Ah !

— Passionnément.

Il posa la main sur son propre cœur.

— Eh bien, que Dieu la protège !

Il frappa du pied avec impatience.

— Tout ce que je dis vous déplaît, signorina. Dieu vous protège vous, car vous êtes fort injuste. Vous dites que j'ai maltraité ma chère femme. C'est faux. Je n'ai jamais maltraité personne. Vous dites que l'amour n'accompagne pas mon mariage. Je vous prouve le contraire et votre fureur augmente. Que vous faut-il? Pensez-vous qu'elle ne sera pas satisfaite? Elle est contente de m'avoir, en somme, et fera son devoir.

— Son devoir ! cria Miss Abbott, avec toute l'amère violence dont elle était capable.

— Mais naturellement. Elle sait pourquoi je l'épouse.

— Pour qu'elle réussisse mieux que ne l'a fait Lilia ! Pour qu'elle soit votre servante, votre esclave, votre... (Les mots qu'elle aurait voulu dire étaient trop brutaux pour ses lèvres.)

— Pour qu'elle soigne le bébé, certainement, dit-il.

— Le bébé...?

Elle avait oublié le bébé.

— C'est un mariage anglais, dit-il fièrement. L'argent m'importe peu. J'épouse cette femme pour mon fils. N'aviez-vous pas compris cela?

— Non, dit Miss Abbott, profondément déconcertée. (Soudain, elle entrevit une lueur.) C'est inutile, signor Carella. Puisque vous êtes las de cet enfant...

Elle ne devait jamais oublier que, pour son honneur, elle reconnut aussitôt sa faute.

— Ce n'est pas ce que je veux dire, reprit-elle vivement.

— Je sais, répondit-il avec courtoisie. Ah ! dans une langue étrangère (encore que votre italien soit parfait), on commet des erreurs, fatalement.

Elle examina son visage. Toute raillerie en était absente, apparemment.

— Vous vouliez dire qu'il nous est encore impossible de rester constamment ensemble, lui et moi. Vous avez raison. Que faut-il donc faire? Je ne puis payer une garde et Perfetta a des façons trop rudes. Je n'ai pas permis qu'elle le touchât pendant sa maladie. Quand il faut le laver, ce qui arrive de temps à autre, qui donc le fait? Moi. C'est moi qui le nourris,

ou qui décide ce qu'il faut lui donner. Je dors auprès de lui et je le console quand il est malheureux pendant la nuit. Nul ne lui parle, nul ne peut lui chanter que moi. Ne soyez pas injuste, cette fois ; tout cela me plaît. Pourtant — (il prit une voix pathétique) — ces soins prennent beaucoup de temps et ne conviennent pas toujours à un jeune homme.

— Non, il ne vous conviennent pas du tout, dit Miss Abbott.

Très lasse, elle ferma les yeux. Ses difficultés ne cessaient de croître. Elle regretta sa fatigue, qui la livrait sans résistance à des impressions contradictoires. Ah ! que n'avait-elle l'obtuse solidité d'Harriet, ou la diplomatie sans âme de Mrs. Herriton !

— Encore un peu de vin? demanda Gino avec bonté.

— Oh non, merci ! Mais le mariage, signor Carella, est un acte grave. Ne pourriez-vous trouver un arrangement plus simple? Votre parente, par exemple. . .

— A Empoli? Et pourquoi pas en Angleterre !

— Eh bien ! soit, en Angleterre...

Il rit.

— Il a sa grand-mère, là-bas, vous savez, Mrs. Theobald.

— Il a une grand-mère ici. Non, ce n'est pas commode, mais je dois le garder auprès de moi. Je ne permettrai même pas que mon père et ma mère viennent ici m'aider. Ils nous sépareraient, ajouta-t-il.

— Comment?

— Ils nous sépareraient en pensée.

Elle se tut. Ce garçon vicieux et cruel connaissait d'étranges raffinements. L'horrible vérité — que les méchants sont capables d'amour — fut soudain dévoilée à Miss Abbott, et sa conscience morale en resta comme abasourdie. Son devoir était de sauver l'enfant, de l'arracher à la contagion. Elle entendait bien toujours faire son devoir. Mais le sentiment confortable de sa propre vertu l'abandonnait. Une réalité se dressait devant elle, plus grande que celle du bien et du mal.

Gino, oubliant qu'il s'agissait d'un entretien, était distraitement revenu dans la chambre, poussé par un instinct que Miss Abbott venait d'émouvoir en lui.

— Réveille-toi ! cria-t-il au bébé, comme il l'eût fait à un

ami adulte. Puis, élevant un pied, il lui tapota doucement le ventre.

La jeune fille poussa un cri :

— Oh, prenez garde !

Ce procédé pour réveiller les tout petits ne lui était pas familier.

— Il n'est guère plus long que mon soulier, n'est-ce pas? Pouvez-vous imaginer qu'un jour il en portera d'aussi grands? Et, lui aussi...

— Vous le traitez vraiment d'une manière...

Il resta immobile, un pied posé sur le petit corps, brusquement perdu dans un rêve, plein du désir que son fils fût pareil à lui, eût un jour des fils comme lui, des fils qui peupleraient la terre. C'est le plus fort désir qui puisse envahir un homme (en admettant qu'il l'envahisse jamais), c'est un désir plus fort que l'amour ou que la soif d'immortalité personnelle. Tous les hommes disent l'éprouver et s'en font gloire ; mais la plupart aiment ailleurs. L'être capable de se voir lui-même comme une source de vie éternelle, physique aussi bien que spirituelle — cet être-là est exception. Miss Abbott, malgré sa vertu, était, pour sa part, incapable d'une telle intuition, pourtant moins rare chez les femmes. Lorsque Gino, s'étant touché la poitrine du doigt le pointa vers l'enfant et dit : « Père, fils », elle crut encore à du babillage et sourit machinalement.

Soudain, l'enfant, prémices de postérité, ouvrit les yeux et regarda fixement. Gino, sans broncher, poursuivit l'exposé de sa politique.

— Cette femme fera exactement ce que je lui dirai. Elle aime les enfants. Elle est propre ; elle a une voix agréable. Elle n'est pas belle, à coup sûr ; je ne vais pas vous mentir sur ce point. Mais elle est tout ce qu'il me faut.

Le bébé hurla d'une voix stridente.

— Mais prenez garde ! implora Miss Abbott. Vous l'écrasez.

— Ce n'est rien. S'il pleurait en silence, vous pourriez avoir peur. Il pense que je vais le baigner, en quoi il a tout à fait raison.

— Le baigner? cria-t-elle. Vous? Ici?

La bonhomie de cette annonce démonta Miss Abbott.

Elle avait consacré plus d'une demi-heure à des travaux d'approche, à de vertueuses attaques ; sans éveiller chez l'ennemi la moindre peur ou la moindre colère, sans déplacer même un détail dans sa vie domestique.

— J'étais dans la pharmacie, dit-il, confortablement assis, quand je me suis souvenu, tout à coup, que Perfetta avait fait chauffer de l'eau depuis une heure, là, regardez, sous un coussin. Je suis rentré aussitôt, car, franchement, il a besoin d'un bain. Excusez-moi. Cela ne peut plus attendre.

— Je vous ai fait perdre votre temps, dit-elle d'une voix faible.

D'un pas sévère, il gagna la loggia et en revint avec une grande cuvette en terre. L'intérieur était sale ; il le frotta avec une serviette de table. L'eau chaude était dans un pot de cuivre ; il la versa, ajouta de l'eau froide. Il fouilla dans sa poche et en sortit un morceau de savon. Puis il saisit l'enfant et, le cigare entre les dents, se mit à le démailloter. Miss Abbott fit mine de s'éloigner.

— Mais pourquoi partez-vous? Excusez-moi si je le baigne pendant que nous bavardons.

— Je n'ai rien de plus à vous dire, répondit Miss Abbott.

Il ne lui restait plus qu'à rejoindre Philippe, à lui avouer sa défaite lamentable, en lui souhaitant de mieux réussir à sa place. Maudissant sa propre faiblesse, elle n'avait plus qu'un désir : la confesser, sans atténuations, ni larmes.

— Oh, restez un instant, s'écria-t-il. Vous ne l'avez pas encore vu.

— J'ai vu ce que je voulais voir, merci.

Soudain, le dernier lange tomba. Gino tendit à la jeune fille un petit bronze gigotant.

— Prenez-le !

Elle refusa de toucher l'enfant.

— Je dois partir tout de suite, cria-t-elle, car des larmes (et pas les bonnes) lui montaient aux yeux.

— Qui pourrait croire que sa mère était blonde? Il est brun des pieds à la tête, brun partout. Mais qu'il est beau ! Et mien, mien pour toujours. Même s'il me déteste, il sera mien. Il ne peut plus rien y changer ; il est fait de ma chair ; je suis son père.

Maintenant, il était trop tard pour partir. Miss Abbott n'aurait pu dire pourquoi, mais il était trop tard. Lorsque Gino souleva son fils pour l'embrasser, elle tourna la tête. La scène était trop étrangère aux joliesses de la nursery. L'homme était plein de majesté ; il appartenait à la Nature ; nulle scène d'amour ne l'eût fait paraître si grand. Un admirable lien physique lie, en effet, les parents aux enfants. Par une étrange et triste ironie, il ne remonte pas, d'ailleurs, de nous à nos parents. Car si le lien était réciproque, si nous pouvions répondre à leur amour par un amour égal et non par de la gratitude, la vie perdrait beaucoup de son pathétique et de sa laideur et nous pourrions être merveilleusement heureux. Ce Gino aux baisers passionnés, cette Miss Abbott détournant les yeux par respect, ils avaient des parents, tous deux, et ne les aimaient pas outre mesure.

— Puis-je vous aider à le baigner? demanda-t-elle humblement.

Il lui tendit son fils sans un mot. Agenouillés côte à côte, tous deux, maintenant, retroussaient leurs manches. L'enfant ne pleurait plus ; une sorte d'irrésistible joie lui faisait agiter bras et jambes. Miss Abbott, comme toute femme, aimait laver n'importe quoi, à fortiori un objet humain. Une longue expérience charitable l'avait familiarisée avec les bébés, et bientôt les conseils de Gino firent place à des remerciements.

— Vous êtes trop bonne, dit-il, surtout avec cette belle robe. Il est déjà presque propre. Moi, il me faut toute la matinée ! Ça n'en finit pas, un enfant. Et Perfetta le lave comme s'il était du linge. Il crie pendant des heures, ensuite. Ma femme aura la main légère. Bon Dieu ! Quels coups de pieds ! Vous a-t-il éclaboussée? Je m'en excuse.

— Il me faudrait une serviette bien douce, maintenant, dit Miss Abbott, que son service exaltait étrangement.

— Voilà ! Voilà !

Sans hésiter, il courut au placard. Mais où diable trouver une serviette douce? Il bouchonnait d'habitude l'enfant avec le premier objet sec venu.

— Et si vous aviez un peu de poudre...

Il se frappa désespérément le front On avait juste épuisé la réserve de poudre, semblait-il.

Elle sacrifia son propre mouchoir blanc. Gino disposa pour la jeune fille un siège dans la loggia, qui, orientée vers l'Ouest, restait agréablement fraîche. Quand elle fut assise, détachée sur le fond du paysage — trente kilomètres de paysage — Gino posa sur ses genoux le bébé ruisselant. Il rayonnait de santé et de grâce et reflétait le jour comme un vase de cuivre. C'est un enfant semblable que Bellini couche, languissant, sur les genoux de sa mère, que Signorelli jette frétillant sur un pavé de marbre, que Lorenzo di Credi, moins divin, plus respectueux, dépose avec soin dans les fleurs, la tête sur une poignée de paille dorée. Gino, un instant, resta debout à contempler. Puis, pour mieux voir, il s'agenouilla tout près de la chaise, les mains jointes.

Tel est le groupe que Philippe vit en entrant et qu'il prit, à tous égards, pour la Vierge, l'Enfant et le Donateur.

— Eh bien ! s'écria-t-il, réjoui de trouver l'affaire en si bonne voie.

Miss Abbott ne répondit pas à son salut, mais se dressa en chancelant et tendit l'enfant à son père.

— Non, restez, murmura Philippe. J'ai lu votre billet. Je ne suis nullement offensé ; vous avez tout à fait raison. Vous m'êtes indispensable ; jamais je n'aurais réussi tout seul.

Il la vit, sans répondre un mot, porter les deux mains à ses lèvres, comme saisie d'une extrême angoisse.

— Signorina, restez encore un petit moment, après toutes vos bontés.

Elle éclata en larmes.

— Qu'y a-t-il? dit gentiment Philippe.

Elle essaya de parler, puis sortit brusquement, secouée de sanglots.

Les deux hommes, étonnés, se considérèrent. D'un même mouvement, ils coururent vers la loggia, juste à temps pour voir Miss Abbott disparaître dans le verger.

— Qu'y a-t-il? répéta Philippe.

Il ne reçut pas de réponse ; en un sens, il n'en avait pas besoin. Quelque chose d'étrange venait de se produire, sentait-il, qu'il ne pouvait espérer comprendre. Miss Abbott seule la lui révélerait, en admettant que ce fût possible.

— Eh bien, votre affaire? demanda Gino, après un soupir intrigué.

— Notre affaire... Miss Abbott vous en a parlé.

— Non.

— Mais voyons...

— Elle est venue pour affaires. Mais elle a oublié ; moi aussi.

Perfetta, qui avait le don de ne trouver jamais personne, revint à cet instant, avec d'amères lamentations sur l'ampleur de Monteriano et le labyrinthe de ses rues. Gino lui enjoignit de veiller sur le bébé. Puis il offrit à Philippe un cigare et la conversation d'affaires s'engagea.

CHAPITRE VIII

— Elle est folle ! hurla Harriet. Absolument folle, délirante, folle à lier !

Philippe s'abstint de la contredire.

— Pourquoi est-elle ici? Réponds-moi. Que fait-elle à Monteriano en août? Pourquoi a-t-elle quitté la Normandie? Réponds. Elle ne veut pas répondre. Moi, je peux. Elle est venue nous contrecarrer ; elle nous a trahis, après avoir volé le secret de Maman. Oh ! Seigneur, ma tête !

Philippe eut l'imprudence de répondre :

— Il ne faut pas l'accuser de cela. Elle est exaspérante, sans doute, mais elle n'est pas venue dans l'intention de nous trahir.

— Alors pourquoi est-elle venue? Réponds-moi donc.

Il ne donna pas de réponse. Par bonheur, sa sœur était trop agitée pour en attendre une.

— Ah ! son entrée ! Une irruption extravagante... en larmes, une allure à vous lever le cœur... « Je suis allée voir l'Italien » dit-elle. Incapable même de parler décemment... Elle a changé d'opinion, paraît-il. Et que nous importe son opinion? Je suis restée très calme. J'ai dit : « Miss Abbott, je crains qu'il n'y ait un certain malentendu. Ma mère, Mrs. Herriton... » Seigneur, ma tête ! Naturellement, tu as échoué — oh ! ne prends pas la peine de répondre, je sais que tu as échoué.

Où est l'enfant, je te prie? Naturellement, tu ne l'as pas. La sainte et douce Caroline t'a défendu de le prendre. Comment donc ! Il nous faut partir tout de suite et ne plus inquiéter le père. Voilà ce qu'elle ordonne. Ordonne ! ORDONNE !

Harriet, à son tour, éclata en sanglots.

Philippe maîtrisa sa mauvaise humeur ; sa sœur lui semblait ennuyeuse, sans doute, mais raisonnable dans son indignation. La conduite de Miss Abbott était pire encore qu'elle ne l'imaginait.

— Je n'ai pas obtenu l'enfant, Harriet, mais je n'ai pas non plus tout à fait échoué. Nous devons avoir un autre entretien, signor Carella et moi, cet après-midi, au Café Garibaldi. Il est plein de bon sens et de gentillesse. Si tu consentais à m'accompagner, tu constaterais qu'il ne refuse pas de discuter. Il est terriblement à court d'argent et sans espoir d'en gagner jamais. Voilà ce que j'ai découvert. Par contre, il a une certaine affection pour l'enfant.

Car Philippe, dans son entretien, avait eu moins d'intuition, ou de chance, que Miss Abbott.

Harriet se contenta de sangloter en accusant son frère de vouloir l'insulter. L'accompagner auprès de Gino ! Comment une dame pourrait-elle adresser la parole à un si horrible individu? Cela seul suffisait à classer Caroline. Pauvre Lilia !

Philippe tambourinait sur l'appui de la fenêtre. L'impasse lui apparaissait sans issue. Il avait beau parler gaiement de son second entretien avec Gino, au fond du cœur, il pressentait l'échec. Gino avait trop de courtoisie pour mettre fin aux négociations par un refus brutal ; il adorait ce marchandage amène, sur un ton à demi plaisant ; il adorait couvrir quelqu'un de ridicule et le faisait si gentiment qu'on ne pouvait pas s'en fâcher.

— La conduite de Miss Abbott est extraordinaire, dit enfin Philippe. Il n'en reste pas moins que...

Sa sœur refusa de l'entendre. De nouveau, elle explosa, dénonçant la folie, l'indiscrétion, l'intolérable duplicité de Caroline.

— Harriet, il faut m'écouter. Cesse donc un instant de pleurer. J'ai quelque chose de très important à te dire.

— Je ne cesserai pas de pleurer, dit-elle.

Mais voyant qu'il ne lui dirait plus rien, elle cessa.

— Note que Miss Abbott ne nous a fait aucun mal. Elle n'a pas du tout parlé du sujet avec lui et il pense qu'elle travaille pour nous : je m'en suis aperçu.

— Elle n'en fait rien.

— Sans doute, mais elle peut encore le faire si tu agis avec prudence. Voici comment j'interprète sa conduite : elle est allée voir l'Italien, avec l'intention loyale d'emporter l'enfant. Elle l'a écrit dans le billet qu'elle m'a laissé et je ne la crois pas capable de mensonge.

— Moi, oui.

— Une fois dans la maison, elle a dû assister à quelque épisode domestique attendrissant entre le père et le bébé. Une vague de sentimentalité l'a entraînée. Ou je n'entends plus rien à la psychologie, ou un reflux suivra bientôt, qui l'entraînera en sens inverse.

— Je ne comprends rien à tes grands mots. Dis-moi clairement...

— Dès lors son aide deviendra inestimable. Elle a fait une forte impression sur Gino, qui la trouve très gentille pour l'enfant. Elle a baigné son bébé pour lui, comprends-tu?

— Dégoûtant !

Les exclamations d'Harriet étaient plus pernicieuses que tout le reste de sa personne. Mais Philippe n'avait aucune envie de se mettre en colère. L'accès de joie, qui l'avait saisi la veille au théâtre, promettait d'être permanent. Il désirait, depuis cet instant, être plus bienveillant envers le monde.

— Si tu tiens à emporter l'enfant, fais ta paix avec Miss Abbott. Elle peut t'aider plus que moi, si elle le veut.

— Il ne saurait y avoir de paix entre elle et moi, dit Harriet, l'air sombre.

— Lui as-tu...?

— Oh ! pas autant que je l'aurais voulu. Avant la fin de mon discours, elle est partie se réfugier dans l'église, comme ces lâches Italiens !

— Dans Santa Deodata?

— Bien sûr, c'est tout ce qu'il lui faut. Moins cela est chrétien...

Quelques instants plus tard, Philippe entrait lui-même dans

Santa Deodata, laissant sa sœur plus calme et plus encline à considérer son avis. Qu'était-il arrivé à Miss Abbott? Elle lui avait paru, jusque-là, sincère et ferme. L'unique analogie qu'il pût trouver était dans la conversation qu'ils avaient échangée l'an passé, pour Noël, dans le train qui les amenait à Charing Cross. Une seconde fois, sans doute, Monteriano avait tourné la tête à la jeune fille. Philippe ne lui en voulait pas, car le succès de leur expédition le laissait indifférent. Il était seulement très intéressé.

Midi approchant, les rues se vidaient. La chaleur, cependant, n'était plus aussi intense ; il y avait même une promesse de pluie dans l'air. Jamais la Piazza et ses trois attractions — Palazzo Pubblico, église collégiale et café Garibaldi (l'esprit, l'âme et le corps) — n'avaient paru si agréables. Philippe, au milieu, s'arrêta, tout prêt à rêver. Appartenir à une cité, fût-elle médiocre, comme ce devait être beau ! Cependant, il n'était ici qu'en émissaire de la civilisation et en psychologue ; il soupira et pénétra dans Santa Deodata pour y poursuivre sa mission.

Une fête avait marqué l'avant-veille et l'église sentait encore l'encens et l'ail. Le jeune fils du sacristain, qui balayait la nef plus par amusement que par souci de propreté, projetait des nuages de poussière sur les fresques et quelques fidèles épars. Le sacristain, ayant appuyé son échelle au Déluge, qui couvre un des tympans, dépouillait une des colonnes des somptuosités de son calicot écarlate. Il y avait aussi beaucoup de calicot écarlate par terre (car l'église peut être aussi belle que le plus beau théâtre) et la petite fille du sacristain tentait de le plier. Elle portait une couronne de clinquant. Cette couronne, en vérité, appartenait au Saint-Augustin. Mais on l'avait coupée trop large et elle tombait sur les joues du saint comme un col. Franchement, c'était trop absurde. Un des chanoines, juste avant la cérémonie, l'avait dégagée et donnée à la fille du sacristain.

— S'il vous plaît, cria Philippe, y a-t-il ici une dame anglaise?

L'homme ne put répondre (il avait la bouche pleine de semences) mais tourna un visage réjoui vers une silhouette agenouillée. Parmi ce désordre, Miss Abbott priait.

Philippe n'en fut pas très surpris : une crise spirituelle était à prévoir, pensait-il. Malgré son attitude plus charitable envers les hommes, il restait, en effet, présomptueux et trop enclin à jalonner d'avance le chemin qu'allait suivre une âme blessée. Ce qui le surprit, par contre, ce fut l'accueil naturel de la jeune fille : sans la morose absorption en soi-même d'une personne à peine relevée d'un agenouillement. Tel était bien l'esprit de Santa Deodata, où la prière à Dieu n'est pas gâtée par un mot gentil au voisin.

— J'en ai sûrement besoin, dit Miss Abbott. Et Philippe, qui s'attendait à la voir honteuse, demeura confondu et ne sut que répondre.

— Je n'ai rien à vous dire, reprit-elle. J'ai simplement changé de camp. Si j'avais prémédité ma conduite, elle n'aurait pu être pire à votre égard. Je suis maintenant capable de discuter avec vous ; mais j'ai pleuré, ayez la bonté de le croire.

— Et vous, ayez la bonté de croire que je ne suis pas venu vous gronder. Je sais ce qui est arrivé.

— Quoi donc? demanda Miss Abbott.

Instinctivement, elle l'entraînait vers la fameuse chapelle (la cinquième à droite), où Giovanni da Empoli a peint la mort et la mise au tombeau de la sainte : loin de la poussière et du bruit, ils y pourraient poursuivre une discussion qui promettait d'être importante.

— Ce qui aurait pu m'arriver, à moi : il vous a fait croire qu'il aimait l'enfant.

— Oh ! en effet. Jamais il ne le cédera.

— A cet instant, l'affaire n'est pas encore réglée.

— Jamais elle ne le sera.

— C'est possible. Mais, je vous l'ai dit : je sais ce qui est arrivé et je ne viens pas vous gronder. Je dois simplement vous prier de vous tenir à l'écart pour l'instant. Harriet est furieuse. Elle s'apaisera en comprenant que vous n'avez pas nui et ne nuirez jamais à notre tentative.

— Je ne peux plus rien faire, dit-elle. Mais je ne vous cache pas que j'ai changé de camp.

— Si vous ne faites plus rien, cela nous suffit. Promettez-vous de ne pas nuire à notre cause en parlant au signor Carella?

— Oh ! certainement. Je n'ai aucune envie de lui parler encore ; je ne le reverrai plus.

— Il était charmant, n'est-ce pas?

— Tout à fait.

— Bon, c'est tout ce que je voulais savoir. Je vais rapporter votre promesse à Harriet et tout s'apaisera, je pense.

Il ne bougea pas, cependant. Il goûtait, à rester près d'elle, un plaisir sans cesse croissant. Le charme de la jeune fille était, aujourd'hui, plus fort que jamais. Philippe en oubliait un peu sa psychologie des réactions féminines. La vague de sentimentalité entraînant Miss Abbott ne l'avait rendue que plus attrayante. Philippe ne demandait rien d'autre que de contempler sa beauté et la tendre sagesse qui vivait en elle.

— Pourquoi n'êtes-vous pas en colère contre moi? demanda-t-elle après un silence.

— Parce que je comprends votre point de vue, comme celui de tous les autres : Harriet, signor Carella, ma mère elle-même.

— Oui, vous comprenez merveilleusement. De nous tous, vous êtes le seul à prendre une vue générale de cet imbroglio.

Philippe sourit de plaisir. C'était la première louange qu'elle lui adressât. Avec délice, il contempla sainte Deodata, qui mourait, sur le dos, en pleine sainteté. Une fenêtre était ouverte derrière elle, sur un paysage semblable à celui que Philippe avait aperçu ce matin et, précisément un pot de cuivre brillait sur le dressoir de la mère, en habit de veuve. La sainte, cependant, ne regardait ni pot, ni paysage et la mère en habit de veuve moins encore. Car elle avait — oui ! — une vision : la tête et le buste de saint Augustin glissaient sur le crépi du mur, comme un médaillon d'émail miraculeux. Oh ! la gentille sainte, à qui une moitié de saint suffit pour la regarder sur son lit de mort ! Dans sa mort, comme dans sa vie, sainte Deodata se contentait d'accomplissements modestes.

— Qu'allez-vous donc faire? demanda Miss Abbott.

Philippe sursauta, moins surpris par les mots que par la voix soudain changée.

— Faire? répéta-t-il, consterné. Cet après-midi, nous aurons un autre entretien.

— Il n'aboutira à rien. Et alors?

— Un troisième entretien. S'il échoue, je télégraphierai

pour demander des instructions. Il est fort possible que nous échouions tout à fait, mais nous échouerons honorablement.

Miss Abbott s'était souvent montrée résolue. Cette fois, sa résolution laissa percer de la colère. Elle apparut à Philippe non pas différente, mais plus importante que d'ordinaire. Il fut touché à vif lorsqu'elle dit :

— C'est proprement ne rien faire du tout ! Vous feriez quelque chose si vous voliez l'enfant ou partiez sur l'heure. Mais cela... ! Échouer honorablement ! Se dégager le mieux possible... Est-ce tout ce que vous cherchez?

— Ma foi... oui, dit-il d'une voix entrecoupée. Puisque nous parlons franchement, je ne cherche rien de plus pour l'instant. Quelle autre solution voyez-vous? Si je peux convaincre signor Carella, tant mieux. S'il refuse, je dois rapporter l'échec à ma mère, et rentrer. Voyons, Miss Abbott, vous ne pouvez pas me demander de vous suivre dans ces virevoltes...

— Non ! Mais je vous demande de décider ce qui est bien et d'agir en conséquence. Voulez-vous que l'enfant reste avec son père, qui l'aime beaucoup et l'élèvera mal, ou voulez-vous le voir à Sawston, où personne ne l'aime, mais où on l'élèvera bien? Voilà la question, assez froidement posée pour vous, je suppose. Choisissez votre réponse. Choisissez le parti pour lequel vous combattrez. Mais ne me parlez plus d' « échouer honorablement » : c'est renoncer à toute pensée et à toute action.

— Parce que je comprends votre point de vue et celui de signor Carella, ce n'est pas une raison pour que ...

— Absolument. Combattez-nous comme si nous avions tort. A quoi bon votre équité si vous ne jugez jamais par vous-même? N'importe qui vous persuade et vous fait faire ce qu'il désire. Vous lisez dans son jeu, vous vous moquez de lui, et vous faites ce qu'il désire. L'intelligence ne suffit pas. Je suis obtuse et bête ; je n'ai pas le quart de votre valeur, mais j'ai essayé de faire, jadis, ce qui me paraissait bien. Vous, vous avez une force d'esprit, une pénétration étonnantes. Mais quand vous avez vu ce qui est bien, vous êtes trop paresseux pour le faire. Vous m'avez dit un jour que nous serions jugés

selon nos intentions, et non selon nos actes, J'ai admiré cette parole. Mais notre intention doit être d'agir : il ne faut pas s'asseoir avec ses intentions dans un fauteuil.

— Vous êtes étonnante ! dit-il gravement.

De nouveau, elle explosa :

— Oh, vous m'appréciez ! Je préférerais le contraire. Vous nous appréciez tous, vous voyez du bien en chacun de nous. Et pourtant, vous ne cessez pas d'être mort, mort, mort. Tenez, pourquoi n'êtes-vous pas en colère? (Elle s'approcha du jeune homme et soudain, changeant de visage, lui saisit les deux mains.) Vous avez tant de valeur, Mr. Herriton, que je ne puis souffrir de vous voir gaspillé ainsi. Je ne puis souffrir — elle n'a pas eu de bonté pour vous — votre mère.

— Miss Abbott, ne vous chagrinez pas pour moi. Certains êtres sont nés pour ne pas faire les choses. J'en suis ; je n'ai jamais rien fait à l'école ou au barreau. Je suis venu empêcher le mariage de Lilia, trop tard. Je suis venu avec l'intention d'emporter l'enfant, et je retournerai après un « échec honorable ». Comme je n'attends plus rien maintenant, je ne suis jamais déçu. Vous seriez étonnée d'apprendre ce que sont les grands événements de mon existence. Notre soirée au théâtre hier, notre conversation aujourd'hui — je ne crois pas avoir de rencontres plus grandes. Ma destinée semble être de traverser le monde sans me heurter à lui, ni l'émouvoir. Et franchement, je ne saurais vous dire si c'est un bon ou un mauvais destin. Je ne meurs pas, je ne tombe pas amoureux. Et pour mourir ou tomber amoureux, les autres choisissent l'instant où précisément, je ne suis pas là. Vous avez vu juste ; la vie est pour moi un spectacle, qui, grâce à Dieu, grâce à l'Italie, grâce à vous, est devenu, aujourd'hui, plus beau et plus exaltant que jamais.

D'un ton solennel, elle dit :

— Ah ! s'il pouvait vous arriver quelque chose, mon cher ami, s'il pouvait vous arriver quelque chose !

— Mais pourquoi donc? répliqua-t-il en souriant. Prouvez-moi que je ne suis pas satisfaisant tel que je suis.

Elle sourit aussi, avec beaucoup de gravité. Elle ne pouvait le prouver. La démonstration n'existait pas. Leur entretien, tout merveilleux qu'il fût, n'aboutissait à rien, et ils sortirent

de l'église avec les mêmes opinions et les mêmes desseins respectifs qu'ils nourrissaient déjà en y entrant.

Harriet se montra grossière au déjeuner. Miss Abbott fut traitée de girouette et de poltronne en plein visage. Acceptant les deux épithètes, (l'une lui parut juste et l'autre assez plausible), elle évita, dans ses réponses, la moindre trace de critique railleuse. Harriet se sentit, au contraire, d'autant plus critiquée et raillée que Miss Abbott était plus calme. Sa violence s'exaspéra et Philippe put craindre, un instant, qu'elle n'en vînt aux coups.

— Je vous en prie ! cria-t-il, en reprenant son ton d'autrefois. Il fait trop chaud pour des histoires de ce genre. Nous multiplions, depuis ce matin, les discours et les entretiens ; j'ai un autre entretien cet après-midi. Je demande expressément le silence. Que chaque dame se retire dans sa chambre avec un livre.

— Je me retire pour faire mes valises, dit Harriet. Aie la bonté, Philippe, de rappeler au signor Carella que le bébé doit être ici à huit heures et demie, ce soir.

— Certainement, Harriet. Je me ferai un plaisir de le lui rappeler.

— Et commande une voiture pour le train du soir.

— Pourriez-vous, ajouta Miss Abbott, en commander une aussi pour moi?

— Vous partez? s'écria-t-il.

— Naturellement, répliqua-t-elle avec une rougeur soudaine. Pourquoi pas?

— Mais oui ! Naturellement, vous devez vouloir partir. Deux voitures, donc. Deux voitures pour le train du soir. (Il jeta vers sa sœur un regard morne.) Harriet, où veux-tu en venir? Jamais nous ne serons prêts.

— Commande ma voiture pour le train du soir, dit Harriet et elle partit.

— Il faudra donc le faire, j'imagine. Comme il faudra avoir mon entretien avec signor Carella.

Miss Abbott soupira.

— Que vous importe, à vous? reprit-il. Pensez-vous que j'aurai la moindre influence sur lui?

— Non. Mais... Je ne puis vous répéter tout ce que j'ai

dit dans l'église. Vous ne devriez pas revoir cet homme. Vous devriez fourrer Harriet dans une voiture et l'emmener dare-dare, non pas ce soir, mais tout de suite.

— Je devrais, peut-être. Mais ce « devoir » me semble de dimension réduite. Quoi que nous fassions, Harriet et moi, la conclusion sera la même. Je vois bien la splendeur, et même l'humour de cette histoire. Je vois Gino assis, avec son ourson, au sommet de sa montagne. Nous montons le lui demander. Il nous reçoit fort poliment. Nous redemandons l'ourson. Gino demeure plein de charme. Je veux bien marchander toute une semaine. Mais je sais qu'à la fin, je redescendrai vers la plaine les mains vides. Il serait plus noble, sans doute, de prendre moi-même une décision. Mais je n'ai pas l'âme noble. Et rien n'en dépend.

— Moi, je suis peut-être outrancière, dit-elle avec humilité. J'ai voulu vous forcer la main à mon tour, comme votre mère. Je sens que vous devriez vous battre, vider la querelle avec Harriet. Je ne sais pourquoi le moindre incident, aujourd'hui, me semble avoir des conséquences incalculables ; lorsque vous dites : « Rien n'en dépend », j'ai l'impression d'un blasphème. Nul ne peut savoir, comment dire? parmi nos actes ou nos refus d'agir, desquels vont éternellement dépendre d'autres choses.

Il approuva cette remarque, mais pour sa valeur esthétique. Son cœur n'était pas préparé à la recevoir. Philippe demeura en repos tout cet après-midi, tracassé plutôt qu'abattu. Cahin-caha, on sortirait de cette histoire. Miss Abbott avait probablement raison : mieux valait que l'enfant restât où on l'aimait. Ainsi en avaient probablement décidé les décrets du destin. Quel intérêt avait-il dans tout cela? Très peu. Et quelle influence? Aucune.

Rien d'étonnant, par suite, que l'entrevue du café Garibaldi ait échoué. Aucun des deux hommes ne la prit vraiment au sérieux. Gino ne fut pas long à découvrir le fond du sac et taquina furieusement son adversaire, qui, faisant d'abord l'offensé, fut, à la fin, forcé de rire.

— Soit, avoua-t-il, vous avez raison ; ce sont les dames qui mènent le jeu.

— Ah ! les dames... les dames ! cria l'autre, puis, sur un

ton de millionnaire, il clama au garçon d'apporter deux cafés noirs et tint à les offrir à son ami, pour marquer la fin des hostilités.

— Ma foi, j'ai fait de mon mieux, dit Philippe, en plongeant dans sa tasse l'extrémité d'un long morceau de sucre et regardant monter le niveau brun. J'affronterai ma mère avec la conscience tranquille. Êtes-vous prêt à témoigner que j'ai fait de mon mieux?

— Bien sûr, mon pauvre ami ! dit Gino, en lui posant sur le genou une main pleine de sympathie.

— Et que j'ai... (Le morceau de sucre était maintenant gorgé de café et Philippe se pencha pour le porter à sa bouche. Ce faisant, il balaya du regard l'autre extrémité de la Piazza : Harriet était là, qui les regardait.) Mia sorella ! s'écria-t-il.

Gino, ravi, releva prestement la main et donna sur la table des coups de poing comiques. Harriet se détourna pour examiner d'un air morne le Palazzo Pubblico.

— Pauvre Harriet, dit Philippe, en gobant le sucre. Encore une secousse torturante et ce sera fini pour elle ; nous partons ce soir.

Gino fut navré de l'apprendre.

— Vous ne viendrez donc pas ici ce soir, comme vous nous l'avez promis? Vous partez tous les trois?

— Tous les trois, dit Philippe (qui avait caché la dissidence de Miss Abbott). Par le train du soir ; telle est du moins l'intention de ma sœur. Ainsi, je crains de n'être pas des vôtres.

Ils regardèrent s'éloigner la silhouette d'Harriet, puis entamèrent le dernier assaut de courtoisies, avec de chaleureuses poignées des deux mains. Philippe reviendrait l'année suivante. Il écrirait auparavant. Il serait présenté à la femme de Gino (qui pouvait maintenant annoncer son mariage). Il serait le parrain du prochain enfant. Gino, de son côté, n'oublierait pas que Philippe adorait le vermouth. Toute sa tendresse à Irma ! A Mrs. Herriton, devait-il prier Philippe de transmettre l'hommage de sa sympathie? Non, ce n'était pas indiqué, peut-être.

Ainsi, les deux jeunes hommes se séparèrent, sincèrement amis, somme toute. Les barrières du langage ont-elles l'heureuse vertu de ne laisser passer que le bon? Disons plutôt,

moins cyniquement, que notre bonne volonté s'affirme dans des mots neufs et propres que nos vices et nos mesquineries n'ont point encore touchés. Philippe, en tout cas, vivait avec plus de grâce en usant de l'italien, dont les tours mêmes invitent à une joie heureuse. Il pensait avec horreur à l'anglais d'Harriet, dont chaque mot allait être aussi dur, aussi distinct et aussi brut qu'un morceau de charbon.

Mais Harriet parla peu. Elle en avait assez vu pour comprendre que Philippe avait échoué ; avec une dignité inaccoutumée, elle accepta la situation. Elle boucla ses valises, écrivit son journal, revêtit le Baedeker neuf d'une couverture de papier fort. Philippe, devant cette douceur, tenta de discuter leur futur emploi du temps. Elle répondit simplement qu'ils coucheraient à Florence et qu'il fallait retenir des chambres par télégramme. Ils dînèrent seuls. Miss Abbott ne descendit pas. Signor Carella, dit la propriétaire, était venu saluer Miss Abbott avant son départ : elle n'avait pu le recevoir, bien qu'elle fût dans l'hôtel. Il commençait à pleuvoir, ajouta-t-elle. Harriet soupira, mais avertit Philippe qu'à ses yeux, il n'en était pas responsable.

Les voitures arrivèrent à huit heures et quart. La pluie n'était pas forte, mais il faisait extraordinairement sombre et l'un des voituriers exprima le désir de rouler lentement jusqu'à la gare. Miss Abbott descendit et déclara qu'elle était prête : elle pouvait partir sur-le-champ.

— C'est cela, dit Philippe, debout dans le hall. Nous nous sommes déjà querellés : inutile de descendre en procession toute la côte. Au revoir donc ; l'histoire est close. Dieu merci ; la scène de mon grand spectacle change.

— Au revoir, j'ai eu grand plaisir à vous rencontrer. Cela du moins, ne changera pas, je l'espère.

Elle lui saisit la main.

— Voilà un ton bien mélancolique, dit-il en riant. N'oubliez pas que vous revenez victorieuse.

— Il paraît, dit-elle, sur un ton plus mélancolique encore, puis elle monta dans la voiture.

Philippe en conclut qu'elle songeait à l'accueil de Sawston, où sa conduite, sans nul doute, serait connue avant son arrivée. Quelle attitude allait adopter Mrs. Herriton? Elle pouvait

rendre la vie fort désagréable à quelqu'un quand elle le jugeait bon. Peut-être jugerait-elle bon de se taire, mais Harriet demeurait. Qui musellerait Harriet? Entre ces deux femmes, Miss Abbott passerait sûrement un mauvais quart d'heure. Elle allait perdre à tout jamais sa réputation de logique et de ferveur morale.

— Elle n'a pas de chance, pensa-t-il. C'est une bonne âme. Je dois faire pour elle tout ce que je pourrai.

Leur amitié s'était nouée rapidement : lui aussi espérait qu'elle ne changerait pas. Il croyait comprendre la jeune fille et lui avoir montré, de son côté, le moins bon de lui-même. Qui sait si beaucoup plus tard... après tout... Il rougit comme un adolescent en regardant filer sa voiture.

Philippe rentra dans la salle à manger à la recherche d'Harriet. La jeune fille fut introuvable. Sa chambre aussi était vide. Il ne restait plus d'Harriet que son livre de prières rouge, ouvert sur le lit. Philippe le prit machinalement et lut : « Béni soit le Seigneur mon Dieu, qui enseigne la guerre à ma main et la lutte à mes doigts. » Philippe fourra le livre dans sa poche et se mit à rêver sur des thèmes plus féconds.

Santa Deodata frappa la demie de huit heures. Tous les bagages étaient chargés, mais Harriet restait invisible.

— Vous pouvez me croire, dit la propriétaire, elle est allée chez le signor Carella dire au revoir à son petit neveu.

Philippe jugea la chose peu probable. Ils appelèrent donc par toute la maison : point d'Harriet. Un certain malaise gagna le jeune homme. Sans Miss Abbott, il se sentait perdu ; le doux visage grave lui avait réjoui le cœur, même quand il marquait du déplaisir. Sans Miss Abbott, Monteriano était triste ; la pluie s'épaississait ; la porte des estaminets vomissait les débris désaccordés du Donizetti, et de la tour en face, Philippe ne pouvait plus voir que la base, aux affiches de charlatans fraîchement posées.

Un homme remonta la rue ; il apportait un billet à Philippe, qui lut « Pars immédiatement. Prends-moi au passage devant la porte de la ville. Paie le porteur. H. H. »

— La dame vous a-t-elle donné ce billet? cria-t-il.

La réponse fut incompréhensible.

— Parlez plus fort ! s'exclama Philippe. Qui vous a donné ce billet, et où?

L'homme n'émit que des gloussements entrecoupés de soupirs.

Le voiturier se tourna sur son siège :

— Ne le bousculez pas, dit-il. C'est le pauvre idiot.

La propriétaire apparut sur le seuil et fit écho :

— Oui, le pauvre idiot. Il ne sait pas parler. Il nous porte nos lettres.

Philippe vit alors le messager : un être horrible, parfaitement chauve, avec des yeux suintants et un nez gris qui remuait. Dans un autre pays, on l'eût enfermé ; ici, on lui faisait sa place dans les institutions sociales et les desseins de la Nature.

L'Anglais frissonna de dégoût.

— Signora padrona, faites-le s'expliquer ; ma sœur a écrit ce billet. Que signifie-t-il? Où le lui a-t-elle donné?

— Inutile, dit le propriétaire. Il comprend tout, mais ne peut rien expliquer.

— Il a de saintes visions, dit l'homme de la voiture.

— Mais ma sœur... où est-elle allée? Où l'a-t-elle rencontré?

— Elle est allée faire une promenade, affirma la propriétaire.

Il faisait un sale temps, mais elle commençait à connaître les Anglais.

— Elle est allée se promener et peut-être dire au revoir à son petit neveu. Comme elle a préféré revenir par un autre chemin, elle vous a envoyé ce mot par l'idiot et vous attend à la porte de Sienne. Mes pensionnaires le font souvent.

Rien à faire qu'obéir aux indications du message. Philippe serra la main de la propriétaire, donna au messager une pièce de nickel et partit. Après avoir roulé une dizaine de mètres, la voiture s'arrêta. Le pauvre idiot courait derrière en geignant.

— Filez, dit le jeune homme. Je l'ai payé largement.

Une main horrible lui déposa trois sous sur les genoux. L'idiot n'acceptait qu'un juste salaire : cela faisait partie de son mal. Il rendait la monnaie de la pièce de nickel.

— Filez ! cria Philippe en jetant les sous sur le pavé.

Cet incident l'emplit de peur ; la vie entière était devenue irréelle. Il éprouva un soulagement à franchir la porte de Sienne. La voiture s'arrêta un instant sur le belvédère. Aucune trace d'Harriet. Le voiturier fit appel aux douaniers : ils n'avaient vu passer aucune dame anglaise.

— Que faire? s'écria Philippe. Cette dame n'est jamais en retard. Nous allons manquer le train.

— Marchons lentement, dit le conducteur, et pendant que nous avançons, appelez-la.

Ils plongèrent donc dans la nuit, Philippe criant : « Harriet ! Harriet ! Harriet ! » Et elle apparut, en effet. Elle les attendait au premier tournant du zigzag.

— Harriet, pourquoi ne répondais-tu pas?

— Je vous entendais venir, dit-elle en sautant dans la voiture.

Alors seulement, il vit qu'elle était chargée d'un paquet.

— Qu'est-ce donc?

— Chut !

— Mais qu'est-ce donc?

— Chut ! Il dort.

Là où Philippe et Miss Abbott avaient échoué, Harriet avait réussi. C'était l'enfant.

Elle ne laissa pas Philippe parler. Le bébé dormait, répéta-t-elle, et elle ouvrit un parapluie pour protéger elle-même et l'enfant. L'explication ainsi remise, Philippe dut se contenter d'imaginer une entrevue prodigieuse : le pôle Nord chez le pôle Sud. Imagination facile, d'ailleurs : Gino s'effondrant brusquement devant l'intense conviction d'Harriet, Gino écoutant la jeune fille le traiter de vilain, peut-être, en plein visage, Gino cédant son fils unique, pour de l'argent peut-être et peut-être pour rien. « Pauvre Gino, pensa Philippe. Pas plus grand que moi, somme toute. »

Puis il songea à Miss Abbott, dont la voiture, dans la nuit, dévalait sans doute un mille ou deux plus bas, et sa facile humilité tomba. Elle aussi possédait une conviction ; il en avait éprouvé la force ; il l'éprouverait de nouveau lorsqu'elle connaîtrait la conclusion sombre et inattendue de cette journée.

— Tu as bien caché ton jeu, dit-il, maintenant, tu pourrais me renseigner un peu. Combien nous coûte-t-il? Tout ce que nous possédons?

— Chut ! répondit Harriet.

Laborieusement, elle berçait l'enfant, pareille à quelque prophétesse osseuse : Judith, Déborah ou Jaël.

Philippe se souvint de l'enfant sur les genoux de Miss Abbott, gigotant, radieux et nu, avec derrière lui vingt milles d'étendue et, à ses pieds, son père agenouillé. Et cette image, surgissant après Harriet, l'ombre, le pauvre idiot et la pluie silencieuse, l'emplit à la fois de tristesse et d'appréhension devant des tristesses futures.

Monteriano avait disparu depuis longtemps et Philippe ne distinguait plus que de temps à autre, au passage, le tronc d'un olivier mouillé, illuminé par leur lanterne. On roulait vite, car ce cocher se souciait fort peu de descendre à la gare avec prudence et la voiture plongeait à chaque descente et prenait les tournants à une allure périlleuse.

— Écoute, Harriet, dit enfin Philippe, je suis mal à l'aise ; je veux voir l'enfant.

— Chut !

— Peu m'importe si je l'éveille. Je veux le voir. J'ai sur lui autant de droits que toi.

Harriet céda. Mais il faisait trop noir pour que Philippe pût distinguer le visage de l'enfant.

— Une seconde, murmura-t-il, et avant qu'elle pût l'en empêcher, il avait frotté une allumette à l'abri du parapluie. Mais il est éveillé ! cria-t-il.

L'allumette s'éteignit.

— Oui, voyez comme il est zentil, ce petit anze !

Philippe se crispa.

— Je lui ai vu un drôle de visage, sais-tu?

— Drôle?

— Criblé de taches bizarres.

— Naturellement... avec les ombres ! Tu n'as rien pu voir.

— Eh bien ! dresse-le encore une fois.

Elle obéit. Il frotta une autre allumette. Elle s'éteignit très vite, mais Philippe eut le temps de voir que le bébé pleurait.

— C'est stupide, dit Harriet aigrement. Nous l'entendrions s'il pleurait.

— Non, il pleure très fort ; je m'en doutais, j'en suis sûr maintenant.

Harriet toucha le visage de l'enfant. Il était baigné de larmes.

— Oh ! c'est l'air de la nuit, je pense, dit-elle, ou peut-être l'humidité.

— Dis donc, tu ne l'as pas blessé ou tenu maladroitement, que sais-je ; c'est vraiment sinistre, cette façon de pleurer sans bruit. Pourquoi n'as-tu pas emmené Perfetta pour le porter jusqu'à l'hôtel au lieu de m'envoyer ce message absurde? Je me demande comment il a pu comprendre ton histoire de billet.

— Oh ! il comprend fort bien. (Philippe sentit que sa sœur frissonnait.) Il a voulu porter l'enfant...

— Mais pourquoi pas Gino ou Perfetta?

— Philippe, tais-toi. Faut-il te le redire? Tais-toi. Le bébé a besoin de dormir.

Elle se mit à chantonner d'une voix aigre. Ils descendaient toujours. De temps à autre, elle essuyait les larmes qui coulaient, intarissables, des petits yeux. Philippe avait détourné son regard, lui-même battait des paupières, parfois. On eût dit qu'avec cet enfant, ils emportaient toute la tristesse du monde, tout le mystère et toute l'obstination du malheur ruisselant d'une source unique. Une couche de boue recouvrait maintenant les routes et la voiture avançait plus silencieusement mais aussi vite, glissant dans l'ombre au fil des longs zigzags. Philippe connaissait bien les points de repère : le croisement de la route de Poggibonsi, puis le point d'où, s'il faisait jour, on apercevrait une dernière fois Monteriano. Bientôt, ils atteindraient le petit bois, où fleurissaient tant de violettes, au printemps. Dommage que le temps eût ainsi changé ; il ne faisait pas froid, mais très humide. C'était mauvais pour l'enfant, à coup sûr.

— Tu crois qu'il respire? Que tout va? dit-il.

— Naturellement, dit Harriet sur un ton furieux. Le voilà qui recommence, par ta faute. Je suis sûre qu'il dormait. Tais-toi, de grâce ; j'ai les nerfs en pelote.

— Moi aussi. Pourquoi ne crie-t-il pas? C'est trop étrange. Pauvre Gino ! Je suis affreusement triste pour Gino.

— Vraiment?

— Parce qu'il est faible comme la plupart d'entre nous. Il ne sait pas ce qu'il veut. Il ne s'accroche pas à la vie. Mais il me plaît et je me sens triste pour lui.

Harriet se tut : on ne pouvait s'en étonner.

— Tu le méprises, Harriet, et tu me méprises. Tu ne nous rends pas meilleurs pour cela. Nous autres, pauvres hommes stupides, avons besoin d'un soutien. Si Gino avait eu une vraie femme pour le soutenir (et Caroline Abbott l'eût fait, je pense), n'aurait-il pu devenir un autre homme?

— Philippe, dit-elle avec une nonchalance affectée, as-tu encore une allumette sous la main? Nous pourrions, dans ce cas, regarder l'enfant une fois de plus.

La première allumette rata. La seconde aussi. Philippe suggéra de faire arrêter la voiture et d'en emprunter la lanterne.

— C'est beaucoup d'embarras. Essaie encore.

Ils entraient dans le petit bois lorsqu'il frotta la troisième allumette, elle prit enfin. Harriet assura l'équilibre de son parapluie et pendant un bon quart de minute, ils contemplèrent le tremblant visage à la lumière de la flamme tremblante. Cri soudain, choc, fracas — ils gisaient dans la boue et l'ombre — la voiture avait versé.

Philippe était assez mal en point. Il s'assit et se balança en tenant son bras. Il pouvait à peine distinguer au-dessus de lui les contours du véhicule et, sur la route grise, ceux des coussins et des bagages. L'accident avait eu lieu en plein bois où il faisait plus sombre encore qu'à découvert.

— Ça va? parvint-il à dire.

Harriet hurlait, le cheval ruait, le cocher couvrait de malédictions un autre homme.

Les hurlements d'Harriet prirent forme :

— Le bébé... le bébé... il a glissé... il est tombé de mes bras ! Je l'ai volé !

— Dieu de pitié ! dit Philippe.

Un anneau de glace entoura sa bouche et il s'évanouit.

Quand il revint à lui, le même chaos régnait encore. Le

cheval ruait, le bébé n'était pas retrouvé et Harriet hurlait toujours comme une folle.

— Je l'ai volé ! Je l'ai volé ! Je l'ai volé ! Il m'a glissé des bras !

— Ne bougez pas ! ordonna Philippe au voiturier. Que personne ne remue. Nous pourrions marcher sur lui. Ne bougez pas !

Pendant un instant, tous lui obéirent. Il rampa dans la boue, tâtant d'ici, de là, empoignant, hélas ! les coussins, l'ouïe tendue avec l'espoir du plus faible murmure qui eût pu le guider. La boîte entre les dents, avec la main qui n'était pas blessée, il tenta de frotter une allumette. Enfin, il réussit et la lueur tomba sur le paquet qu'il cherchait.

Il avait roulé de la voiture jusqu'à l'orée du bois, pour tomber en travers d'une ornière profonde. Il était si petit que, dans l'autre sens, il eût disparu dans l'ornière et fût resté, peut-être, introuvable.

— Je l'ai volé ! Moi et l'idiot... il n'y avait personne !

Elle éclata de rire.

Philippe s'assit et posa le paquet sur ses genoux. Puis il essaya de nettoyer le petit visage de la boue, de la pluie et des larmes qui le couvraient. Philippe, apparemment, s'était cassé le bras ; mais il pouvait le remuer encore un peu et, pour l'instant, oublia toute douleur. Il écoutait, dans l'attente non pas d'un cri, mais d'un battement de cœur ou du plus léger tremblement d'haleine.

— Où êtes-vous? cria une voix.

C'était Miss Abbott. La collision avait eu lieu avec sa voiture. Elle avait rallumé une des lanternes et se frayait un chemin vers lui.

— Silence ! cria-t-il de nouveau et, de nouveau, ils obéirent. Il secoua le paquet, souffla sur lui, ouvrit sa veste et le serra contre sa poitrine. Puis il écouta et n'entendit rien que la pluie, les chevaux haletants et Harriet, qui, quelque part dans l'ombre, riait toute seule.

Miss Abbott s'avança et prit doucement le paquet. Le visage était déjà froid ; grâce à Philippe, il n'était plus mouillé ; aucune larme ne le mouillerait plus.

CHAPITRE IX

On ne connut jamais les détails du crime d'Harriet. Dans son délire, elle parla davantage du coffret marqueté qu'elle avait prêté à Lilia, prêté, pas donné, que des événements récents. Il apparut clairement qu'elle était partie dans l'intention d'avoir, avec Gino, une entrevue ; ne le trouvant pas, elle avait cédé à une tentation grotesque. Dans quelle mesure, cependant, avait-elle obéi à la colère? Jusqu'à quel point s'était-elle cru soutenue par son sentiment religieux? Où et quand avait-elle rencontré l'idiot? Autant de questions sans réponse. Philippe ne leur portait d'ailleurs qu'un intérêt médiocre. L'enquête eût certainement abouti : la police les eût arrêtés à Florence, à Milan ou à la frontière. En fait, leur fuite venait d'être interrompue plus simplement, à quelques milles de la ville.

Philippe ne pouvait pas encore voir l'événement dans son ensemble. Il était trop grand. Autour du bébé italien, mort dans la boue, s'étaient centrées des passions profondes et de hauts espoirs. Le drame avait révélé la méchanceté des uns, les erreurs des autres. « Moi seul, pensait Philippe, me suis montré banal. » Le bébé disparu, ce qu'il avait suscité demeurait, vaste appareil d'orgueil, de pitié et d'amour. Car les morts, qui paraissent tant emporter, en vérité n'emportent rien de nous. La passion qu'ils ont fait naître leur survit, aisément transformable ou transposable, mais presque impossible à détruire. Et Philippe savait qu'il voguait encore sur la même splendide et périlleuse mer, entre houle et soleil ou ciel d'orage.

La route, pour l'instant, ne lui parut pas douteuse. Lui, et lui seul, devait porter la nouvelle à Gino. Parler du crime d'Harriet, blâmer la négligence de Perfetta ou l'attitude de Mrs. Herriton était facile. Chacun avait sa part dans l'événement, même Miss Abbott, même Irma. On pouvait regarder la catastrophe comme un accident complexe ou comme l'œuvre du destin. Philippe s'y refusa. La faute était sienne ; elle avait pour cause une faiblesse de caractère qu'il recon-

naissait pleinement. C'était donc lui, et lui seul, qui devait porter la nouvelle à Gino.

Rien ne s'y opposa. Miss Abbott s'occupait d'Harriet. Des gens, sortis de l'ombre, les emmenaient vers une ferme voisine. Il suffit à Philippe de monter dans la voiture intacte et de donner au conducteur l'ordre du retour. Il se retrouva dans Monteriano après deux heures d'absence. Perfetta, rentrée maintenant, l'accueillit avec allégresse. La douleur physique et morale avait stupéfié Philippe. Il mit quelque temps à comprendre qu'elle n'avait pas remarqué l'absence de l'enfant.

Gino n'était pas encore revenu. Comme pour Miss Abbott le matin même, elle conduisit Philippe au salon et fit un rond dans la poussière d'un fauteuil de crin. Mais comme il faisait sombre maintenant, elle laissa au visiteur une petite lampe.

— Je cours, dit-elle. Mais il y a beaucoup de rues dans Monteriano ; on le trouve parfois difficilement. Je n'ai pu le trouver, ce matin.

— Allez d'abord au café Garibaldi, dit Philippe.

L'heure, il s'en souvenait, était celle du rendez-vous fixé par ses amis, la veille, au théâtre.

Il occupa son temps de solitude non pas à réfléchir (toute réflexion était inutile et la relation de deux ou trois faits suffirait) mais à confectionner une écharpe pour son bras cassé. Le mal était dans l'articulation du coude ; à condition de la maintenir immobile, tout allait comme à l'ordinaire. Mais l'inflammation s'amorçait et la moindre secousse provoquait une atroce douleur. L'écharpe n'était pas encore au point lorsque Gino bondit sur le palier en criant :

— Ainsi, vous voilà de retour ! Quelle joie ! Nous attendons tous...

L'épreuve avait été trop dure pour laisser à Philippe quelque agitation. A voix égale, et basse, il dit ce qui s'était passé ; l'autre, non moins calme, l'écouta jusqu'au bout. Dans le silence, Perfetta cria : elle avait oublié le lait pour l'enfant, elle allait le chercher. Quand elle fut partie, Gino, sans un mot, prit la lampe et les deux hommes passèrent dans la pièce voisine.

— Ma sœur est souffrante, dit Philippe, et Miss Abbott n'est coupable de rien. Je serais heureux si vous pouviez les laisser en repos.

Gino s'était accroupi cependant et tâtait l'endroit où son fils avait dormi. De temps à autre, son front se creusait et il jetait un regard vers Philippe.

— C'est ma faute, poursuivit Philippe. Ma lâcheté et ma paresse ont tout causé. Je suis venu voir ce que vous voulez faire.

Gino avait abandonné le tapis, il promenait maintenant ses mains sur la table, en partant du bord et à petits coups, comme un aveugle. C'était un geste si étrange que Philippe fut contraint de parler.

— Doucement, mon vieux, doucement ; il n'est pas là.

Il fit un pas et toucha Gino à l'épaule.

L'autre s'écarta vivement et fit errer ses mains plus vite sur les objets environnants, sur la table, puis sur les chaises, sur le parquet entier, sur les murs aussi haut qu'il pouvait atteindre. Philippe n'avait jamais nourri l'espoir de le consoler. Mais l'angoisse était maintenant trop grande : il essaya.

— Laisse-toi aller, Gino ; il faut te laisser aller. Pleure, jure, détends-toi un peu ; il faut te laisser aller.

Aucune réponse de l'homme, aucune interruption dans le vol rapide des mains.

— Il est temps d'être malheureux. Laisse-toi aller, ou tu tomberas malade comme ma sœur. Tu deviendras...

Le tour de la pièce était achevé. Gino y avait tout tâté, sauf Philippe. Il approcha. Son visage était celui d'un homme qui a perdu sa raison de vivre et en recherche une nouvelle.

— Gino !

Il s'arrêta, puis se rapprocha encore. Philippe ne recula pas.

— Fais de moi ce qu'il te plaît, Gino. Ton fils est mort, Gino. Il est mort dans mes bras, souviens-t'en. Ce n'est pas une excuse, mais c'est vrai qu'il est mort dans mes bras.

La main gauche s'éleva, avec lenteur cette fois. Elle plana en hésitant devant Philippe, comme un insecte. Puis elle s'abattit, agrippant le coude brisé.

Philippe frappa de toute la force de son autre bras. Sous

le coup, Gino s'écroula, sans un cri et sans dire un mot.

— Brute ! cria l'Anglais. Tue-moi, s'il te plaît ! Mais ne touche pas ma fracture !

Puis, saisi de remords, il s'agenouilla auprès de son adversaire et tenta de le ranimer. Il parvint à le soulever. L'appuyant contre soi, il lui passa le bras valide autour du corps. De nouveau, la tendresse et la pitié l'emplirent. Sans crainte, il attendit que Gino reprît ses sens, sûr maintenant que tous deux étaient saufs.

Gino revint brusquement à lui. Ses lèvres remuèrent. Un bref instant de joie, on put croire qu'il allait parler. Mais, en silence, il se remit à quatre pattes, à nouveau conscient de tout, et marcha cette fois non vers Philippe mais vers la lampe.

— Fais ce qu'il te plaît ; mais souviens-toi d'abord...

La lampe vola à travers la pièce, franchissant le balcon de la loggia, elle alla s'écraser sur un arbre au-dessous. Philippe, dans la nuit, se mit à crier.

Gino s'approcha de lui par derrière et le pinça violemment. Philippe tournoya en hurlant. Il n'avait été que pincé dans le dos mais savait ce qui l'attendait. Il allongea des coups, suppliant le démon de se battre, de le tuer, de lui infliger tout sauf cela. Puis il trébucha vers la porte. Elle était ouverte. Il perdit la tête et, au lieu de descendre l'escalier, traversa le palier et courut dans la pièce en face. Là, il se coucha entre le poêle et la plinthe.

La peur avait aiguisé ses sens. Il entendit Gino entrer sur la pointe des pieds. Il sut même ce qui se passait dans son esprit : le voici décontenancé, puis plein d'espoir, puis inquiet à l'idée qu'après tout la victime s'était peut-être échappée par l'escalier. Philippe perçut, au-dessus de lui, une plongée rapide, puis un grondement bas comme celui d'un chien. Gino s'était cassé les ongles sur le poêle.

La douleur physique est presque insupportable. Nous la souffrons tout juste quand un accident en est cause ou quand on nous l'inflige pour notre bien, comme c'est le cas le plus fréquent dans la vie moderne, l'école excepté. Mais lorsqu'elle provient de la méchanceté d'un homme, d'un adulte, fait comme nous-mêmes, toute notre maîtrise disparaît. Philippe

n'eut plus qu'une pensée : sortir de cette pièce, au prix de n'importe quel sacrifice de dignité ou d'amour-propre.

Gino, à l'autre bout du salon, maintenant, tâtonnait près des guéridons. L'instinct, soudain, le renseigna. Il rampa précipitamment dans la direction de Philippe et l'empoigna aussitôt par le coude.

Le bras entier fut comme porté à l'incandescence, l'os brisé crissa dans l'articulation, projetant des fulgurations de douleur pure. Philippe avait son autre bras coincé contre le mur et Gino, en piétinant, s'était agenouillé sur ses jambes, derrière le poêle. Pendant une minute, Philippe hurla, hurla de toute la force de ses poumons. Puis ce soulagement même lui fut refusé. L'autre main, moite et forte, se refermait lentement sur sa gorge.

Philippe s'en réjouit d'abord : enfin la mort, pensa-t-il. Mais il ne s'agissait que d'une nouvelle torture : de ses ancêtres les ruffians, si prompts à se précipiter des tours les uns les autres, Gino tenait probablement son savoir-faire. A l'instant même où la trachée se fermait, la main se desserrait et Philippe était ranimé par une secousse à son bras. Par contre, à la seconde où il allait s'évanouir et gagner enfin un répit d'inconscience, le mouvement du bras cessait et Philippe, à nouveau, se débattait contre la pression sur sa gorge.

D'hallucinants tableaux se mêlèrent à ces souffrances : Lilia morte quelques mois plus tôt dans cette maison même, Miss Abbott penchée sur le bébé ; la mère de Philippe, à la maison, en train de lire, à cet instant, les prières du soir devant les domestiques. Philippe sentit qu'il s'affaiblissait ; le délire gagnait son cerveau ; la souffrance paraissait moins forte. Toute la minutie de Gino ne pouvait surseoir indéfiniment à la fin. Hurlements et râles devenaient automatiques, simples fonctions de la chair torturée plutôt que cris d'indignation et de désespoir. Philippe eut conscience d'un horrible éboulement, puis son bras fut tiré un peu trop fort et la paix, enfin, s'établit.

— Mais votre fils est mort, Gino. Votre fils est mort, mon cher Gino. Votre fils est mort.

La pièce était inondée de lumière ; Miss Abbott, prenant

Gino par les épaules, le maintenait assis dans un fauteuil. Elle était épuisée par la lutte et ses bras tremblaient.

— A quoi bon une autre mort? A quoi bon de nouvelles souffrances?

Gino aussi se mit à trembler. Puis il tourna la tête et regarda curieusement Philippe, dont le visage, couvert de poussière et d'écume, apparaissait au pied du poêle. Il voulut se lever et la jeune fille le lui permit, sans relâcher pourtant son étreinte. Il poussa un grand cri, un cri étrange, d'interrogation, sembla-t-il. On entendit, en bas, Perfetta, qui rentrait avec le lait de l'enfant.

— Allez, dit Miss Abbott, en montrant Philippe. Relevez-le. Traitez-le avec douceur.

Elle lâcha Gino, qui lentement s'approcha de Philippe. Les yeux de l'Italien s'emplirent de chagrin. Il se pencha, comme pour le soulever avec précaution.

— Au secours ! Au secours ! gémit Philippe.

Son corps avait trop souffert des mains de Gino. Il ne pouvait supporter leur contact.

Gino parut comprendre. Il s'arrêta, accroupi au-dessus de lui. Miss Abbott s'avança et elle-même souleva son ami dans ses bras.

— Oh ! l'immonde brute ! murmura-t-il. Tuez-le ! Tuez-le pour moi !

Miss Abbott, tendrement, l'allongea sur le canapé et lui essuya le visage. Puis elle dit gravement aux deux hommes :

— La chose finit ici.

— *Latte! Latte!* cria Perfetta, en montant l'escalier avec de grands rires.

— Souvenez-vous, poursuivit Miss Abbott, qu'il ne doit pas y avoir de vengeance. Je ne veux plus de mal volontaire. Nous ne devons plus nous battre.

— Je ne lui pardonnerai jamais, soupira Philippe.

— *Latte! Latte freschissimo! bianco come neve!*

Perfetta entra avec une autre lampe et un petit pot.

Pour la première fois, Gino parla :

— Pose le lait sur cette table, dit-il. On n'en aura pas besoin dans l'autre pièce.

Le péril était enfin conjuré. Un grand sanglot secoua tout

le corps de Gino. Un autre le suivit. Puis l'homme poussa un cri aigu de souffrance et, trébuchant vers Miss Abbott comme un enfant, il s'accrocha à elle.

Tout au long de cette journée, Philippe, en Miss Abbott, avait cru voir une déesse. Son impression s'accrut encore à cet instant. La douleur rend, en général, les hommes enfantins et nous les fait apparaître plus proches. Quelques-uns seulement mûrissent et s'éloignent. Que la figure féminine et l'homme qui posait la tête sur son sein fussent d'âges voisins et de même nature, Philippe ne pouvait l'admettre. Les yeux de la déesse, grands ouverts, pleins de noblesse et d'infinie pitié, discernaient sûrement les frontières de la souffrance et, au-delà, d'inimaginables espaces. Philippe avait vu de tels yeux dans des tableaux de maîtres, mais jamais chez une mortelle. La jeune fille avait reployé ses mains autour de l'homme qui souffrait et le caressait doucement, car même une déesse ne saurait faire davantage. Il parut normal que, baissant la tête, elle lui effleurât le front des lèvres.

Philippe détourna son regard, comme il le détournait parfois des grands tableaux, où il arrive que les formes visibles nous paraissent soudain inadéquates pour tout ce qu'elles nous ont déjà révélé. Il était heureux ; sûr que la grandeur existe en ce monde. Un désir sérieux lui vint d'être bon désormais, à l'exemple de cette femme. Il allait s'efforcer d'être digne des révélations qu'il avait reçues d'elle. Silencieusement, sans oraisons grandiloquentes ni roulement de tambour, il venait de se convertir. Il était sauvé.

— Mais il ne faut pas gaspiller ce lait, dit-elle. Prenez-le, signor Carella, et persuadez Mr. Herriton d'en boire.

Gino obéit et apporta le lait de l'enfant à Philippe. Philippe obéit à son tour et but.

— En reste-t-il?

— Un peu, répondit Gino.

— Eh bien ! finissez-le.

Car elle était résolue à faire usage de ce qui restait encore dans la vie.

— En voulez-vous?

— Je n'aime pas beaucoup le lait. Achevez-le.

— Philippe, avez-vous bu assez de lait?

— Oui, merci, Gino ; achevez-le.

Il but le lait, puis, par l'effet d'un accident ou de quelque contraction douloureuse, brisa le pot. Perfetta poussa un cri de stupéfaction.

— Peu importe, lui dit Gino. Peu importe. On n'en aura jamais plus besoin.

CHAPITRE X

— Il devra l'épouser, dit Philippe. J'ai reçu une lettre de lui ce matin, juste avant de quitter Milan. A son avis, il est trop engagé. Se dégager coûterait trop cher. Je ne sais à quel point la chose lui est pénible, moins, sans doute, que nous ne croyons. En tout cas, sa lettre ne contient pas un mot de blâme. Je ne pense même pas qu'il soit en colère. Nul ne m'a jamais si totalement pardonné. Il me tuait, dès l'instant où vous l'avez arrêté, il n'a plus offert que l'image d'une amitié parfaite. Il m'a soigné, il a menti pour moi à la police ; il pleurait à l'enterrement, mais on eût dit que c'était sur mon fils. J'étais certainement le seul être à qui il pût montrer quelque bonté ; il était navré de ne pas rencontrer Harriet et de vous avoir vue si peu. Il le répète dans sa lettre.

— Remerciez-le, je vous prie, dans votre réponse, dit Miss Abbott, et exprimez-lui toute ma sympathie.

— Je n'y manquerai pas.

Philippe s'étonna qu'elle pût si aisément s'éloigner de cet homme. Lui-même se sentait retenu par des liens d'une intimité presque inquiétante. Gino, dans l'art de l'amitié, avait le tour de main des hommes du Sud. A temps perdu, il avait confessé Philippe, extrait, retourné, retouché son âme, avec un bon conseil sur la façon de s'en servir. Opération agréable, en somme, l'opérateur étant aussi bienveillant qu'habile. Pourtant Philippe était parti avec le sentiment de n'avoir plus un seul coin secret dans l'esprit. Gino, dans cette même lettre, le suppliait à nouveau d'échapper à sa famille en « épousant Miss Abbott, même si sa dot était faible ». Que la jeune fille, après un tel drame, pût revenir tout simple-

ment aux conventions et adresser à l'Italien un calme message d'estime, voilà qui dépassait Philippe.

— Quand le reverrez-vous? demanda-t-elle.

Ils étaient debout, côte à côte, dans le couloir du train, qui, lentement, grimpait vers la frontière et le tunnel du Saint-Gothard.

— Au printemps prochain, j'espère. Peut-être irons-nous faire à Sienne une noce à tout casser pendant un jour ou deux avec l'argent de la nouvelle femme. C'est un des arguments de Gino en faveur du mariage.

— Il n'a pas de cœur, dit sévèrement Miss Abbott. Il ne pense plus du tout à l'enfant.

— Vous vous trompez. Il y pense. Il a du chagrin, comme nous. Mais il n'essaie pas, comme nous, de garder les apparences. Il sait que, selon toutes probabilités, ce qui lui donna hier du bonheur lui en redonnera demain.

— Il a dit : jamais plus je n'aurai de bonheur.

— Oui, quand il était hors de lui. Il ne l'a plus dit de sang-froid. Nous autres Anglais disons cela de sang-froid, alors que nous n'y croyons plus. Gino n'a pas honte de se contredire. C'est une des nombreuses raisons que j'ai de l'aimer.

— En effet, je me trompais.

— Il est honnête avec lui-même, poursuivit Philippe, il l'est plus que moi, sans effort et sans orgueil. Mais vous, Miss Abbott, qu'allez-vous devenir? Serez-vous en Italie, ce printemps?

— Non.

— Dommage. Quand pensez-vous revenir?

— Je pense ne jamais revenir.

— Mais pourquoi donc?

Il la considéra fixement comme il eût fait un monstre.

— Parce que je comprends ce pays. Le voyage est inutile.

— Vous comprenez l'Italie ! s'exclama-t-il.

— Parfaitement.

— Moi, non. Et je ne vous comprends pas vous-même, murmura-t-il en s'éloignant de quelques pas dans le couloir.

Il aimait maintenant la jeune fille, d'un amour profond qui supportait mal les énigmes. Philippe était parvenu à ce carrefour par une voie spirituelle. Les pensées, la bonté, la

noblesse de Miss Abbott l'avaient ému d'abord ; elles transfiguraient aujourd'hui totalement le corps et les gestes de la jeune fille. C'est en dernier lieu qu'il avait remarqué en elle ces beautés qu'on dit évidentes : la beauté de sa chevelure, de sa voix, de ses formes. Gino, qui ignorait les carrefours, lui avait fait, par contre, de ces charmes, un éloge tout objectif.

Pourquoi Miss Abbott apparaissait-elle si énigmatique? Philippe la trouvait jadis transparente, connaissait ses pensées, ses sentiments et les motifs de ses actions. Soudain, il ne savait plus d'elle qu'une chose, qu'il l'aimait, et sa science semblait s'être évanouie à l'instant même où il en aurait eu le plus besoin. Pourquoi renonçait-elle à l'Italie? Pourquoi les avait-elle fuis, Gino et lui-même, depuis le soir où elle leur avait sauvé la vie? Le train était presque vide. Harriet sommeillait, seule dans un compartiment. Philippe jugea qu'il devait poser ces questions tout de suite et, en toute hâte, revint sur ses pas dans le couloir.

La jeune fille l'accueillit elle-même par une question :

— Avez-vous arrêté vos projets?

— Oui. Je ne puis vivre à Sawston.

— L'avez-vous dit à Mrs. Herriton?

— Je le lui ai écrit de Monteriano ; j'ai tâché d'expliquer mon attitude ; mais elle ne comprendra jamais. Elle jugera l'affaire réglée. Tristement réglée, sans doute, puisque le bébé est mort. Mais enfin une solution est intervenue et notre clan familial n'a plus rien à craindre. Elle n'aura même aucun ressentiment contre vous. Somme toute, quel mal nous avez-vous causé? A moins, naturellement, que vous ne fassiez un scandale à propos d'Harriet. Voilà donc mes projets : Londres et mon travail. Quels sont les vôtres?

— Pauvre Harriet ! dit Miss Abbott. Comment oserais-je juger Harriet ! Ou tout autre !

Et sans répondre à la question de Philippe, elle le quitta pour s'occuper de son autre malade.

Philippe, lugubrement, la suivit du regard puis se tourna vers la fenêtre et, lugubrement, regarda décroître les cours d'eau. L'enquête, la brève maladie d'Harriet, sa propre visite chez le chirurgien, tous ces moments d'excitation étaient

passés. Il se sentait convalescent, de corps et d'âme, mais la convalescence ne lui apportait pas de joie. Dans la glace au bout du couloir, il aperçut son visage hagard et ses épaules que courbait le poids de l'écharpe. La vie était plus grande qu'il ne l'avait cru, mais moins complète encore. Il avait vu la nécessité d'un travail et d'une vertu énergiques. Il voyait maintenant que tout cela ne le mènerait pas bien loin.

— Croyez-vous Harriet hors d'affaire? demanda-t-il.

Miss Abbott était de nouveau près de lui.

— Elle sera bientôt comme autrefois, répondit la jeune fille.

Car Harriet, après une brève crise de maladie et de remords, reprenait rapidement son état normal. Elle avait subi « un choc sérieux », selon ses propres termes, mais que le malheur dépassât la mort d'un pauvre petit être, voilà ce qu'elle avait bientôt cessé de comprendre. Déjà elle parlait de « l'accident fatal » et de « notre mystérieuse impuissance à rendre les choses meilleures ». Miss Abbott l'avait tendrement embrassée, après s'être assurée de son confort. Mais elle revenait de l'entretien avec l'impression nette qu'Harriet, comme sa mère, jugeait, désormais, l'affaire réglée.

— J'imagine assez bien l'avenir d'Harriet et le mien, au moins en partie. Mais vous, je le répète?

— Sawston et mon travail, dit Miss Abbott.

— Non.

— Pourquoi pas? demanda-t-elle en souriant.

— Vous avez vu trop de choses, autant que moi ; vous en avez fait davantage.

— Mon cas est différent. Je vais vivre à Sawston, bien sûr. Vous oubliez mon père ; et même s'il n'était pas là, de nombreux liens m'y retiendraient : mes visites de paroisse (que je néglige honteusement), mes cours du soir, le service de...

— Non, c'est trop bête ! cria-t-il. (Il explosait, soudain poussé par le désir d'une explication totale avec elle.) Vous avez trop de valeur, mille fois plus de valeur que moi. Vous ne pouvez pas rester dans ce trou ; vous devez aller vivre parmi des hommes ayant au moins une chance de vous comprendre. C'est important pour moi : j'ai besoin de vous voir souvent, très souvent.

— Nous nous rencontrerons, naturellement, lorsque vous viendrez à Sawston, c'est-à-dire souvent, j'espère.

— Ce n'est pas suffisant ; d'ailleurs, recommencer les horribles visites d'autrefois, chacun de nous flanqué d'une douzaine de parents... Non, Miss Abbott, cela ne me suffit pas.

— En tout cas, nous pouvons écrire.

— Vous m'écrirez? s'écria-t-il, soudain rouge de plaisir. Ses espoirs, quelquefois, semblaient presque réalisés.

— Bien sûr.

— Mais ce n'est pas suffisant. Vous ne pourriez revenir à la vie d'autrefois, même si vous le désiriez. Il s'est passé trop de choses.

— Je sais, dit-elle tristement.

— Je ne parle pas seulement de la souffrance et du chagrin ; il y a eu aussi des choses merveilleuses : cette tour dans le soleil, vous en souvenez-vous? Et tout ce que vous m'avez dit alors? Même le théâtre. Et notre entretien dans l'église, le jour suivant, et nos rencontres avec Gino.

— Tout le merveilleux est passé, dit-elle. Voilà exactement où nous en sommes.

— Je ne le crois pas. Pour ma part, du moins. Le plus merveilleux peut venir encore.

— Non, tout le merveilleux est passé, reprit-elle avec un regard si triste qu'il n'osa pas la contredire.

Le train, péniblement, grimpait une dernière rampe, avant le campanile d'Airolo et l'entrée du tunnel.

— Miss Abbott, murmura-t-il très vite (comme si leur entretien devait être bientôt rompu), que se passe-t-il? Je croyais vous comprendre et il n'en est rien. Ces grands deux premiers jours à Monteriano, j'ai lu en vous aussi clairement que vous lisez encore en moi. J'ai vu pourquoi vous étiez venue et pourquoi vous changiez de camp ; j'ai admiré ensuite votre courage et votre pitié. Et maintenant, si vous êtes parfois franche avec moi comme jadis, l'instant d'après vous me réduisez au silence. Je vous dois trop, voyez-vous. La vie, et je ne sais quoi d'autre. Je ne le supporterai pas. Vous êtes allée trop loin pour vous renfermer dans le mystère. Je vous rappellerai votre propre parole : « Pas de mystère ; nous n'en avons pas le temps. » Une autre encore, de vos paroles :

« Ma vie et moi devons être où je vis. » Vous ne pouvez vivre à Sawston.

Il avait réussi enfin à émouvoir la jeune fille. Très vite, elle murmura pour elle-même : « Oui, c'est tentant... » Ces trois mots jetèrent Philippe dans une joie tumultueuse. Qu'est-ce qui la tentait? Le plus grand des événements était-il, après tout, possible? Après une longue aliénation et une atroce tragédie, le Sud les rapprochait-il enfin? Oui, cette gaieté au théâtre, ces étoiles d'argent dans un ciel mauve, jusqu'aux violettes d'un printemps disparu, tout cela les avait poussés l'un vers l'autre, ainsi que leur commun chagrin et leur tendresse pitoyable.

— Pas de mystère, reprit-elle, c'est tentant. J'ai souvent désiré me confier à vous. Je n'ai pas osé. Je ne pourrais le faire avec nul autre, sûrement pas avec une femme ; vous seul, je pense, me comprendriez sans dégoût.

— Solitaire? murmura-t-il. Est-ce quelque chose de ce genre?

— Oui... (Philippe eut l'impression que le train le précipitait vers elle. Il était résolu à la prendre dans ses bras, malgré une bonne douzaine de spectateurs.) Terriblement solitaire... sans quoi, je me tairais. Vous avez déjà deviné, sans doute.

Leurs deux visages s'étaient empourprés, comme sous l'effet d'une pensée unique.

— Peut-être, reprit-il en se rapprochant. Je pourrais parler peut-être, à votre place. Mais si vous dites le mot vous-même franchement, vous ne le regretterez pas ; je vous en serai reconnaissant toute ma vie.

Elle dit franchement :

— Vous avez deviné, sans doute... que je l'aime.

Puis son courage l'abandonna. Elle fondit en larmes, le corps secoué de sanglots, et pour ne laisser aucun doute, elle entrecoupa ses sanglots de cris : Gino ! Gino ! Gino !

Philippe s'entendit prononcer :

— Parbleu ! Moi aussi, je l'aime ! Quand je puis oublier le mal qu'il m'a fait ce soir-là. Car chaque fois que nous nous serrons la main...

L'un d'entre eux dut faire un pas en arrière, car lorsque

Miss Abbott reprit la parole, ils étaient de nouveau assez loin l'un de l'autre.

— C'est vous qui m'avez démontée. (Elle étouffait une émotion dangereusement proche de la crise de nerfs.) Je croyais en avoir fini avec tout cela. Mais vous vous méprenez. Je suis amoureuse de Gino — n'y voyez pas une plaisanterie — j'en suis amoureuse crûment, vous comprenez... Riez donc de moi.

— Rire de l'amour? dit Philippe.

— Oui. Mettez mon amour en pièces. Dites que je suis folle, ou pire, dites que Gino est un goujat ! Traitez-moi comme Lilia jadis. Voilà le secours que j'attends. J'ose vous faire cet aveu parce que j'ai de la sympathie pour vous et parce que vous ignorez la passion ; vous regardez la vie comme un spectacle ; vous n'y entrez jamais ; vous la trouvez drôle ou belle. Ainsi, je puis me fier à vous pour me guérir. Mr. Herriton, n'est-ce pas très drôle? (Elle essaya de rire elle-même, mais prit peur et dut s'interrompre.) Il n'est ni gentleman, ni chrétien, ni bon en aucune façon. Il ne m'a jamais adressé un compliment, ou un hommage. Mais parce qu'il est beau, cela me suffit. Le fils d'un dentiste italien, avec un joli visage. (Elle répétait cette phrase comme une formule magique pour préserver de la passion.) Oh ! Mr. Herriton, n'est-ce pas très drôle? (Puis, au grand soulagement de Philippe, elle se mit à pleurer.) Je l'aime, et je n'en ai pas honte. Je l'aime et je rentre à Sawston, et si je ne puis, quelquefois, parler de lui avec vous, je mourrai.

Devant l'affreuse découverte, Philippe parvint à s'oublier pour ne penser qu'à la jeune fille. Il ne se plaignit pas. Il ne parla même pas avec bonté à Miss Abbott : elle ne l'eût pas supporté. Ce qu'elle demandait, ce qui lui était nécessaire, c'était une réponse désinvolte, oui, désinvolte et un peu cynique. Philippe, d'ailleurs, ne se sentait pas la force d'en prononcer une autre.

— Peut-être s'agit-il, ma foi, de ce qu'on nomme, en littérature, « un caprice »?

Elle secoua la tête. Même cette question se révélait trop émouvante. Si Miss Abbott pouvait affirmer quelque chose d'elle-même, c'était bien la fidélité dans les passions, celles-ci une fois éveillées.

— Si je le voyais souvent, dit-elle, je pourrais me souvenir de ce qu'il est. De son côté, il pourrait vieillir. Mais c'est un risque que je n'ose pas courir, de sorte que rien ne me changera désormais.

— Enfin... si votre caprice disparaît, avisez-moi.

Somme toute, il pouvait dire ce qu'il voulait.

— Oh ! vous ne tarderez pas à le savoir.

— Mais, avant de vous retirer à Sawston... êtes-vous absolument sûre?

— De quoi?

Elle avait cessé de pleurer. Il la traitait exactement comme elle l'avait espéré.

— Sûre du fait que vous le... (L'idée de leur union le fit sourire amèrement. Voilà bien l'antique malignité des dieux, telle qu'ils la déchaînèrent jadis contre Pasiphaé. Des siècles de prières et de culture n'en protégeaient pas le monde.) Je voulais dire... qu'avez-vous de commun?

— Rien, sinon les moments où nous nous sommes vus.

De nouveau, elle s'était empourprée. Il se détourna.

— Quels... quels moments?

— D'abord celui où, vous jugeant insouciant et faible, je suis allée, avant vous, demander l'enfant. Tout a commencé là, pour autant que je sache. Le commencement pourrait encore dater du soir où vous nous avez menées au théâtre et où je l'ai vu parmi cette musique et ces lumières. Mais je n'ai compris que le lendemain matin. Vous êtes entré... et j'ai su pourquoi j'avais été si heureuse. Plus tard, dans l'église, j'ai prié pour nous tous ; je ne demandais rien que la grâce de rester tels que nous étions : lui, avec l'enfant qu'il aimait, vous, moi et Harriet hors de danger, très loin, et qu'il me fût donné de ne plus lui parler, de ne plus le voir. Je pouvais encore me sauver, la chose ne faisait qu'avancer sur moi, comme un rond de fumée ; elle ne m'avait pas encore enserrée.

— Mais par ma faute, dit Philippe d'un ton solennel, il a perdu l'enfant qu'il aime. Et parce que ma vie était en danger, vous êtes venue, vous avez accepté de le voir et de lui parler encore.

L'événement était, en effet, plus grand qu'elle ne l'imagi-

nait. « Je reste seul, pensa Philippe, à pouvoir le saisir dans son ensemble. » Pour cet effort, il se maintenait à une immense distance. Il pouvait même se réjouir qu'elle eût une fois tenu celui qu'elle aimait dans ses bras.

— Ne parlez pas de « faute ». Vous êtes devenu, je crois, mon ami pour toujours, Mr. Herriton. Mais ne soyez pas charitable, n'essayez pas de déplacer ou de prendre sur vous le blâme. Cessez de me croire affinée. Cette idée trouble votre jugement. Écartez-la.

Elle s'était transfigurée en parlant, paraissait soudain étrangère, en effet, aux finesses comme aux grossièretés morales. Du terrible naufrage demeurait, pour Philippe, la révélation d'une réalité indestructible : il l'avait reçue de la jeune fille, qui ne pourrait jamais la lui reprendre.

— Je vous le redis : ne soyez pas charitable. S'il me l'avait demandé, je me serais peut-être donnée à lui, corps et âme. Voilà comment aurait fini pour moi la tentative de sauvetage. Mais il n'a cessé de me traiter en être supérieur, en déesse. Moi qui adorais tout de lui, de ses paroles. C'est ce qui m'a sauvée.

Philippe fixait son regard sur le campanile d'Airolo. Mais ce sont les images du beau mythe d'Endymion qu'il voyait. Cette femme restait, jusqu'à la fin, une déesse. Nul amour ne pouvait être dégradant pour elle : elle était hors de ce qui se dégrade. Ce dernier épisode, qu'elle jugeait si vil, qu'il jugeait si tragique, lui offrait, en tout cas, une beauté suprême. Philippe se sentit porté à une hauteur telle qu'il eût pu, désormais, sans regret avouer à la jeune fille sa propre adoration. A quoi bon? Tout le merveilleux était arrivé.

Il se permit seulement de dire : « Merci. Merci pour tout. »

Elle tourna vers lui un regard de profonde amitié : il lui avait rendu l'existence supportable. A cet instant, le train pénétra dans le tunnel du Saint-Gothard. Ils se précipitèrent vers leur compartiment pour lever les glaces : qu'un fumeron du moins, n'entrât pas dans l'œil d'Harriet !

E. M. FORSTER.

(Traduit de l'anglais par Charles Mauron.)

Journal D'UN ÉCRIVAIN

VACANCES

Je suis en vacances, comme chacun ; et déconcerté comme chaque année, en cette saison, de voir leur importance croître sans cesse dans le monde d'aujourd'hui. Pourrait-il subsister sans elles? Toute l'année, dans tous les ateliers, dans tous les bureaux, depuis le directeur jusqu'à la dactylographe débutante et à l'apprenti, tous se sont préparés à ces quelques jours qui doivent compenser l'excès de travail, de soucis, la dureté, si souvent révoltante, de leur condition. Les vacances sont la fée moderne, celle qui doit changer la vie.

Pourtant le mot : vacances signifie : vide. Le monde est-il donc trop plein?

On se demande avec quelque effroi ce qu'est une société où la vie ne prend de valeur que si l'on parvient d'abord à rompre son train habituel ; elle ne prétend même plus procurer aux hommes la Paix et la Joie, fut-ce dans l'au-delà ; elle ne cherche même plus, comme jadis, à sanctifier par les fêtes, ses propres travaux, elle se contente de relâcher un moment les chaînes diverses auxquelles elle tend à nous river tous.

Mais les vacances montrent aussi que cette société n'a pas corrompu les cœurs autant qu'on l'en accuse : elle les rendait, disait-on, incapables de joies simples. Ce n'est pas vrai. Toutes ces tentes dressées près des ruisseaux, des lacs, des plages font assez voir que la machine n'a pas frustré la nature de ses charmes... Rebecca continue à guetter près de la fontaine le voyageur-messager qui fera d'elle la femme d'Isaac et la mère de Jacob.

Matérialisme.

C'est pourquoi j'estime injuste de reprocher, comme on fait si fréquemment, leur « matérialisme » à nos contemporains. Les polémistes qui ressassent ce réquisitoire sont, il me semble, victimes d'une illusion optique ou verbale. Ils croient à l'opposition de la Matière et de l'Esprit — du Corps et de l'Ame ; parce qu'ils se sont habitués à la tenir pour évidente, ils supposent que les matérialistes y croient, tout comme eux, sauf qu'ils préfèrent, par un choix satanique, le corps à l'âme, la matière à l'esprit.

Ils oublient que le matérialisme ne croit pas à cette opposition, mais au contraire à l'unité de l'esprit et de la matière, celui-là n'étant qu'un produit, un surnom de celle-ci. Il ne dit pas que le blé de la Beauce vaut mieux que la cathédrale de Chartres, mais que sans le blé de la Beauce, Chartres n'eût jamais bâti de cathédrale. Il ne demande pas une transmutation des valeurs telle que les plus basses deviendraient les plus hautes, mais plutôt un acte de foi dans le progrès grâce auquel la matière élabore, élaborera des formes de plus en plus parfaites. A cet égard, il procède du christianisme et surtout du catholicisme qui croient à une révélation progressive du Dogme et à une édification progressive de l'Église.

Un matérialisme qui poserait seulement la réalité de la matière et l'irréalité de tout ce qui n'est pas elle, sans affirmer pour autant l'existence du progrès, ne conduirait ni aux doctrines ni aux comportements que, chez nous, aujourd'hui, on lui reproche de produire ; il donnerait quelque chose d'analogue à la philosophie Sânkia de Kaprilai ou de Patanjali, qui enseignaient à rechercher l'extase par la méditation et par l'ascèse. Le matérialiste, tout comme Nerval, doit penser qu' « un mystère d'amour dans le métal repose », qu' « un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres ». C'est même à cet accroissement qu'il travaille, et qu'il prétend hâter.

Espagne.

J'ai été en Espagne. Trop brièvement pour que je prétende la connaître, encore moins la juger, suffisamment pour être frappé par la sobriété, la propreté et la gentillesse du peuple espagnol. En automobile, de Saint-Sébastien à Madrid je n'ai pas rencontré d'ivrognes ; il y en avait beaucoup, hélas ! entre Paris et Hendaye. Je me suis bien promis de ne jamais prendre au sérieux un gouvernement français qui ne dise d'abord à l'alcoolisme : tu n'iras pas plus loin. Appeler à la grandeur un peuple sans par ailleurs s'opposer à ce qu'il dégénère, me semble de la mauvaise rhétorique. Il est affreux que les Français soient mal logés, mais cela tient d'abord à ce que, depuis cinquante ans, ils consacrent trop d'argent à leur boisson et pas assez à leur logement. Le contester et le cacher n'est que démagogie. L'Espagne est plus pauvre que la France, elle n'a pas subi moins de destructions ; et Madrid est beaucoup plus propre que Paris.

Comme disait Tristan Bernard, la panne est la station du chauffeur. J'ai du m'arrêter en pleine Castille, dans des auberges espagnoles : aucune ne m'a causé aucun dégoût. J'ai dû m'arrêter aussi à une auberge-boulangerie, dans les environs de Bordeaux ; elle m'a donné des nausées dont je ne peux même pas dénombrer les causes, sans manquer au respect que les lecteurs de *la Table Ronde* sont en droit d'exiger... J'ai mangé à Madrid dans des restaurants populaires, par de grandes chaleurs ; je n'y ai vu aucune

mouche, je n'y ai senti aucune mauvaise odeur, celle de l'huile peut déplaire, mais non pas dégoûter.

Afin de voir Altamira et ses bisons illustres, j'ai couché à Santillane. Il faut que Lesage ait bien connu l'Espagne pour donner au héros de son roman le nom de cette admirable petite ville où une église romane surgit d'une masse de pierres grises et de géraniums roses. Partout j'ai trouvé cette gentillesse qu'on disait naguère le propre de la France et qui, malheureusement, s'y fait assez rare. C'est, je crois, que l'Espagne n'a jamais subi la dictature de l'argent. Les rapports humains — certes — y sont influencés par lui, ils ne se réduisent pas à lui. Le mauvais payeur y est moins détesté que l'homme discourtois. A demi africaine, bien séparée par les Pyrénées du reste de l'Europe, enfermée dans ses propres traditions, l'Espagne, pendant le XIXe siècle, a été en retard, elle n'a pas appris ni admis que l'argent soit tout. C'est sans doute la raison pour laquelle elle évite avec tant d'aisance la vulgarité. Hugo disait qu'elle n'est jamais ennuyeuse, il m'a paru surtout qu'elle n'est jamais commune. Un charretier de Castille, si pauvre qu'il puisse être, reste un seigneur ; un cireur de bottes ne fera rien qui l'empêcherait de se regarder lui-même comme un « caballero ».

Une certaine hideur du capitalisme reste cachée par l'habitude aux plus clairvoyants, aux plus révoltés d'entre eux. C'est sans doute que les artistes, poètes, écrivains illustres du XIXe et du XXe siècle ne purent détacher leurs personnes du monde bourgeois que leurs œuvres combattaient et tendaient à ruiner. Renoir reste un bourgeois de Paris, Cézanne un bourgeois d'Aix. Accepter le communisme et lutter contre lui suppose également qu'une bonne fois on comprenne que, fondés sur l'argent seul, les rapports humains sont trop tristes. Le premier besoin du monde moderne, et d'abord de la jeunesse, ce sont les amitiés et les hiérarchies que l'argent ne commande pas.

L'argent (suite).

Il semble par ailleurs que le mois d'août amène régulièrement, chez nous, avec la détente des vacances pour l'ensemble de la population, les soucis financiers pour les conseils de gouvernement. Ici encore, la confusion croissante des principes et des notions me déconcerte.

Quand j'étais jeune, c'est-à-dire il y a longtemps, j'ai suivi aux Sciences politiques, le cours de M. Stourm. On admettait alors que le budget est un acte par lequel la puissance publique décide des dépenses qu'elle estime nécessaires et donc des recettes qui doivent en assurer le financement. A l'inverse des particuliers, l'État en effet devait régler ses recettes sur ses dépenses puisque celles-ci, par définition, ne pouvaient pas être réduites. Leur principal objet consistait à conserver à la Nation et aux citoyens le minimum de sécurité au-dessous duquel leurs biens eux-mêmes perdaient toute valeur et leur travail toute efficacité. Aucune dépense n'est excessive si elle épargne à un peuple la peste, l'inva-

sion étrangère, ou la guerre civile. La contre-partie de cette doctrine était, bien entendu, que l'État devait réduire ses dépenses au minimum indispensable, et le parlement veiller à ce qu'il le fasse.

Cette idéologie, combattue par le Socialisme, est devenue de plus en plus périmée. On admet aujourd'hui que le Budget doit redistribuer de la manière la plus utile qu'il se peut, les revenus de la Collectivité, assurer l'emploi le meilleur et du travail et de l'épargne. Livrés à eux-mêmes les citoyens ne prévoient pas assez les maladies, les morts qui menacent leurs familles et leurs personnes. L'État leur donnera donc — leur imposera — la Sécurité sociale.

Il va de soi que, dans ce système, contrairement au premier, les recettes devraient commander les dépenses. Pas plus qu'un individu, l'État ne saurait en effet distribuer ce qui n'existe pas et consommer ce qui n'a pas été produit.

Mais les idéologies sont comme les souverains, elles succèdent aux pouvoirs qu'elles remplacent et continuent ce qu'elles réfutent. La première reposait sur la distinction du nécessaire et du superflu, la deuxième repose sur la distinction du possible et de l'impossible. En fait, on les a combinées de telle sorte qu'on cherche en vain les règles qui devraient gouverner, les critères qui permettraient de justifier ou de condamner l'action économique et financière des Pouvoirs publics.

Dans un domaine que la vérité abandonne, le mensonge et l'imposture, tout naturellement s'installent. La dépréciation générale des monnaies n'est sans doute pas autre chose que l'expression financière du mensonge dans le monde moderne. Elle mesure la différence entre les dépenses qu'on a faites et la possibilité qu'on avait de les faire.

Mais c'est le propre du mensonge qu'il ne peut s'avouer pour tel sans se détruire ; quand un Crétois dit que tous les Crétois sont menteurs, il anéantit lui-même la proposition qu'il soutient. Aussi les financiers consacrent-ils tous leurs efforts à tricher avec la monnaie qui décèle leur tricherie. Pour dénombrer ces artifices, il faudrait une science que je n'ai pas et même une place dont je ne dispose pas. J'ai le sentiment que dans cette perversion générale, les principes mêmes de la comptabilité se sont progressivement obnubilés. Dans *Wilhelm Meister*, Gœthe vantait la valeur morale de la comptabilité en partie double. Je crains qu'aujourd'hui elle ne tende plus à dissimuler qu'à révéler les dépenses et les recettes réellement effectuées... Incapable de me retrouver dans ces labyrinthes, n'étant pas Thésée, et ne disposant d'aucune Ariane, je me contente de rêver quelquefois d'un dialogue de Platon qui s'intitulerait « le Financier »... Et je pense, à la fois avec pessimisme et avec optimisme, qu'ici comme partout le Vrai finira bien par recouvrer ses droits.

Colette.

Les vacances devraient s'accompagner d'un certain ralentissement de la vie publique. Il n'en est rien. Je ne sais pas s'il faut

attribuer — ou imputer à la personnalité de M. Mendès-France l'accélération de la politique. Elle est à coup sûr déplorable pour les chroniqueurs de revues mensuelles. Ceux-ci sont mieux outillés pour suivre les tranquilles parties de pétanque que cette série de bancos vertigineux.

La politique d'ailleurs m'a moins touché que la mort de Colette. Je suis rentré à Paris le jour même où elle le quittait pour toujours. Elle ne sortait plus guère, je la voyais bien rarement. Et pourtant, il me semble que le Palais-Royal n'est plus ce qu'il était, depuis que s'est éteint « le fanal bleu » qui, de sa chambre, filtrait sur ses pierres et sur ses fleurs

Elle contemplait les choses avec tant de bienveillante avidité, que ses regards violets finissaient par les changer ; ils en augmentaient l'éclat.

Elle est morte sans crispation, sans douleur, comme une pivoine s'effeuille. Elle méritait cette mort sereine, pareille à celle des végétaux qu'elle avait tant aimés. Elle méritait aussi la gloire de ses funérailles, la tendre émotion d'un peuple qui sentait ou pressentait sa grandeur. Sa persévérance, sa franchise, sa dureté envers soi, sa vénération de la succulence universelle avaient assuré le total accomplissement de cette petite bourguignonne qui vint à Paris, en sabots et mourut en reine. Elle ne connut pas la négligence, elle n'a jamais rien laissé perdre de ce qui lui fut donné, depuis le jardinet de sa maison natale jusqu'aux pierres de cet illustre préau.

De telles existences donnent à penser que Husserl avait raison de dire : « chaque vie est un chemin vers Dieu. » Elle eut probablement souri qu'à propos d'elle j'invoque Husserl, elle ne se souciait guère de métaphysique, mais je pense que le mot : chemin, lui eût agréé, ce chemin étroit, épineux, de plus en plus odorant et fleuri qu'elle a suivi, jusqu'au bout, sans jamais faillir.

Je l'admirais, je l'aimais, elle avait toujours été très bonne pour moi. Je suis triste de penser que je ne reverrai plus sa crinière de lionne grise, ses yeux violets, son front terrible. Mais je n'ai de regrets que pour son mari, sa fille, ses amis et moi-même. Sa vie n'en justifie aucun. Tout ce qu'elle avait à faire, elle l'a fait, et c'est pourquoi les sentiments qu'elle inspirait se fondent dans le respect, seul rapport possible, à présent, entre elle et nous.

EMMANUEL BERL.

LE CANADA

ET

LA LITTÉRATURE

Dans *le Voyage* de Cyrano de Bergerac, *aux États et Empires de la Lune,* on voit le héros tomber du ciel sur une contrée où des hommes tout nus habitent la forêt et des « espèces de chaumières ». Vous êtes en France, lui dit-on pourtant, véritablement en France, mais en la Nouvelle... Et il apprend qu'il est arrivé en ligne quasi perpendiculaire près de Québec, menacé par les Iroquois. Sa curiosité ne va pas jusqu'à vouloir connaître ce pays, d'où il repart vers l'empyrée. Pendant près de deux siècles (l'an prochain on fêtera son centenaire funèbre) l'auteur du *Pédant joué* aurait pu servir d'emblème à la littérature française, qui s'est fort peu souciée du Canada. Celui-ci lui rendait un peu de cette indifférence ; en ce sens que l'évolution littéraire jusqu'à 1914, y suivait la nôtre avec infiniment de retard. Il y a cinquante ans, Crémazie ou Fréchette, les poètes les plus connus, étaient les épigones provinciaux de Brizeux ou de Barbier. Les jeunes Parnassiens semblaient encore une avant-garde en 1910 et le premier décadent ou symboliste, Nelligan, devint fou vers 1904 comme pour expier son extravagance.

On conçoit que les écrivains français aient longtemps considéré la Nouvelle-France comme un pays qui n'offrait d'intérêt que pour les moralistes, les sociologues, ou pour les universitaires qui s'y faisaient détacher. Les écrivains canadiens semblaient vouloir se faire pardonner d'être nés si loin du quai Conti et encore plus loin de Montparnasse. Le premier pont sur l'Océan, (c'est une vérité historique), fut, avouons-le, jeté par *Maria Chapdelaine*, qui, par un destin étrange, parut neuf ans après la mort de Louis Hémon : ce Français avait péri par accident au Canada en 1913. Son livre ne fut connu qu'en 1921.

Récemment encore, on était presque sûr de mettre en colère les Canadiens français quand on leur parlait de *Maria Chapdelaine*. Ils sont trop Américains pour admettre que les gens du vieux monde et de l'ancienne mère patrie les imaginent toujours à l'image de trappeurs hirsutes et de bûcherons vertueux. Ce qui nous paraît ici le plus poétique dans les romans canadiens, c'est l'aspect archaïque, un peu humiliant, d'une rusticité. Ou encore le drame d'une race minoritaire, dont la culture, l'idiome sont menacés — quelque chose comme un composé d'*Évangéline* et de *Colette Baudoche*. Tandis que là-bas on n'estime plus la situation

si périlleuse : on serait même aisément impérialiste, on se persuade volontiers que la vraie France, celle qui a l'avenir pour elle et mérite l'appui de la Providence, réside aux bords du Saint-Laurent, non plus dans le petit hexagone européen. Notons toutefois que la littérature ne reflète pas encore ces vues héroïques et naïves. Pour l'excellente raison que la matière des romans consiste toujours à des malheurs, à des échecs, à des inquiétudes, à des désespoirs. Et voilà même pourquoi les peuples trop jeunes, quand ils en sont encore au stade de la défense nationale, produisent des œuvres toniques, optimistes, édifiantes, mais pas de chefs-d'œuvre, par définition...

Au goût de patriotes susceptibles ou sourcilleux, *Maria Chapdelaine*, qu'on peut ranger au nombre des grandes idylles classiques laissait justement une saveur un peu triste. Que serait donc, à la génération suivante, cette civilisation patriarcale que de robustes paysans maintenaient encore dans un univers où il n'y a guère de place pour elle ? mille tentations ne laisseraient pas de l'assiéger, de la corrompre. Un livre excellent de M. Ringuet (pseudonyme d'un médecin de Montréal) parut en 1939 pour nous peindre la fin de cette époque géorgique. *Trente arpents*, c'était l'histoire d'une famille canadienne pendant le premier quart du siècle ; elle cesse peu à peu d'être enracinée à la terre de ses aïeux. Sur treize enfants, un seul reste *habitant*, c'est-à-dire cultivateur ; trois deviennent prêtres ou nonnes, un autre va travailler aux *chars*, c'est-à-dire aux chemins de fer ; l'aîné émigre comme ouvrier aux États-Unis et chez lui se réfugiera l'aïeul dépossédé, dont les petits-fils ne sauront plus le français, parmi des Franco-Yankees qui considèrent les Québecois comme des attardés, des rustres. Comment ne pas se dissoudre dans ces communautés cosmopolites, dans cette civilisation agitée et brillante que l'Amérique voisine leur propose? Jusque-là, d'ailleurs, on s'était peureusement séquestré du monde moderne. On avait peur de tout le monde : des Anglais, qui vous gouvernent sans vous estimer beaucoup et qui peuvent vous mobiliser pour des expéditions lointaines... Peur des Français, qui pensent si mal et qui croient si bien parler... Peur en général des étrangers, des Européens, même inconnus, de ces « gens lointains assoiffés de tueries et de rapine, abreuvés de gloire guerrière? » Il y a trente ans, ces dispositions étaient répandues sur un continent qui se croyait à jamais libéré de l'Europe. Aujourd'hui où le monroïsme est, par force, mort et enterré, elles n'ont sans doute pas disparu ; mais, chose curieuse, au lieu d'inspirer une humilité défensive, elles nourrissent un complexe de supériorité et une volonté d'apostolat : oui, moral et politique. Le cousin pauvre est devenu l'oncle riche, qui de loin morigène ses neveux dévoyés.

Or ce sentiment-là n'est pas encore illustré par la littérature. On peut donc dire que les romans canadiens traduisent encore très imparfaitement l'humeur générale du Canada ; en tant que celui-ci est un pays d'Amérique du Nord, un Dominion de la Couronne britannique, il n'a pas trouvé son expression française. Comment en serait-il d'ailleurs autrement? La littérature française est toujours centralisée à Paris, et le sera probablement toujours. Les

forces qu'on pourrait dire centrifuges n'y jouent elles-mêmes qu'avec la permission de la métropole intellectuelle. Celle-ci peut les mettre à la mode, mais les bride forcément. Si le régionalisme des provinces françaises est tenu au fond pour un divertissement sans danger, les patriotismes étrangers, mais d'expression française se condamnent ainsi à la plus étroite audience. Verhaeren, comme chantre de la Belgique en guerre, est totalement oublié depuis 1918, et si Amiel n'avait écrit que son hymne genevois *Roulez tambours...* qui citerait jamais le nom d'Amiel? Quelques manifestes romands de Ramuz ont été applaudis... à Saint-Germain-des-Prés. Il y a toujours une place au café ou dans les salons pour un Persan en costume.

Nous vérifierons cette loi en recensant plusieurs livres récents qui tous peuvent faciliter aux Français de France l'accès du Canada français. Certains, jadis ou naguère, ont eu pour auteurs de nos compatriotes. Rappelons donc pour mémoire les romans de M. Maurice Genevoix (*Éva Charlebois. Laframboise et Belhumeur*) ceux de M. Constantin-Weyer, en général rétrospectifs, ceux de Mme Marie Le Franc, déparés par un lyrisme absurde et ses contes (*O Canada, terre de nos aïeux*) ; mais tout à fait à part il faudrait placer les terribles chapitres que M. Michel Mohrt a consacrés au Québecois dans *Mon royaume pour un cheval*, et surtout l'étude sociologique que M. Pierre Hamp a travestie en roman : *Hormisdas le Canadien* (1).

Comme chaque année, la ci-devant Nouvelle-France reçoit vingt fois plus de Polonais, d'Allemands, d'Italiens, d'Israélites divers que de Français immigrants, elle sera forcément noyée sous ce peuplement hétéroclite. Notre parentèle ne subira plus la seule concurrence des Britanniques et des Irlandais (qui, soit dit en passant, ont été souvent dans l'Ouest les plus impérialistes et les plus intolérants de tous). L'ère coloniale est close, cette ère où l'on pouvait comparer le Canada à une sorte de Jersey ou d'île Maurice. L'ère américaine est ouverte, en même temps que l'âge industriel. M. Pierre Hamp est, on le sait, l'auteur de *la Victoire mécanicienne;* il n'aurait garde de déplorer l'évolution des techniques qui transforme le monde moderne. De plus il a travaillé en personne au Canada il y a cinq ou six ans. Cependant il n'a pas manqué de ressentir le pathétique d'une civilisation en voie de disparaître. On voit dans *Hormisdas* l'inventaire des types sociaux ou des types ethniques que groupe par hasard une paroisse rurale brusquement transformée en centre industriel : un chef d'entreprise anglais, protestant et jingoë, qui exècre et méprise les damnés Franchies, un marchand chinois, des tâcherons ukrainiens, des courtiers juifs, et même l'émigré parisien, impie et voyou, qui s'adapte si malaisément à cette France de l'autre bord où ses mœurs ni ses passions ne sont plus de mise ; enfin les herbagers canadiens dont les filles vont devenir à la ville vendeuses ou dactylos, les garçons manœuvres à l'usine ; dont les champs seront occupés par des mines ou des corons. Ce qui unit tous ces gens-là, ce sont des dispositions

(1) Librairie Plon.

spécifiquement américaines : rancune secrète contre l'Europe qui les a contraints à l'exil, défiance et même dédain de la France, soit par jalousie, soit par dépit amoureux, horreur d'être engagés plus tard dans des conflits outre-mer, et, chez les Canadiens-français l'orgueil bien connu de représenter le meilleur de la vieille race et l'avenir de la chrétienté au sein d'un monde perdu. M. Pierre Hamp, qui a épicé son propre récit avec l'horrible jargon canadien, fait avouer à un professeur que certains paysans du Québec ne comprennent même plus le français de France et que « les pays dits bilingues sont en fait trilingues « parce qu'un idiome mixte, absolument dégénéré s'y constitue fatalement. Et, par suite, que le Canada français ne pourrait se survivre qu'en se refrancisant, ce à quoi l'élément populaire est justement fort rebelle pour toutes les raisons que l'on devine...

Pour mesurer la vitesse de l'évolution en moins d'un demi-siècle, il serait utile de rouvrir le délicieux et admirable recueil de souvenirs publié par M. Robert de Roquebrune : *Testament de mon enfance* (1) : on y voyait évoqué le destin de vieilles familles vraiment françaises, aristocratiques ou bourgeoises, qui auraient perpétué aux bords du Saint-Laurent une société analogue à celle de la Louisiane. C'était, non seulement au cours du dernier siècle, mais au début du nôtre, que l'auteur peignait la survivance d'un « univers qui n'existe plus ». En Europe même le changement des goûts, des mœurs, des langages subit une terrible accélération de l'histoire, mais sur le continent américain, où les racines ne tenaient pas encore très bien, la subversion sera encore plus rapide, plus profonde. Il nous reste à voir ce que la littérature nous en dira.

Il est fréquent que ce soit un auteur de sang français, mais de langue anglaise, Mme Hélène Guiton, qui se présente le premier à la barre. Elle descend, paraît-il, du fameux maire de La Rochelle, et elle doit être à ce titre huguenote. Elle préside à Montréal la Société des Écrivains canadiens. Mais il se trouve qu'elle observe en littérature les traditions les mieux pensantes ou les convenances les plus désuètes, au point que son *Jean-Paul Laurentides* (2) semble écrit, avec un talent d'ailleurs distingué, pour le public de la Bonne Presse. Le héros, vertueux et robuste fermier, a le tort d'épouser une jolie citadine, Céleste, qui est fort mal reçue dans son village mais qui meurt à point nommé ; après quoi il pourra convoler avec Marie, son ancienne fiancée, qui lui pardonne son erreur, et va devenir ce modèle des « créatures », c'est-à-dire des femmes. L'atmosphère idyllique qui règne dans cette histoire ne doit pas nous empêcher de croire que les mœurs y sont bien observées. Mais le langage y est visiblement conventionnel, les sentiments aussi peut-être. Et enfin l'époque y est très mal spécifiée : il semble qu'on soit reporté à quelque quarante ans en arrière, au temps des carrioles et des lampes à huile. Dans ce cas, ce *Jean-Paul* serait une sorte de légende édifiante pour faire déplorer le suave passé par les âmes romanesques du cruel temps présent. Mme Hélène

(1) Librairie Plon.
(2) Fasquelle, éditeur.

Guiton, qui, est sans doute la George Sand ou le René Bazin de sa patrie, témoigne non pour ce qu'on y voit, mais ce qu'on y rêve. Après tout, les pastorales antiques, de Théocrite et des autres, sont nées dans la civilisation corrompue des alexandrins. Si le Canada produit encore des œuvres de ce genre, c'est pour se réfugier en esprit dans le domaine de la fable.

Le *François Duvalet* de M. Maurice de Goumois ressortit (1) évidemment à une esthétique moins naïve, où certaines servitudes du réalisme sont acceptées, mais où l'on attendrait vainement les cruautés et les audaces qui sont ici monnaie courante. En un sens, ce roman est aussi rétrospectif, puisque daté exactement de l'année 1930, où sévit en Amérique la terrible *dépression*, après la crise de Wall Street... François Duvalet, qui en France, menait une vie de gratte-papier, arrive au Canada où il essaie de s'employer, où il ne trouve que du travail manuel. *Pays de cocagne?* dit-il. *Un paradis de bêtes de somme!* Le voilà tour à tour chasseur, bûcheron, livreur, cheminot, manœuvre dans une cokerie, cantonnier, marchand de bois ; heureusement il se fait adopter par une compagnie de cargos qui pourrait le rapatrier, mais où peut-être il restera comme inspecteur des comptes.

Le roman s'arrête brusquement, sans doute parce qu'il suit une biographie authentique et n'a pas été pourvu de péripéties artificielles : ce qui accroît l'intérêt documentaire qu'on lui peut supposer. Il souffre çà et là de didactisme ; il suit un train monotone ; mais on y sent l'humble vérité, ce qui vaut bien d'autres qualités proprement littéraires. Les aventures amoureuses du pauvre Duvalet auraient pu, si l'auteur avait daigné, fournir une trame romanesque ou dramatique à l'histoire : il rencontre une logeuse entreprenante, à laquelle il résiste comme Joseph à Mme Putiphar, et dont il n'ose plus ensuite épouser la fille ; il s'éprend au passage, oh ! chastement, de la charmante femme d'un brave homme, jadis capitaine en Europe, mais redevenu serre-frein ; celle-là est une Française exilée, désolée de l'être. Une fois veuve, pourquoi ne l'épouse-t-il pas? parce qu'il n'en a ni le courage ni les moyens. Et il la laisse, avec ses enfants, aller se placer dans l'Ouest, à jamais perdue pour l'Europe... Quant aux amitiés que Duvalet peut nouer au Canada, on pourrait en dresser un album bien pittoresque : le facteur gascon qui a épousé une Indienne illettrée et dont le plus proche voisin habite à deux cent cinquante milles... l'Italien qui s'appelle déjà Jimmy, l'ancien Cosaque devenu voiturier, les braves Écossais, les Canadiens-français qui ont honte de parler leur langue, et combien de gens simples qui, à l'épreuve, se trouvent fort compliqués, parfois atteints de névroses, de folies !... Avec un peu d'habileté, le roman de M. de Goumois aurait pu devenir un chef-d'œuvre. Il en contient la matière, il apporte des informations qui ne sentent ni l'apologie ni la satire. Peut-être est-ce justement cette froideur qui l'empêche de prendre la stylisation nécessaire. La littérature commence souvent avec le mensonge. En tout cas souhaitons qu'on lise beaucoup en France ce *François Duvalet*.

(1) Institut littéraire du Québec.

Pierre le Magnifique (1) de M. Roger Lemelin offre à certains égards le même mérite documentaire, mais il est gâté par un romanesque sentimental qui remonte à Raoul de Navery, sinon à Zénaïde Fleuriot. Le héros en est un bon jeune homme qui avant de se faire prêtre, court mille dangers pour son honneur et sa vertu. Heureusement la femme fatale qui traverse sa vie est en secret aussi vertueuse que lui, et leurs amours sont d'une pureté à peu près irréprochable. Comme les bons sentiments sont reconnus pour étrangers à l'art romanesque, il y avait là une partie dangereuse à jouer, mais non pas forcément perdue. Il existe des romans chastes, des romans de la tentation surmontée, par exemple *l'Honnête femme* de Louis Veuillot, et qui ne sont pas ridicules. M. Lemelin cependant admettra que ses personnages convenus soient moins intéressants que les divers milieux où il les fait vivre, lesquels ont pour nous beaucoup de couleur. On sent aussi que les comparses sont plus vrais que les protagonistes. Ainsi dans *Pierre le Magnifique*, les figures de prêtres canadiens sembleront au moins imprévues : l'abbé Lippé qui par ses excentricités et son franc-parler a mérité le surnom d'abbé Voltaire, le P. Martel, qui fait figure d'hérésiarque ou de dissident et s'adonne à l'action sociale, voire, au paracommunisme. On voit aussi dans ce livre curieux le prolétariat marxiste (représenté surtout par un Irlandais) les politiciens marrons, les juges suspects, les psychiatres délirants (ou presque), toute une société à la fois hiérarchisée et désordonnée, où il n'y a plus de classes comme en Europe, mais des couches de fortune ou de culture. Les campagnes chevaleresques de Pierre le Magnifique y échouent. Pourquoi? parce qu'on n'éprouve point là-bas de vraies passions intellectuelles. Les idéologies, c'est bon pour la pauvre Europe. Pierre, dont l'origine est plébéienne, et qui a été humilié par les riches, ne fait pas figure de réformateur ou de révolutionnaire : c'est un simple moraliste. Et par suite, obligé de mener une vie morale. Rien de plus fâcheux pour le héros d'un roman. Concluons donc que, là encore, la littérature canadienne n'est pas tout à fait hors de page. Elle doit subir encore des contraintes ou des conventions, sans lesquelles M. Lemelin serait sûrement un écrivain très remarquable. On notera que ses romans ont là-bas cinquante mille lecteurs — calculez, d'après une règle de trois, ce que ce nombre deviendrait en France. Ses livres, qui nous paraissent timides, ne laissent pas de frôler là-bas le scandale. Mais dans leur savoureux mélange de hardiesse et de simplesse, de dure observation et d'invention fade, nous pouvons ici goûter bien des plaisirs.

Mme Gabrielle Roy, comme on sait, a conquis l'audience française avec son *Bonheur d'occasion* (2) qui, paru d'abord à Montréal, finit non sans peine par être publié à Paris, et fut couronné d'un prix Fémina. Ce roman, qui fait date, peignait la vie des petites gens de Montréal, de ces humbles pour qui la vie n'offre guère que la félicité au rabais. Une serveuse de bar, employée dans un grand magasin à prix uniques, un ouvrier de fonderie qui rêve de devenir

(1) et (2) Librairie Flammarion.

ingénieur ; le père de la jeune Florentine Lacasse est chauffeur de taxi, sa mère une ménagère de faubourg. Leur vie sans horizon, au début de la seconde guerre mondiale, leur ignorance totale des querelles internationales, dont ils seront bientôt les victimes, les menaces du chômage ou de la mobilisation, les petits drames de l'amour et de la morale catholique — car l'observance religieuse reste très stricte dans ce peuple-là... tel était l'objet de l'étude. Aucune thèse n'y était soutenue, ni même impliquée. Cependant on y voyait pour la première fois dégager la tristesse d'une civilisation toute américaine qui pèse sur des éléments ethniques très différents encore de ceux qui composent les États-Unis. Le *melting pot* est prêt, où ils seront fondus, où ils perdront sans doute conscience de leur être singulier ; mais la fusion n'a pas commencé : une population modeste, à certains égards provinciale et archaïque, moins évoluée qu'en France même, est encore juxtaposée à une société luxueuse, cosmopolite et privée d'âme. Sa solidité morale, religieuse, nationale, la préservera-t-elle de disparaître? Elle ne la sauve pas pour le moment, à en croire Mme Gabrielle Roy, de l'inquiétude. Les Français d'Europe conçoivent mal qu'on puisse rester Français sans la France. Ceux du Canada qui tiennent la gageure, acceptent une course de vitesse avec l'américanisme qui, s'il est vainqueur, ruinera leur ambition d'être à la fois Français et Américains.

La même leçon en somme était donnée par *la Petite Poule d'eau* (1), du même auteur : deux nouvelles où l'on voyait dans la lointaine province du Manitoba, quelques familles françaises lutter désespérément contre l'assimilation qu'un pays trop composite opère fatalement de ses minorités allogènes. Ils réclament là-bas des écoles, pour n'être pas tout à fait séparés de leur culture, de leur passé, Or les instituteurs qu'on leur envoie libéralement, sont forcément hétéroclites : tantôt une jeune Québecoise catholique, tantôt une roide Anglaise protestante, ou bien un étudiant, ou bachelier, qui n'entend pas moisir dans ce désert. Autour de cette « petite citadelle de résistance française » grouillent des émigrés venus de tous les pays d'Europe, surtout d'Europe orientale, et qui n'ont aucune raison de se franciser. Les sujets français de valeur, s'ils veulent faire carrière, doivent retourner vers l'Est, c'est-à-dire déserter. Les îlots français sont ainsi trop dispersés pour survivre, même avec la vertu prolifique qu'on leur connaît. A ce propos, Mme Roy nous raconte que son héroïne vénère la feue reine Victoria parce que, cette souveraine huguenote, a eu neuf enfants. Elle-même en a eu dix en quatorze années de mariage, et elle s'accuse devant le missionnaire voisin de n'avoir plus grand enthousiasme à cette besogne. « Voyons, ma fille ! ne me parlez pas de péchés ! » dit ce confesseur. Certes il peut tout juste conseiller au mari un peu de continence ; il demeure étonné lui-même d'avoir à prêcher ensemble l'amour de la vie et la défiance de la chair, mais il ne se tient pas d'admirer la tragique bonne volonté « de ces simples » qui est cause de leur misère ou de leur médiocrité... Ce

(1) Librairie Flammarion.

récit vaut plusieurs essais de morale et de sociologie. Il est un des plus émouvants que nous ait fournis le Canada ; et, s'il reste dans la note optimiste, on sent bien que c'est par devoir ou par politesse : comme s'il inspirait le respect un peu stérile que méritent les nobles causes perdues.

Mme Gabrielle Roy a dressé de tout autres batteries dans son nouveau roman *Alexandre Chenevert, caissier* (1). L'action s'en déroule en 1946, tandis que l'Europe se relève à peine de la guerre, et le propos en est empreint d'un noir pessimisme. Il s'agissait bel et bien de montrer la vanité de l'existence telle que la mènent des millions de braves gens, sur un continent ou sur l'autre : leur être manque évidemment de raison suffisante ; leur conception du monde est si étroite et si vulgaire qu'ils ressentent parfois une vague angoisse de se voir si inutiles et si ignorants. Ce M. Chenevert, humble employé de banque, n'offre pas grande originalité aux yeux des Européens. Il incarne à la fois Babbitt, Bouvard et Pécuchet, Salavin et Oblomoffi ; si sa biographe était philosophe, elle lui aurait imputé des méditations du genre de celles qui firent la gloire de *la Nausée*. Mais, en le maintenant dans une zone très moyenne de l'humanité bourgeoise, de la classe philistine (comme on dirait en Allemagne) elle s'est condamnée à lui laisser beaucoup de froideur. M. Chenevert (le nom semble plutôt traduit de l'anglais) est quinquagénaire, marié banalement, père et grand-père, pas trop malheureux en somme : mais qu'adviendrait-il de lui s'il se mettait à penser, et d'abord à souffrir? Une incurable maladie le ronge, qui le conduira lentement au tombeau. Et puis des scrupules étranges : il trouve un déficit dans sa caisse, il est obsédé par les rumeurs terrifiantes qui viennent d'Europe et d'Asie ; la fin de l'isolationnisme politique sera-t-elle pour bien des gens d'Amérique le commencement de l'inquiétude, et ainsi de la vie consciente? Mme Roy paraît sous-entendre cette explication sans jamais la proposition en clair. Du moins le brave héros de son roman s'essaie parfois à philosopher, et cela tourne mal, pour le roman et pour lui... Il va prendre l'air chez des forestiers, et y devine que la vie simple, la bonté, la fraternité, seraient peut-être les clés du bonheur, mais il est trop tard pour ce citadin, condamné à la solitude au sein de la foule. Il rêve même d'écrire et de publier dans les gazettes des articles de morale ; ce qui, notons-le, est assez anglo-saxon, ou assez quarante-huitard, selon le point de vue. La religion catholique ne lui apporte aucune consolation. Ses directeurs de conscience n'ont su que lui répéter des formules vagues, lui rappeler l'amour de Dieu pour Chenevert, commander à Chenevert l'amour pour Dieu : ce sont des règles qui supposent de la théologie ou une disposition mystique dont Alexandre Chevenert est bien dépourvu. Bref, il meurt aussi misérable et aussi terrorisé qu'un incroyant...

Mme Roy doit sûrement deviner que le sujet ne pouvait être traité qu'avec une amertume féroce, mais elle n'allait pas rivaliser avec M. Sartre ni avec Flaubert ; ni même avec M. Saul Bellow, l'auteur américain de *l'Homme de Buridan*. Son héros est certes

(1) Librairie Flammarion.

représentatif de toute une humanité moderne, mais il n'est canadien que par hasard. Nous n'en sommes que plus à l'aise pour préférer dans ce lieu les tableaux de mœurs canadiennes, les repas au *snack-bar*, les routes plantées de crucifix électrifiés, les mâisons ornées d'enseignes dans ce genre : *Valet service. Lunchez rafrâichi*, et surtout l'ahurissement du bourgeois moyen de Montréal obligé de compter avec les réalités lointaines : la Russie, l'Allemagne, la Chine, le marxisme, le racisme, etc... M. Chenevert n'est pas illettré : il admire par-dessus tout Florence Barclay, et aussi les *Clés du Royaume*. On ne nous dit pas qu'il ait mordu à nos auteurs. Son patron, le banquier Fontaine, est déjà, au moral, un Yankee parfait, avec les qualités et les ridicules du genre. Son receveur de tramway n'est poli que lorsqu'il parle anglais. Ses voisins sont des Levantins de toute espèce, qui lui portent sur les nerfs, mais qu'il sent plus malins que lui. Au fond c'est bien dans le vieux Canada rural qu'il a failli se guérir, de corps ou d'âme : en reprenant contact avec des fermiers, des gens de la forêt (que l'auteur nous peint à ravir). Malheureusement, c'est une petite société du passé, et il appartient, lui, à celle du présent, de l'avenir, qui n'est rien moins que saine ni folâtre... » Du monde maigre, pâle, du monde à moitié vivant, c'est ça la ville ! » lui dit le paysan Le Gardeur dans un langage délicieux. Mme Gabrielle Roy a-t-elle voulu que son livre portât l'enseignement du retour à la terre, assez surprenant dans un pays neuf qui aura soudain vieilli très vite? Veut-elle au contraire nous suggérer, comme les autres écrivains que nous avons convoqués, que la civilisation industrielle anéantira à la fois le bonheur des hommes et l'élément français du Canada? Le seul fait que son livre ait été composé sur les bords du Saint-Laurent montre au moins que l'américanisme ne triomphe nulle part sans regrets, sans remords : une bonne part de la littérature nouvelle des États-Unis le prouve aussi. Elle fait briller un *Manè Thécel Pharès* sur les murs de ce Balthazar impie et voluptueux que croyait devenir l'homme moderne.

ANDRÉ THÉRIVE.

LA RUBRIQUE DU MOIS

LA DIFFICULTÉ D'ÊTRE ROMANCIER...

Charles DICKENS : *Notre ami commun* (Club du Meilleur Livre).
Michel BUTOR : *Passage de Milan* (Éditions de Minuit).
René FALLET : *Les Pas perdus* (Denoël).
Michel HENRY : *Le Jeune officier* (Gallimard).
Claude MAHIAS : *La Part du doute* (Gallimard).
Claude SIMON : *Le Sacre du printemps* (Calmann-Lévy).

Pour le lecteur professionnel, les vacances, c'est souvent l'occasion de lire enfin : l'occasion de revenir à un de ces grands livres dont les petits livres de chaque jour risquent de nous détourner, l'occasion de se refaire le goût et le palais comme l'on va dans des stations à la mode se refaire le foie ou les reins. Loin de nuire à nos jeunes écrivains, cet exercice permet au contraire de mieux mesurer quelques-unes de leurs difficultés et de parler de leurs œuvres plus sérieusement que si l'on considérait chacune d'entre elles comme un commencement absolu. Remercions donc le « club » qui vient de nous proposer de lire ou de relire *Notre ami commun* dans une allègre et vivante traduction de M. Georges Arout ornée des savoureuses illustrations de Marcus Stone qui figuraient dans l'édition originale.

J'ai passé trois semaines de vacances l'an dernier avec le petit monde que Dickens a créé pour nous dans *Our Mutual Friend* et je m'en suis séparé un matin avec une affectueuse mélancolie comme les lecteurs de cette édition originale s'en séparèrent sans doute après dix-neuf mois de publication en livraisons. C'est un peu de Dickens qu'ils prenaient congé en cet automne de 1865 : *Notre ami commun* est le dernier roman qu'il ait achevé. Je crois bien que je lui préfère malgré tout *les Grandes espérances :* mais avec sa complexité et sa naïveté, c'est pour le lecteur de romans d'aujourd'hui comme pour celui d'hier, un très grand livre et une source de plaisir presque intarissable.

La grande richesse de Dickens, me semble-t-il et elle est ici particulièrement sensible, c'est d'être un romancier qui donne. Tous les grands créateurs, tous les démiurges sont des êtres qui nous tirent de nous-mêmes et nous donnent quelque chose. Mais ce

quelque chose satisfait mieux mon intelligence dans Proust, ma volonté dans Balzac — chez Dickens, cela satisfait mon cœur. C'est un romancier qui donne quelque chose au cœur, peut-être parce qu'il savait qu'il s'adressait au peuple et que c'est par le cœur qu'on peut le mieux captiver le peuple, le retenir, l'élever. Il est ainsi presque impossible de lire un grand roman de Dickens sans se sentir meilleur — si bien que la plus bornée, la plus méchante, la plus malfaisante créature de son génie, elle aurait été un peu moins bornée, un peu moins méchante, un peu moins malfaisante si par quelque inconcevable jeu de miroirs, elle avait pu se voir avec les yeux de son créateur et se connaître dans l'image qu'il nous a donnée d'elle.

Les bons et les méchants : nous touchons déjà à une des raisons qui, pour certains, disqualifient Dickens et condamnent son exemple : on lui reproche sa division du monde en deux groupes de personnages, son « manichéisme » psychologique un peu rudimentaire, et qu'il devait d'ailleurs, comme sa sentimentalité, à la tradition de la littérature populaire. Mais que l'on examine mieux les œuvres de sa maturité et on verra sans peine que ce reproche n'est pas toujours justifié. *Notre ami commun* nous présente trente ou quarante personnages importants, et s'il y en a dont la position à droite ou à gauche du Seigneur semble fixée à l'avance, pour bien d'autres, les jeux ne sont pas faits dès le départ, et nous pouvons nous poser la question : est-il bon? est-il méchant? Dès le départ, Silas Wegg, le littérateur à la jambe de bois, n'est pas la parfaite crapule qu'il devient sous l'influence de la prospérité, à mesure qu'il en veut à Mr. Boffin des bontés que celui-ci a pour lui. Nous pouvons nous attendrir sur le petit Charley Hexam, le charmant et vaillant petit écolier que sa sœur écarte courageusement de la triste maison familiale : mais insensiblement nous le voyons devenir un affreux petit égoïste parce qu'il n'a pas assez de cœur pour supporter sans durcir les progrès de sa culture et de son intelligence. Certes Rogue Riderhood est constamment antipathique, mais l'épisode de sa noyade manquée n'est là, semble-t-il, que pour nous faire réfléchir quelques instants sur la valeur imprescriptible de la vie humaine, même celle d'un vilain : « Ni en ce monde, ni dans l'autre, Riderhood n'aurait pu leur tirer des larmes, mais une âme qui lutte entre ces deux mondes le peut aisément... » Et Bradley Headstone, le maître d'école est-il condamné dès le départ au meurtre? Dans les desseins de Dieu peut-être, mais non point, semble-t-il dans les desseins de Dickens. Nous voyons naître et grandir en lui le cancer de l'âme qui l'emportera à la fin. Enfin, que Dickens se soit inspiré ou non du personnage frès réel d'Ellen Ternan, Bella Wilfer non plus n'est pas sans alliage. Elle se corrompt et se laisse aller à son goût pour l'argent, elle se guérit sous nos yeux, elle lutte, elle se découvre aussi bien avant qu'après son mariage. Deux cas seulement me paraissent moins satisfaisants : celui de Mr. Boffin, le Boueur Doré, dont la corruption par l'argent semblait juste et bien étudiée, alors que ce n'était, apprenons-nous plus tard, qu'une comédie ; et celui d'Eugène Wrayburn qui est « sauvé »

à la fin, d'une manière que nous avons quelque peine à croire. Il y a là une faiblesse nécessaire probablement pour satisfaire le public qui aurait admis difficilement le mariage *in extremis*, puis le veuvage de la touchante Lizzie Hexam. Et après tout, Molière non plus ne se préoccupait guère de servir à point un dénouement bien cuit.

C'était au théâtre, dira-t-on et cela ne fait que souligner cet aspect théâtral qui risque de rendre caduque une partie de la création romanesque dickensienne. Il est clair, par exemple, que toute l'intrigue principale repose sur un stratagème de comédie qui tourne au mélodrame : comme un personnage de Marivaux, John Harmon veut éprouver en l'observant incognito la jeune fille qu'un singulier testament lui enjoint d'épouser. Cet artifice un peu gros commande malheureusement une grande partie de l'architecture du livre. Il est surtout gênant dans les chapitres d'explication comme le monologue de Harmon-Rokesmith, modèle de monologue intérieur inacceptable aujourd'hui, ou comme la grande scène de Bella avec les Boffin où tout s'éclaire (IV, 13). Quant au reste, certes les chapitres sont traités bien souvent comme des scènes, et avec un sens très poussé de l'effet (par exemple vers la fin l'admirable irruption de Riderhood au milieu de la classe de Bradley Headstone et la dénonciation en quelque sorte du maître d'école par ses élèves). Mais cette construction n'a rien de gênant, parce que l'air circule d'une scène à l'autre, parce que les caractères vivent, évoluent sous nos yeux, ne s'enferment pas dans des attitudes théâtrales au sens péjoratif du terme. Sur un fond social dont la peinture est assez poussée et dont à la fin de chacun des quatre livres un chapitre semble vouloir donner une idée panoramique, nous voyons se détacher, s'unir, se séparer, nos trente ou quarante personnages ; les scènes sont éclairées de manière à souligner les traits, à accuser les reliefs, mais elles sont rarement fausses ou artificielles en elles-mêmes. C'est sans doute la grande richesse de l'art de Dickens que cette fusion, cet équilibre du langage romanesque et du langage théâtral : on peut même se demander si son échec au théâtre ne tient pas à ce que malgré le caractère théâtral de certaines parties de ses romans, il est essentiellement un romancier en ce sens qu'il a besoin de la pâte, de l'épaisseur, de la durée aussi (mais pas seulement de la durée) dont la scène ne lui permet pas de retrouver l'équivalent.

Enfin, au-delà de cette construction où il entre une part d'artifice, il en est peut-être une autre, à peine entrevue, point du tout voulue celle-là et peut-être même pas tout à fait consciente. Le titre du roman est assez faiblement justifié : un seul passage nous indique que l'ami commun, c'est Harmon-Rokesmith, le personnage-clé du livre. Mais il y a un autre personnage central, et c'est le fleuve. C'est très profondément non un roman-fleuve, mais le roman du fleuve, rarement nommé, toujours présent. Déjà le voici dans la phrase d'ouverture, une des plus belles de Dickens et que j'en veux un peu à M. Arout d'avoir morcelée : « De nos jours, bien qu'il ne soit pas nécessaire de préciser autrement

l'année, une barque d'apparence sale et peu engageante, sur laquelle deux personnages se silhouettaient, flottait sur la Tamise, entre le pont de Southwark, qui est de fer, et le pont de Londres, qui est de pierre, tandis qu'une soirée d'automne tirait à sa fin... » Et toujours le fleuve reviendra, dont Gaffer explique à Lizzie quelques pages plus loin qu'il est son meilleur ami, le fleuve dont Harmon, le mort-vivant, ressurgit comme pour une seconde naissance, le fleuve que tous traversent et retraversent vingt fois, dont le bruit berce le dernier sommeil de Betty, dont Lizzie desserrera l'étreinte pour sauver Wrayburn et gagner son amour, dans lequel finalement Riderhood et Headstone meurent liés l'un à l'autre. Et ici le romancier dépasse de très loin ses relations accidentelles avec l'homme de théâtre. Il rejoint le poète en faisant ainsi du fleuve le personnage central, l'ami commun de tous les autres, parce que le fleuve est bien plus qu'un détail géographique, une sorte d'image de la vie et de la mort qui roule avec ses flots les vies des personnages et la nôtre : et cela n'est point concerté chez Dickens, mais la conséquence d'une sorte d'unité organique de sa création.

Ainsi s'établit la grandeur de Dickens. Pour la sentir, nous n'avons pas besoin de faire appel à une sorte de conscience historique, de nous mettre dans la peau des lecteurs du siècle dernier : il nous suffit de lire, avec nos yeux et nos goûts d'homme d'aujourd'hui. Et cependant de telles œuvres sont devenues impossibles. Les procédés, les cadres, les personnages de cet univers romanesque ne peuvent plus être utilisés de nos jours, sauf dans le roman populaire. Et nos jeunes romanciers se sentent obligés d'essayer de faire autre chose : le malheur est que le résultat auquel ils parviennent avec de louables soucis techniques est souvent fort décevant. Rien de plus légitime, bien entendu, que le souci de renouvellement, et même rien de plus nécessaire. Quand aucun œil humain ne pourrait faire la différence entre les copies et les originaux, ce n'est pas Van Megeren qui continue Vermeer, mais Braque ou quelque autre. Il faut toujours « jeter ce livre après l'avoir lu », ou, comme le voulait Cézanne, refaire Le Poussin sur nature. Depuis Dickens (et depuis Balzac) il y a eu de grandes personnalités dans l'ordre romanesque. Il y a eu Henry James et Meredith ; il y a eu, pour emprunter une énumération à un article récent de M. Philip Toynbee, Proust, Joyce, Gide, Kafka, Firbank, Mann, Musil, Svevo et Virginia Woolf : et j'y ajouterais volontiers Faulkner. Chacun de ces écrivains a été novateur en obéissant à une exigence de sa nature profonde, chacun a trouvé en lui de bonnes raisons de modifier les règles du jeu romanesque, et de l'ensemble de leurs expériences, le roman sort profondément transformé. Et on vous dit : après James, ou après Kafka, ou après Faulkner, on ne peut plus faire un roman comme on en faisait avant. Soit, mais à condition de convenir aussi qu'on ne peut pas davantage faire un roman à la manière de James, de Kafka ou de Faulkner.

Or considérons, par exemple, quelques romans français récents dont les auteurs ne sont d'ailleurs nullement négligeables ni

dépourvus de talent. Il y a des scènes fortes, il y a des pages intelligentes dans l'œuvre de M. Claude Simon, *le Sacre du printemps*. Comme le titre l'indique, c'est le roman de la sortie de l'adolescence. Toute la première partie nous montre un jeune étudiant en proie à une sorte de complexe d'Hamlet : il n'admet pas que sa mère ait une vie sexuelle, et il l'admet d'autant moins que son beau-père est un homme dont il ne peut s'empêcher avec un mélange d'horreur et d'impatience de subir le prestige intellectuel. Et sa première aventure d'homme le plonge sans pitié dans un monde sordide dont l'auteur a réussi la peinture avec beaucoup de force. Une seconde partie nous transporte à Sète, seize ans auparavant, jour pour jour, et nous permet à la faveur d'une histoire de trafic d'armes pour l'Espagne de mieux connaître la jeunesse du beau-père. Et un dernier chapitre confronte les deux personnages principaux. Ce thème en vaut un autre et, encore une fois, bien des morceaux en sont bons. Le malheur c'est que de l'ensemble, M. Claude Simon a fait un pastiche ingénu de Faulkner. C'est plus clair, plus cartésien que *le Bruit et la fureur* ou que *Absalon! Absalon!* soit : mais cet effort de vulgarisation était-il bien nécessaire? Symétries chronologiques, constante veulerie du langage intérieur, ellipses de la mémoire ou de l'association des idées, tous les poncifs du faulknérisme se retrouvent. Mais il y a chez Faulkner, le plus souvent, un puissant effort de création, une poussée de sève, comme il y en a une dans l'admirable musique dont M. Simon a emprunté le titre. Cela est beaucoup moins sensible dans ce *Sacre*-ci : et les procédés du maître américain sont tellement particuliers qu'on finit par avoir l'impression pénible d'une histoire jetée dans un moule d'emprunt. La préoccupation technique me semble avoir nui à l'expression de la personnalité du romancier au lieu de la servir et, répétons-le, on le regrette parce que M. Simon a certainement une personnalité à dégager.

Il y a bien des qualités aussi dans l'ouvrage de M. Michel Henry, *le Jeune officier* : ferme conduite du récit, ferme tenue de l'écriture, malgré quelques petites négligences. C'est un court roman dans lequel on sent bien que l'auteur sait où il va et est maître des moyens qui doivent lui permettre d'arriver. Et M. Michel Henry fait encore moins mystère que M. Claude Simon de ses parentés : ce jeune officier, ce vieux capitaine, ce navire qui a un petit air de *Hollandais Volant*, cette grave et étrange consigne : tuer les rats, ne penser qu'aux rats et aux moyens de s'en débarrasser, cette lutte serrée qui tient du ballet plus que du combat, nous sommes très vite fixés, nous sommes en pleine allégorie. M. René Micha a publié le printemps dernier une chronique intéressante sur ce qu'il appelle « une nouvelle littérature allégorique » et dont il voit des exemples chez M. Julien Gracq comme chez M. Ernst Junger, chez M. Beckett comme chez M. Buzzati, et bien entendu chez Kafka. Dans ces œuvres le roman ne s'intéresse plus à la psychologie d'un héros : il essaie à propos d'un héros plus ou moins anonyme et non situé de donner une figure générale de la condition de l'homme dans le monde. La légitimité

d'une telle littérature, son intérêt pour l'histoire des idées, sont hors de question, mais il est évident aussi que son pouvoir d'attraction proprement romanesque est faible sur le lecteur contemporain. Parmi les dangers de la littérature allégorique, il me semble bien qu'il faut compter d'abord l'ingéniosité et le bavardage. Rien de plus amusant que d'agencer une allégorie, rien de plus tentant que de montrer son ingéniosité en raffinant sur les détails : une sorte de préciosité est au bout du chemin. Et quel plaisir, d'autre part, que de jeter sur les mécanismes minutieusement agencés de l'allégorie le voile d'un langage d'autant plus délectable qu'il est presque toujours à double sens ! Je ne suis pas sûr qu'il n'y ait pas dans les 180 petites pages du *Jeune Officier* des excès d'ingéniosité et de complaisantes longueurs, tout comme dans les 22 000 vers de son grand aîné *le Roman de la rose*. Ici encore, le plus grave c'est que les réelles qualités de M. Michel Henry sont employées dans un exercice d'école : on pense un peu à Kafka, un peu au Camus de *la Peste*, le jeune officier fait du cabotage entre Prague et Oran, si j'ose me lancer à mon tour dans la géographie imaginaire, et nous l'attendrons à son premier commandement.

Pas plus que l'histoire racontée par M. Simon ou par M. Henry, celle de M. René Fallet dans *les Pas perdus* n'a beaucoup d'importance. L'originalité ici est recherchée par des moyens purement vocaux. Puisque M. René Fallet aime autant que moi, je crois, les chansons populaires, toutes les chansons populaires, je pense qu'il ne s'offensera pas si je dis que le but de son art me semble être, comme il y a des romances sans paroles, de composer des paroles sans romances : une sorte de prose qui se suffirait à elle-même dans la mesure où elle appellerait invinciblement dans l'esprit du lecteur un accompagnement de quatre sous, tendre ou gouailleur. M. Fallet a choisi cette fois comme plaque tournante de son récit la salle des pas perdus de la gare Saint-Lazare, cet endroit magique où s'opère la métamorphose du Parisien de jour en banlieusard de nuit. Il prendra donc un grand nombre de personnages, qui n'ont rien en commun que de subir cette métamorphose vers les mêmes heures au même lieu, et il les montrera rapidement ou bien à Paris, ou bien en banlieue, concentrant peu à peu notre attention sur un couple, le jeune ouvrier parisien qui traîne son désœuvrement dans la salle des pas perdus, la jeune femme bourgeoise de banlieue. La rencontre, les compliments, les baisers, l'amour, l'amour, encore l'amour, la rupture, l'amant peuple écrasé par le mari bourgeois. *C'est toujours la même chanson. Je t'ai rencontrée simplement. Si tu reviens.* Et *Sacré printemps* comme dirait M. Claude Simon ou à peu près. Avec son procédé de composition cinématographique, dans son registre de chanson populaire qui est savoureux, le roman me semble très réussi. Le style est un mélange de langue familière et de langue poétique. L'argot de M. Fallet, ce n'est pas celui cher à M. Marcel Duhamel : ce serait plutôt celui de la série bleue, comme la fleur. Et de là on passera à une certaine préciosité : on ne parlera pas d'une « indigence de rubans » puisque aussi bien on ne porte

pas de rubans, mais on dira « une poubelle exubérante de coquilles » (p. 113). Ainsi, mince, mais ornée, l'histoire nous distrait, nous retient. et chante dans notre mémoire.

Des histoires enfin, il faut arriver à M. Claude Mahias et à M. Michel Butor pour s'en entendre raconter. Il y a même dans *la Part du doute* une sorte d'intrigue policière. Une colonie de vacances en juin 1943, à proximité de la frontière suisse. Marc est le moniteur qui nous raconte l'histoire ; il s'occupe des enfants, et il s'occupe encore plus de l'autre moniteur, Serge, mystérieux et brillant jeune homme. Peut-être n'est-il pas Serge d'ailleurs, de même que dans *Un crime* de Bernanos, le curé de Mégère n'est pas le curé de Mégère. Peut-être est-il un héros de la Résistance qui, à la faveur d'un grand jeu comme on en organise chez les scouts et dans les colonies trouvera le moyen de franchir la frontière. Peut-être est-il un trafiquant d'or qui mystifie tout le monde, les enfants et Marc lui-même pour gagner la Suisse avec son butin. Les deux jeunes hommes surveillent les enfants, et surtout, M. Mahias l'a marqué avec beaucoup de justesse, ils sont surveillés par eux. Quelques enfants se détachent du groupe parce qu'ils entrent dans le jeu, moins le grand jeu imaginé par Serge d'ailleurs, que le jeu inévitable des préférences et des relations affectives. Il y a une femme à la cantonade, dans un hôtel de la ville voisine. La maîtresse de Serge, et Marc en rêve : ou bien rêve-t-il de Serge et de se caresser à Serge à travers cette femme? Dans quel sens est-il inquiet et jaloux? On voit que *la Part du doute* est un titre justifié en plusieurs sens, et bien entendu, le dénouement nous laisse dans quelques incertitudes. L'ambiguïté est dans les situations, les personnages, les sentiments. Cela, M. Claude Mahias l'a très bien rendu : l'atmosphère du récit est juste, les détails souvent heureux, et du fait même que nous devons nous interroger sur eux, les héros ont une vie qui se prolonge au-delà des limites de ce petit livre. En un sens M. Mahias rend à l'intrigue sa dignité romanesque : elle sert non seulement à retenir l'attention du lecteur, comme dans un livre policier, mais encore à favoriser l'éclairage des caractères. Ce qui peut nous gêner parfois, c'est une certaine recherche d'expression un peu abstraite (« il me cachait le vrai propos de son inquiétude »), et aussi une sorte de honte de raconter. La fuite devant le récit, nous l'avons vu pour M. Simon ou M. Henry, est un caractère paradoxal du roman contemporain : il en reste quelque chose chez M. Mahias, qui se manifeste par des ellipses, des obscurités de détail, des sautes d'humeur du romancier qui sont aux antipodes de la bonhomie malicieuse de Dickens. Il était difficile sans doute de faire tenir une action compliquée, et avec des dessous, en peu d'espace ; il était impossible d'éclairer certaines ambiguïtés sentimentales sans dénaturer le livre. Mais peut-être la narration pouvait-elle être à la fois plus franche et plus lisse.

Enfin le plus dickensien à sa manière de nos romans est, sans doute, *Passage de Milan*, de M. Michel Butor. De très nombreux personnages très variés, des intrigues multiples, parfois parallèles, et qui se rejoignent parfois. Douze heures de la vie d'une maison

bourgeoise, de sept heures du soir à sept heures du matin. Nous allons d'un étage à l'autre, en passant par le grand escalier, par l'escalier de service ou par l'ascenseur, d'autant plus aisément qu'il y a un bal au quatrième et que plusieurs locataires des autres étages y sont conviés. De la loge aux chambres de bonnes, M. Butor se déplace avec l'agilité d'un Tarzan cambrioleur, d'un Asmodée monte-en-l'air. Le bal donné pour les vingt ans de la jeune fille du quatrième trouble quelque peu le sang des jeunes gens de tous les étages : cela finira mal pour la malheureuse, d'une manière un peu trop spectaculaire. Mais il y a dix autres histoires familières ou extraordinaires, et même une histoire d'adultère particulier (au sens de cet adjectif illustré par M. Roger Peyrefitte). Tout cela est souvent amusant, le dessin est bon, les petits faits vrais ne manquent pas. Mais ici encore, reprenant un canevas éprouvé, animant des personnages balzaciens (presque tous ces gens pourraient prendre leurs repas à la pension Vauquer), M. Michel Butor semble avoir un peu honte : alors il coupe un peu vite lui aussi par peur d'avoir l'air d'insister, il saupoudre de temps en temps son roman de style poétique en paillettes, pour nous rappeler qu'il est l'organisateur de ces mystères, qu'il n'habite pas la maison, lui : mais est-ce la bonne manière de nous y faire entrer? Ce qui manque le plus à ces récits, me semble-t-il, c'est une sorte de crédibilité essentielle, et elle manque parce que l'auteur manque de crédulité candide, ou la dissimule, et parce qu'il ne se donne pas la peine de travailler en épaisseur. Les moyens de Dickens, de Balzac, les moyens de James, de Proust sont gros et nous paraissent gros : mais ils donnent à l'œuvre une pâte que les autres techniques ne parviennent pas toujours à lui donner. Entre toutes les œuvres inspirées par la maison découpée en tranches, c'est aux œuvres cinématographiques (« *Derrière la façade* ») que le livre de M. Butor fait penser. Le cinéma a appris des choses au romancier et il lui a retiré certaines facilités ; c'est un maître de mouvement, mais même avec le cinémascope, ce n'est pas un maître d'épaisseur humaine : du moins pour rendre ce qu'il fait voir en une image, le romancier doit-il avoir recours à autre chose que la description d'une image. En un sens, l'homme de cinéma c'est Dickens, et on ferait sans doute un meilleur film en adaptant *Notre ami commun* qu'en adaptant *Passage de Milan*. Mais on attendra beaucoup d'un Michel Butor humble devant son histoire, parce qu'il a d'évidentes qualités.

Il est trop tard pour tirer les enseignements de cette comparaison entre l'exemple de Dickens et quelques exemples de romans contemporains. Obsédés par des préoccupations techniques et une sorte de fausse honte devant la narration, nos jeunes écrivains sentent bien souvent une grande difficulté d'être romancier. Et certes, les problèmes techniques sont d'une extrême importance et le roman contemporain a tout à gagner à ne rien laisser perdre de son héritage. Mais puisque nous ne pouvons guère pour finir marquer qu'un seul point, peut-être pourrait-on revenir à ce que nous disions de Dickens au début : Dickens est un romancier qui

donne, nos auteurs sont le plus souvent des romanciers qui montrent et qui ne donnent pas. Et cela vient du cœur. Cela vient aussi du public d'ailleurs et du souci qu'a l'écrivain de son public. Un romancier, c'est aujourd'hui le plus souvent un écrivain qui a envie de faire dire par un petit nombre de gens intelligents : ah ! qu'il est intelligent. Je crois bien que cela est vrai pour M. Maurice Blanchot comme pour M. Cecil Saint-Laurent. Ce n'est peut-être pas la bonne manière, et celle de la presse du cœur, d'une accablante stupidité, n'est pas la bonne non plus, parce que le cœur en vérité n'y a pas grande part. Le secret de Dickens semble alors tout simple. La difficulté d'être romancier n'existait pas pour lui. C'est la difficulté d'être un grand romancier qui le tourmentait.

ROBERT KANTERS.

LES ESSAIS

HENRI GUILLEMIN
HUGO ET LA SEXUALITÉ

Hugo, depuis sa mort, a bien changé. Il n'est plus le patriarche que la foule en cortège acclamait, entouré de ses petits enfants, à la fenêtre de l'avenue d'Eylau. Des lettres, des carnets intimes publiés depuis peu, lui donnent un nouveau visage : celui que des branches écartées révèlent, guettant Suzanne au bain.

Henri Guillemin nous en précise tous les traits. Ils se sont formés lentement. Hugo devint à l'âge mûr un faune toujours à l'affût, et qui ne mêlait plus la tendresse au plaisir. Là, tout lui était bon, et sa soif jamais étanchée. Il eut dès lors une vie secrète, pleine de poursuites, d'attentes, de rendez-vous furtifs, de complaisances achetées. « Tu souffres de la plaie vive de la femme, lui écrivait Juliette Drouet. Voilà longtemps que la chasse fantastique dure sans que tu en paraisses lassé. » À quatre-vingt-trois ans, deux mois avant de mourir, il n'avait pas déposé ses armes.

En un langage qu'il voulait indéchiffrable, il notait tout sur ses calepins, à la fois mementos, palmarès, et tableaux de chasse : des prénoms, des listes, le détail d'une aventure, ses bons jours.

Pourquoi ce compte minutieux? Inscrit-il une adresse, on conçoit qu'il veuille la retrouver. Mais à quoi bon noter, tel après-midi, le service que lui rendirent, tour à tour, cuisinière et femme de chambre? On pense à Rétif de la Bretonne, gravant des noms et des dates sur les parapets de l'Ile Saint-Louis. C'était y mettre, tout de même, plus de poésie.

(Éd. Gallimard.) JOSÉ CABANIS.

CLAUDE MAURIAC
L'AMOUR DU CINÉMA

Il ne s'agit pas d'une nouvelle histoire du cinéma. Nous en avons déjà trois ou quatre, qui nous suffisent amplement, sans parler de celle de M. Georges Sadoul, pesante, partisane et discutable, dont le tome VI, qui vient de paraître (1), tient d'ailleurs beaucoup plus du pamphlet politique, avec ce que cela suppose de jugements arbitraires, de lacunes et d'erreurs plus ou moins volontaires. Claude Mauriac — de qui l'on n'est pas forcé de partager toutes les opinions en la matière pour goûter le sincère « amour du cinéma » qui les inspire — a réuni dans son livre une suite de « variations critiques » sur le septième art, ses créateurs authentiques, ses animateurs les plus représentatifs, ses réalisations les plus marquantes.

Parfois en désaccord avec Claude Mauriac quant au jugement qu'il porte sur tel ou tel film (par exemple lorsqu'il exalte démesurément les mérites de *la Règle du Jeu* ou de *Limelight*, qui sont loin, à mon sens, d'avoir l'importance qu'il leur veut, fût-ce dans l'œuvre même de Renoir et de Chaplin; ou encore lorsqu'il met un René Clair sensiblement plus haut qu'un Clouzot, ce qui me paraît être renverser l'ordre des valeurs : il faut avoir le courage de dire que *la Beauté du Diable* et *Belles de nuit* sont de méchants films...), l'on n'en est que plus à l'aise pour dire ce qu'il y a d'excitant et de rafraîchissant pour l'esprit à mener avec l'auteur de *l'Amour du cinéma*, quelque 300 pages durant, un dialogue ininterrompu et souvent animé sur cet art qui n'en est un, hélas! que pour un nombre très limité de gens...

J'entends bien que tout le monde va au cinéma, que tout le monde aime le cinéma, que tout le monde le juge, en parle ou en écrit. Mais je crois bien qu'il est peu de modes d'expression de la pensée, de la sensibilité, de l'univers intérieur qui soient aussi fermés à l'immense majorité de ceux qui les pratiquent. On aime le cinéma, mais c'est souvent pour les plus mauvaises raisons : comme un divertissement, « un pauvre théâtre, le théâtre du pauvre » comme disait jadis René Clair. On ignore — et combien de ceux qui le « font » l'ignorent eux-mêmes... — ce qu'il y a en lui de profondément authentique, d'irréductible aux autres moyens d'expression, de *spécifique* pour reprendre un terme cher à Claude Mauriac. Il est arrivé qu'on moquât l'auteur de *l'Amour du cinéma* pour l'insistance qu'il met à parler de cette « spécificité » cinématographique. C'est un tort, car tout part de là et tout y revient : ne pas voir dans le cinéma un langage parfaitement et absolument autonome, comme on fait pour la peinture ou la musique, c'est se fermer irrémédiablement à ses vertus, à ses pouvoirs, qui ne doivent *rien* aux autres arts, qu'il s'agisse de la littérature, du théâtre ou des arts plastiques.

Cela dit, avouerai-je que je ne partage pas l'optimisme de Claude Mauriac en ce qui concerne l'avenir de ce langage? L'an dernier, Orson Welles tenait à un journaliste ces propos, que lui reproche Claude Mauriac : « Le cinéma n'est pas un art. Le cinéma muet aurait

(1) *Histoire du cinéma pendant la guerre*, Denoël éd.

pu devenir un art; les ingénieurs ne lui en ont pas laissé le temps... Je crois à la mort du cinéma. Voyez avec quelle énergie désespérée on essaie de le ranimer, par la couleur hier, par les trois dimensions aujourd'hui : je ne lui donne pas quarante ans à vivre... » Non, ces propos ne sont pas « aberrants et atterrants », comme l'assure Claude Mauriac, et Orson Welles n'y « renie pas la meilleure part de son œuvre ». Disons que le cinéma aurait pu être un art, qu'il l'a été parfois et réussit encore — de moins en moins souvent — à l'être par miracle; mais aussi qu'il est un art condamné dans son principe même par ses conditions d'existence matérielle, par la dépendance étroite où il se trouve vis-à-vis du public d'une part et, d'autre part, des industriels qui président à ses destinées et finalement les déterminent — un art sans avenir, comme l'est nécessairement un mode d'expression soumis à l'argent, à son appareil technique et économique et à la fonction sociale qu'on lui veut.

Et il me paraît plus que vraisemblable, en effet, que d'ici quarante ans, et bien avant cette échéance sans doute, le cinéma que nous aimons, tel que nous l'aimons, ne sera plus qu'un souvenir. Cela n'enlève rien à la valeur des œuvres que nous lui devons, à l'intérêt des pages que Claude Mauriac leur consacre. Ne serait-ce qu'à leur intérêt de témoignage, attestant qu'un jour il se trouva quelques hommes pour aimer ce langage éphémère, ce langage de l'éphémère, pour goûter les « moments privilégiés » que nous lui avons dû de connaître, pour savoir reconnaître au passage, précisément, dans ce qu'il avait d'éphémère, les signes indiscutables, fragiles et par là-même singulièrement émouvants d'une certaine grandeur, d'une certaine beauté...

(Éd. Albin Michel.) CLAUDE ELSEN.

SERGE LIFAR

SERGE DE DIAGHILEV

Préface par Jean-Louis VAUDOYER.

Sans l'intelligente, bruyante et luxueuse activité que déploya en France Serge de Diaghilev entre 1909 et 1929, année de sa mort, le monde ignorerait peut-être encore la grande musique russe du XIXe siècle, la littérature musicale n'aurait peut-être jamais vu naître *l'Oiseau de feu* et *le Sacre du printemps*. Sans lui Jean Cocteau ne serait pas Cocteau et Serge Prokofiev le plus grand musicien de la Russie stalinienne. Inconcevables également, sans l'aventure des Ballets russes, les audaces du ballet contemporain, son caractère d'art total, synthèse mélodieuse de la chorégraphie, des arts plastiques et de la musique. Sans Diaghilev redonnant au danseur masculin la place de Vestris sur la scène, nous en serions encore à la ballerine de Mallarmé, nous n'aurions eu ni Chaliapine, géant novateur du théâtre lyrique que Diaghilev appela en 1908 pour chanter *Boris Godounov* sur la scène de l'Opéra, ni Vaslav Nijinsky, ni Léonide Massine, ni Serge Lifar...

Le miracle de ce dilettante génial, de ce monstrueux travailleur que fut Serge de Diaghilev, est justement d'avoir animé et révolutionné l'art de la scène de fond en comble en nous apportant la

révélation de l'art russe d'abord, puis, surprenant d'année en année les chances de rénovation, allant jusqu'à risquer par conviction les pires échecs (je pense à *l'Après-midi d'un faune* qui, dansé en 1912 par Nijinsky, trouva un seul défenseur en la personne d'Auguste Rodin), surmontant la routine et l'académisme en faisant appel, jusqu'à la fin de sa vie, aux plus jeunes musiciens et décorateurs. La galerie imposante des découvertes de Diaghilev et ses soixante-quinze créations forcent au respect ses plus virulents détracteurs.

Cette aventure, M. Serge Lifar — qui partagea le destin des Ballets russes de 1923 à la mort de Diaghilev — nous la conte avec un luxe de documentation et ce respect plein d'enthousiasme qui font de lui un biographe — j'allais écrire un hagiographe — de grand talent. A peine s'il touche à l'homme, à son caractère, à son dilettantisme, à ses relations orageuses ou diplomatiques avec son entourage. Ce qui illumine son livre, ce sont les hauts gestes d'une épopée pleine de passion où jamais ne faillit, malgré son authentique jeunesse, un attachement aux sources slaves de l'art. Après le livre de M. Serge Lifar, il semble qu'il n'y ait plus rien à dire sur Diaghilev et que personne ne fût parvenu mieux que lui à tresser cette étonnante couronne.

Pourtant la première partie du livre de M. Lifar fait plus ou mieux que l'office d'une hagiographie. Elle nous conte minutieusement ce que nous ignorions : les débuts de Serge de Diaghilev en Russie. Comment il est d'abord musicien, comment il renonce à la composition pour créer l'importante revue d'arts plastiques *le Monde de l'art*, qui devient très vite un mouvement où la Russie tout entière prend conscience de sa richesse esthétique. Les premières expositions d'art russe et étranger (notons la présence des toiles de Cézanne) tandis que le groupe communiait encore dans l'amour de Tchaïkovsky et de Wagner. Exposition qu'il transporta à Paris en 1906. Paris enfin où il revint l'année suivante avec des concerts de musique russe et *Boris Godounov* en 1908. Enfin, n'ayant pas réussi à présenter sur les scènes russes les ballets qu'il venait de monter, il mise sur Paris où il donne son premier spectacle le 17 mai 1909 sur la scène du Châtelet. Date qui marque le commencement réel du miracle et que nous retiendrons comme la pierre blanche de ce livre magistral.

(Éd. du Rocher.) JEAN-JACQUES KIM.

PIERRE JEAN JOUVE
EN MIROIR

Le titre le dit bien : dans ce curieux texte, qu'on pourrait presque considérer comme une postface à une vie et à une œuvre, si l'on ne pensait pas que d'autres œuvres peuvent encore naître, Pierre Jean Jouve se regarde dans un miroir. Il s'est enfermé dans un cadre où rien de ce qui l'entoure, de ce qui est son ou notre actualité, ne trouve place. Solitude, austérité, comme dans certains auto-portraits. Ce visage de lui-même qu'il contemple ne lui est pas plus une occasion de s'enfoncer dans la passé. Point de souvenirs, point de bric-à-brac d'anecdotes qui détournent de l'essentiel. Jouve

ne songe pas à s'expliquer, ce qui reviendrait à faire porter ses propres responsabilités à autrui. Il ne considère pas sa vie comme une évolution dont il nous retracerait les phases. Il veut la voir comme une somme, celle qu'il est en train de calculer sous nos yeux, celle qui s'exprime dans ce qu'il nous dit ici de lui-même. Et qu'on ne croie pas qu'il s'agisse d'un plaidoyer, mais bien plutôt d'une sorte d'opération mathématique. Ni cri de victoire, ni vanité. L'orgueil seulement d'une aventure accomplie et d'une constante insatisfaction surmontée.

Peu d'hommes se seront arrachés à ce point à l'emprise du temps, pour tenter de se juger, hors de toute illusion, dans l'atmosphère presque irrespirable de l'éternité. Peu se seront réduits si exactement à n'être plus qu'un objet, à propos duquel on ne se demande qu'une chose : « Existe-t-il? », avec une sorte d'angoisse, comme devant une statue incapable de se commenter elle-même, mais riche de symboles et de significations cachées.

On remarquera cependant qu'au sein d'un univers si raréfié, ce que Jouve emprunte parfois à la réalité se revêt d'une grandeur extraordinaire. Ainsi l'épisode de Yanick ou le petit croquis d'histoire, qui évoque d'une manière définitive la journée du 10 novembre 1945. On pense aux petits paysages précis dessinés derrière certains profils de la Renaissance; à l'importance aussi de certains objets posés au coin d'une toile qui représente un portrait.

Pierre Jean Jouve n'est pas seulement le poète qui, dans sa tâche de sanctification du réel, continue Baudelaire, Mallarmé, Rike, mais un prosateur qui pourrait compter dans notre littérature.

(Éd. du Mercure de France.) GEORGES PIROUÉ.

LES ROMANS

GUY LE CLEC'H
LE DÉFI

C'est un aspect de la littérature moderne que les jeunes écrivains croient saisir le drame au cœur des problèmes politiques : ils craignent pour la liberté de l'individu, qu'une révolution mal comprise et trop absolue leur paraît condamner. Romans difficiles où l'écrivain situe son action dans une contrée imaginaire. « Le Défi » de Guy Le Clec'h est aussi un défi lancé au décor; il contient l'affirmation implicite que seule compte la vérité des passions et non leur date ou lieu de naissance. Anton Dhimat et ses amis ont renversé le gouvernement afin de soulager la misère du peuple. Mais les insurgés négligent bientôt les buts qu'ils s'étaient proposés, au profit de leur ascension personnelle. Anton se révolte alors contre le Parti, contre

les nouveaux dirigeants qui veulent imposer au peuple une servile obéissance et pétrifier, en quelque sorte, tout ce qu'il y a d'« humain dans l'homme ». Car ce n'est pas l'histoire, selon lui, qui doit forger l'individu. Anton puise dans son amour pour Steffy, la fille d'un de ses anciens professeurs et qui réprouve elle aussi la politique nouvelle, les forces nécessaires pour défier ses chefs. Traqué, trahi, il parvient à s'enfuir du pays, après avoir assassiné un de ses anciens camarades qui sacrifiait la morale révolutionnaire à son succès et son orgueil. Il laisse dans la capitale Steffy, mais au seuil de son exil renaît son espoir et s'affirment en lui définitivement, le goût de vivre, le goût de vaincre, et le désir de sauver l'individu, que toute révolution lui semble menacer.

On regrette que ces personnages soient plus lourds d'idées que d'attitudes ou de paroles, et que leur personnalité reste ainsi trop entière et schématique. Les héros de Guy Le Clec'h sont étouffés par les thèses qu'ils soutiennent. Mais c'est aussi un tour de force que l'auteur a réalisé en confiant à des idées un tel mouvement et une telle vie, qu'elles suffisent à susciter chez le lecteur tout l'intérêt qu'il porte ordinairement à des héros en chair et en os. C'est pourquoi *le Défi* est un roman « convaincant », ce qui n'est pas la moindre qualité d'un livre qui dénonce les périls de l'avenir.

(Éd. Albin Michel.) JEAN RENÉ HUGUENIN.

HERVÉ BAZIN

L'HUILE SUR LE FEU

Hervé Bazin doit mesurer la difficulté qu'éprouve un acteur à se dégager de son premier rôle marquant. Sans doute les contraintes s'exercent-elles moins sur un romancier, et surtout sont-elles plus intérieures. Le jeune garçon, puis le jeune homme, héros des premiers romans d'Hervé Bazin, est lié de façon si dramatique, si exigeante à son auteur, que son dernier livre en est comme aimanté. *L'Huile sur le feu* fait songer à ces vieilles haines de vingt ans, perdant un jour leur objet qui était insidieusement devenu raison de vivre. Il ne leur reste plus alors qu'un style de pensée et d'expression à la recherche de victimes.

Ici les victimes sont les mots. « Ce fut le tintamarre... qui se chargea de mes oreilles pour triompher de mes paupières. » Durant tout le roman une jeune fille de seize ans, la narratrice, parle dans ce style, fait de poésie formelle et d'ironie gratuite. Curieuse enfant sceptique qui doit ressembler fort à Hervé Bazin. Elle est l'actrice déchirée d'un drame dans lequel elle met toute sa sensibilité, mais s'exprime comme un chroniqueur. Et pourtant elle vit, cette fille précoce et lucide, elle est de la race des enfants qui ont si fort choqué les lecteurs de *Vipère au poing*, avec la haine en moins.

La haine, dans *l'Huile sur le feu*, est installée depuis six ans entre les parents de Céline, le mari défiguré par un lance-flammes, la femme avide de jouir de sa jeunesse. Devant leur lutte constante, silencieuse chez l'un, exaspérée chez l'autre, Céline veille et agit pour garder un semblant de foyer entre elle et les parents qu'elle aime. Et c'est précisément sa manière de se défendre, point commun entre elle et

le petit garçon de *Vipère au poing*, qui scandalise les idées reçues au sujet de l'enfance et de l'adolescence : chez les jeunes héros d'Hervé Bazin, tout sensibles qu'ils sont, la souffrance ne se traduit nullement par une névrose, mais au contraire par des réactions dures et calculatrices.

Le malaise provoqué par la lecture vient de ce que les mots sont bousculés, bafoués, non par une Céline aimante et pleine d'espoir, mais par l'amertume sans doute innée de l'auteur. L'intensité de son style s'adapte cependant avec une grande puissance à certaines évocations : ainsi, celles des nuits sur le bocage, lourdes nuits mouillées pleines de vols chuintants, cachant la progression furtive de l'incendiaire.

Car *l'Huile sur le feu* est un roman policier, il en a la structure; il raconte l'histoire d'un pompier qui met le feu aux fermes, puis dirige la lutte qu'il a minutieusement rendue inutile. Comment Bertrand Colu, le père de Céline, le meneur d'hommes, le vieil ennemi du feu, est-il l'incendiaire? quelle haine, quelle jalousie font de lui, certaines nuits, un autre personnage, un monstre qu'il hait pendant la journée? La progression dramatique ne dévoile que ses mobiles, car le lecteur a deviné le coupable dès le début, malgré quelques efforts assez maladroits de l'auteur pour égarer les soupçons.

C'est ce qui crée l'équivoque de *l'Huile sur le feu :* policier, le roman est plus puissant que du Simenon, mais moins habile; psychologique, il est à côté de son style.

(Éd. Grasset.) MICHEL MONESTIER.

GUY DUMUR

LE MATIN DE LEURS JOURS

Ce roman à trois personnages peut paraître glacé, formel à l'exccès. C'est que Guy Dumur écrit *bien*, avec une attention au rythme, aux images, au pouvoir des mots les uns sur les autres à quoi nous ne sommes pas tellement habitués. Si l'histoire d'amour de son roman ne me convainc pas, son histoire d'ennui m'envoûte. Car c'est l'ennui le personnage essentiel de ce livre. Un double ennui : celui de Jacques, l'amant officiel, qui laisse aller les choses à leur terme mortel; celui de Daniel, le héros, dont Dumur détaille le comportement avec une cruauté qui inquiète. Je le répète, je ne crois guère à l'amour dans ce livre : Marina me paraît anonyme, sa beauté bien abstraite. On la sent composée, d'une addition de traits qui donne au visage que nous lui prêtons la fixité d'un portrait de morte. Comme, au contraire, le portrait de Daniel, lorsqu'il se contemple dans son miroir, me semble proche... Son abandon, la prise autour de lui de l'ennui, comme d'un ciment, l'écoulement intarissable de sa vie, Dumur aurait pu sans doute les écrire à la première personne. Il connaît bien la maladie de son malade. Solitude : « Mais personne, sauf les miroirs, ne le voyait. » Humiliation : « Il se rappela qu'il n'avait jamais couché qu'avec des femmes qu'il méprisait. » Étrangeté à soi-même : « Daniel ne sentait entre lui, l'aveugle et les fous aucune différence. » Ce sont des paroles qui portent loin et qui font

mal; elles ont le goût empoisonné de la mémoire, de la mémoire défaite.

Voilà qui fait la valeur et l'intérêt de ce roman : l'aveu de l'ennui y est d'une impudeur profonde et vraie, la veulerie y apparaît comme un des moyens possibles de la vie. Une histoire faite de rien? Si, de peine, la peine à vivre, « l'horreur des choses usuelles, » la blessure d'un mal inguérissable et sans nom. L'économie du style, la brièveté, jusqu'au ton *mondain* de Dumur ajoutent une contrainte et de la cruauté à la langueur maladive et grise de l'anecdote. Plusieurs fois — je pense à ses premières et à ses dernières pages — ce roman donne la mesure de l'irrémédiable et vain malaise des hommes jeunes.

(Éd. Gallimard.) FRANCOIS NOURISSIER.

JEAN-LOUIS BORY

UNE VIE DE CHÂTEAU

On se souvient du retentissant *Avis au lecteur* dont Julien Gracq avait fait précéder *Au château d'Argol*. En reprenant le répertoire des anciens romans noirs, avec leur décor de châteaux perdus et branlants, leurs spectres dans la nuit, la menace latente de la mort rôdant dans l'orage des parcs et les souterrains. Julien Gracq nous avertissait résolument : attention, disait-il, on va trembler! Et l'on tremblait en effet, tout au long de la prodigieuse lecture d'*Au château d'Argol* et d'autant plus qu'au malaise presque familier de la mythologie romantique et de ses « puissantes merveilles », qu'à la force d'envoûtement des apparitions, des chandeliers et des tombes, Gracq ajoutait la fascination d'un univers surréel.

Il va sans dire que la seule pensée que le château d'Argol puisse aujourd'hui abriter une colonie de vacances nous est proprement intolérable — alors que nous admettons fort bien que puisse être voué à ce destin pittoresque le château de Jumainville où se déroule le roman de Jean-Louis Bory. Et pourtant Jean-Louis Bory, comme Julien Gracq ne dédaigne pas d'utiliser, à sa manière, les prestiges du roman noir. Lui aussi, dans un prologue, prend soin d'avertir le lecteur que l'on va trembler — ou du moins qu'il va s'agir d'un drame. C'est que depuis l'orage de 1788, le château de Jumainville a connu une succession de tragédies; il garde dans ses profondeurs, dissimulés par des tapisseries, les puits murés, les souterrains par où, les siècles précédents, pénétra la mort dans la famille de Hermemont. Au fond du parc, dans les chenils, se presse une meute d'énormes chiens dont les aboiements, jour et nuit, pèsent sur la solitude violente des châtelains.

Mais cela posé, et contre toute attente, ce n'est pas un drame romantique qui va se jouer dans ce décor digne des *Mystères d'Udolphe* ou de la *Maison Usher* — mais un drame affreusement quotidien, contemporain même, comme se devait de l'imaginer l'auteur de *Mon village à l'heure allemande*. A l'heure où s'allume la guerre d'Espagne, la famille Hermemont tente de subsister dans le château de Jumainville en se livrant à l'élevage des cockers. Hermine, qui incarne la violence têtue de ses ancêtres, méprise le veule Guillaume son mari et dédaigne son fils François-Charles, jeune bachelier incon-

sistant. Elle reporte toutes ses passions sur ses chiens et sur Isabelle, une amie de pension dont elle impose la présence à Jumainville. Mais quand elle la découvrira morte dans le lit de son fils, quand elle aura elle-même écrasé, plus ou moins accidentellement, son mari sous la vieille Renault familiale, il ne lui restera plus qu'à vendre son château à des Américains, qu'à abandonner ses chiens à un métayer et qu'à renoncer à une existence anachronique vouée au malheur. « Je souhaite passionnément que tu ne sois qu'un médiocre » confie-t-elle à son fils avant de quitter Jumainville, dont les villageois déjà projettent de faire une colonie de vacances. C'est le glas d'une époque révolue que sonne Hermine de Hermemont — et derrière elle Jean-Louis Bory, romancier balzacien des grandes demeures disparues, semble vouloir annoncer la fin du roman noir et d'une littérature romantique.

(Éd. Flammarion.) MAURICE PONS.

LA POÉSIE

JEAN TARDIEU OU LA CONSTANTE INTERROGATION

Entouré d'incertitudes, traqué par des certitudes sans cesse changeantes, Jean Tardieu s'est trouvé, dès le début de son œuvre, devant cet impératif douloureux : se comprendre par le poème. Il laissait au verbe le soin de définir la chair et de dissiper, fût-ce par un enchantement fugace, son *doute originel*. Cette attitude, il était le dernier à s'en faire une règle stricte ; tout au plus affirmait-il que le plaisir de dire est une réalité aussi valable que le déplaisir d'être. Il pouvait, dès *Accents* (1939), chercher « au bord d'une eau louche l'éclatement d'un soleil clandestin ». Il ne croyait en ces sortilèges-là que par réaction contre les sortilèges trop quotidiens d'un ordre trop stupide pour faire l'objet d'une iconoclastie totale. Dans ce refus intellectuel grondait une révolte profonde :

C'est le moment de rire et de casser la vie
A tout petits coups de talon.

Mais Jean Tardieu n'a pas cédé à la protestation pure et simple : sa pensée était trop experte en paradoxes savants pour ne pas savourer, dans le refus même, le refus du refus. « L'instable est mon repos », proclamait-il. Sa ruse, comme il l'appelle, ce fut un travail d'approche de l'être, de la chose et des noms qui les nomment, une approximation faite de pas en arrière, en avant et de côté. Tout naissait et mourait dans les contours :

sauves les apparences et écartées les métamorphoses excessives! Le problème essentiel de la connaissance par le poème, s'il devait à jamais rester insoluble, pouvait au moins se poser de façon précise : « De moi à moi, quelle est cette distance? » « Je ne serai jamais que l'ombre folle — D'un inconnu qui garde ses secrets. » L'univers des choses visibles peut-il — la conscience du poète se le demande en toute humilité — tolérer cette constante redéfinition? Il semble que non : l'homme qui analyse est un intrus, dont il faut se débarrasser :

C'était moi. J'ai tué ce témoin vagabond;
Il ne reste qu'une arche où les piliers des jours
Laissent passer la nuit, le vent, l'étoile!

Ce témoin, *le Témoin invisible* (1943), tente avant tout de comprendre les rapports qui le lient au monde visible; ensuite il lui faudra clarifier les rapports qui le lient à l'image interne, sinon intestine, qu'il se forme du même monde visible passé en lui; tout à la fin, si ces deux opérations réussissent, il pourra prendre conscience de lui-même. Pour l'instant, il est « un être toujours là toujours absent », et il « s'efforce en vain d'apparaître ». Il est surtout conscient de sa *présence de non-être charnel :*

Tandis qu'Un tel qui est moi, sur sa couche
durcit en paix dans son cercueil de corps,
je ne sais plus qui parle par ma bouche,
je ne sais plus quel nom je porte encor,
mais j'ai les yeux les mains les oreilles
d'un voyageur qui serait revenu.

Inapte à se saisir, il proclame tout haut sa fière tragédie : « Ma différence est ma nécessité! » Et s'il part assiéger le monde, c'est que de tout temps le monde l'assiège et que ce double retranchement est sans issue :

Ici me vint l'espoir ici la crainte,
ici la certitude et le remords.
O souffles ranimant la flamme éteinte,
quelle fumée aux marges de la mort!

Pour avancer je tourne sur moi-même,
cyclone par l'immobile habité;
de tout éclair j'attends le calme et j'aime
du fond d'un gouffre entrevoir des clartés.

Fleurs! Flammes! Jeux et chants du jour léger.
Je puis enfin sourire à vos images :
je n'aurai plus à craindre vos mirages
si je vous vois d'un regard étranger!

Cette quête désespérée, mais éblouie, Jean Tardieu l'interrompt bientôt, pour déguster des proies plus faciles, et des pêches moins miraculeuses. Il cerne d'abord l'évidence de tel art exprimé,

vivant, définitif : la musique et la peinture, Poussin et Debussy, Seurat et Ravel. C'est que ces *Figures* (1944) *savent :* la certitude des autres est déjà, si on les admire, une certitude partagée. Tant de sacrifices — Jean Tardieu est, avec Francis Ponge, le poète du renoncement : chez lui ni images rutilantes, ni cris stridents — poussent l'auteur de *Monsieur Monsieur* (1951) à descendre dans la rue, à se poster au « carrefour du Burlesque et du Lyrique », à observer le langage en manches de chemise qui court du bistrot à la soupe à l'oignon et de la Butte au Père-Lachaise. Est-ce sans péril? Les eaux populeuses de Jacques Prévert et de Raymond Queneau ont entraîné un moment la poésie de Jean Tardieu vers d'inutiles facilités. L'esprit jarryesque la sauve pourtant, par des pirouettes qui trahissent sa mélancolie foncière :

Monsieur c'était l'espace
et l'espace
se meurt.
. . . .
Nous ne sommes personne
et rien n'est arrivé.
. . . .
N'ouvrez votre fenêtre
qu'aux petites planètes
que vous connaissez bien.
. . . .
Si vous ne voulez rien finir
évitez de rien commencer.
Si vous ne voulez pas mourir,
quelques mois avant de naître
faites-vous décommander.

Un mot pour un autre (1951) justifie *Monsieur Monsieur :* il ne s'agissait nullement de parler comme Louison, de chanter comme Paulette, de jacter comme Françoise. Il fallait littéralement espionner le langage tel qu'il se transforme, en conclure qu'il possède une vie à lui, et que loin d'être *commun*, il échappe à tous les pièges qu'on lui tend. Le drame dès lors n'est-il pas dans la traduction de l'homme en mots, traduction à ce point émancipée qu'elle s'arroge le droit de se proclamer maîtresse et de l'homme et de sa pensée? Ce renversement des hiérarchies fait que si l'homme prend à tout moment un mot pour un autre, le mot lui aussi prend un homme pour un autre, et confond à ravir temps, espace et formes :

« Cependant Louis XIV, ne se doutant de rien et se croyant toujours sur le trône, alors que la République avait été proclamée trente ans auparavant, se rendait à cheval de la Concorde aux Tuileries, et profitait de l'absence de Bonaparte pour surprendre Joséphine de Beauharnais, dont il briguait les faveurs. »

De cette oscillation entre la connaissance et le mystère, le comprendre et le dire, monte aujourd'hui *Une voix sans personne* (1),

(1) *Une voix sans personne*, par Jean Tardieu. (Éd. Gallimard).

l'œuvre la plus mûre et la plus ample de Jean Tardieu. Le rôle du poète, il l'accepte à présent, dans toute son horrible noblesse : faire vivre les mots qui peu à peu le tueront. Il restera, à jamais, un poème, venu d'où? allant où? chose chétive jetée par le poète, lui-même chose encore plus chétive. Cette voix-là domine ses contradictions et emporte le paysage immense de l'âme humaine projetée sur l'univers :

Comme si les cailloux roulaient sans mon regard
depuis cent mille et cent mille années,
comme si je n'étais pas né pour savoir
ce que racontent les sillages des navires
les ornières des routes la Voie Lactée les veines obliques de la terre
et les secrets gardés par les tombeaux,
comme si hors de moi tu montais ô superbe
ô triomphe ô soleil...

La fraternité du doute, la dictature du retour sur soi éclate en une cosmogonie rageuse et fière, comme il n'en est pas d'exemples de nos jours :

Le ciel c'est moi...
. . . .
arbre je suis dans la haine et l'amour en plein vent
j'entends je vois je me souviens
forçat de mes enfers terrestres
j'essaie en vain de rassembler
les fragments énormes d'un monde qui se disperse
et mes mains éternellement moribondes
rarement dans l'air où tout se tait.

Ainsi, ravagé par mille interrogations, le poète se dresse avec orgueil, observateur s'observant, créateur recréant sa créature : le moi qui le mine. Il est « la rencontre obscure »; il parle « une langue qu'il ignore »; il reconnaît que le silence est sa patrie, que vivre, mourir et connaître ne font qu'un. Enfin, superbe contradiction, s'il sait que « le verbe le vrai n'est pas encor trouvé », il admet aussi que « le mot rafraîchit sa pensée ».

ALAIN BOSQUET.

L'HISTOIRE

GEORGES MONGREDIEN
Mme DE MONTESPAN
ET L'AFFAIRE DES POISONS

Georges Mongrédien a abordé avec une objectivité qui ne paraît pas avoir été celle de ses devanciers, la plus grande affaire criminelle du XVIIe siècle avec celle du surintendant Fouquet.

L'affaire dite « des Poisons » est bien faite pour découvrir les des-

sous monstrueux d'une époque à la façade éblouissante, mais au cours de laquelle pullulèrent les louches officines de vendeuses de philtres et d'organisatrices de messes noires. Sous le règne de Louis XIV, une bonne partie de la meilleure société pratiqua, au moindre risque, l'empoisonnement systématique, le poison se trouvant désigné par le terme aussi décoratif que cynique de « poudre de succession ».

Georges Mongrédien croit pourtant devoir laver Mme de Montespan de l'accusation d'avoir voulu par l'entremise de La Voisin, empoisonner le roi. Ses agissements pour se maintenir dans les faveurs du monarque ne lui en apparaissent pas moins suffisamment criminels.

L'ouvrage situe l'affaire dans ses ramifications et ses multiples incidences. Il s'abstient de trop facilement romancer et, bien au contraire, offre toute la rigueur d'un dossier bien classé. L'utilisation des notes personnelles du lieutenant de police La Reynie fait beaucoup pour nous éclairer; certains des passages de ces notes que l'on nous cite étaient jusqu'alors inédits. La Reynie fut chargé par Louis XIV, dont il avait la confiance, de l'enquête officieuse de la sinistre affairë. Il mena cette enquête avec maîtrise et si à fond que, pour éviter un trop grand scandale, la Chambre ardente qui devait en juger fut finalement dessaisie.

Ce qu'on ne pourra jamais découvrir, conclut, en substance, Georges Mongrédien, c'est ce que le roi lui-même put penser du véritable rôle que joua une de ses maîtresses en titre dans ces abominables histoires.

(Éd. Hachette.) J. F.

JACQUES HILLARET

ÉVOCATION DU VIEUX PARIS

Tome III : LES VILLAGES

Ce troisième volume de l'Évocation du vieux Paris se rapporte au territoire des communes annexées à la capitale, en 1868. Autant par leur géologie que par leur géographie humaine, celles-ci diffèrent : Montmartre est irréductible à Bercy ou la Villette à Auteuil.

Ce Paris de la périphérie apparaît certes plus proche de nous dans le temps que celui du centre ou des vieux faubourgs. Sauf pourtant à Auteuil, une maison d'avant la Révolution y présente un caractère de rareté. Avec son habituelle minutie et son sens du détail poignant, c'est à travers des quartiers qui, il y a cent ans à peine, comportaient encore des chantiers à travers champs que nous promène Jacques Hillaret. Malgré les immeubles de rapport, certaines bâtisses de ces vieux villages tiennent toujours. L'église campagnarde de Charonne s'entoure de son cimetière champêtre que domine la tombe de Bègue dit Magloire, prétendu secrétaire de Robespierre et statufié dans son costume d'ancien régime avec tricorne et catogan. A Montmartre aussi bien, le cabaret des assassins devenu celui du *Lapin agile* témoigne du temps de Mimi Pinson face à une vigne récemment plantée. Quant à l'église Saint-Pierre du vieux Montmartre, elle demeure toujours debout avec son calvaire verdoyant. Jacques

Hillaret nous apprend que si elle n'a pas été démolie, ce fut grâce à un complot d'anticléricaux du dernier siècle qui, pour faire la nique au Sacré-Cœur en voie de construction, s'employèrent à la sauver. Curieux jeux du sort.

(Éd. de Minuit.) J. F.

LES LETTRES ÉTRANGÈRES

ESPAGNE D'ICI ET DE LA-BAS

Le roman d'inspiration romantique existe encore : si l'on en doute, il suffit de lire *Tino Costa* de Sebastian Juan Arbo, que Victor Crastre a traduit pour les éditions Gallimard : nous y retrouvons la poésie du malheur dans un tableau poussé au noir, dans une sorte d'eau-forte à la Goya. Ce Tino Costa, enfant naturel, porte sur lui la malédiction de sa naissance ; il suscitera les drames autour de lui. Qu'on en juge par la fin du roman : Tino Costa est lapidé après avoir étranglé une toute jeune fille qui l'aimait sans se l'avouer, tandis que celle qu'il aimait, réduite au désespoir, se pend et que la mère de Costa devient folle. C'est qu'il porte un destin, alors que les autres habitants du village n'ont qu'une existence. Et, par contagion fatale, il donne un destin à tous ceux qui l'approchent, à tous ceux qui l'aiment. On reconnaît là le thème principal des romans « frénétiques » qu'ils soient signés Balzac, Nodier, Maturin ou bien Hoffmann.

Ceux qui ne goûtent pas une aussi sulfureuse exaltation admireront dans ce livre l'arrière-plan, je veux dire la chronique villageoise de Santa Maria dels Monts. Sebastian Juan Arbo connaît bien ces villages catalans, proches de la Méditerranée, d'une rudesse presque primitive, pareils à ces montagnes espagnoles couvertes de pierrailles et de plantes odorantes. Ç'est la terre d'élection des passions : la cruauté, la haine, l'amour, la piété s'y donnent libre cours. Et l'auteur exprime bien toutes celles qui tourmentent ceux qui habitent Santa Maria dels Monts, riches ou pauvres, extravagants ou sérieux, voltairiens ou confits en dévotion : c'est là que s'affirme son talent, dans ses dons d'évocation villageoise, de sympathie pour une humanité fière et rude, de peinture à vive opposition entre les ombres et les lumières. Le lyrisme « frénétique » lui va moins bien et la philosophie, pas du tout. Il a beau affirmer que « le mal règne toujours trop dans le monde, qu'il y déploie une activité démoniaque et terrible », il ne

réussit pas à nous en convaincre. Plus touchant est son espoir que nous puissions un jour « échapper à la cruauté de la vie ». L'homme ne vaut que par cette aspiration-là.

★

Ildefonso-Manuel Gil qui a obtenu le prix international du premier roman en 1950 pour *La Moneda en el suelo* qu'on pourrait traduire en reprenant la métaphore biblique « Le talent enfoui », mais que Bernard Lesfargues a préféré appeler *l'Enfer de Carlos Seron* (éditions de la Table Ronde) ne nous réconforte pas davantage que Sebastian Juan Arbo et comme son livre ressortit à l'esthétique réaliste, nous en sommes encore plus accablés. Avec lui, pas de poésie, mais plus d'analyse psychologique et une peinture crue de la servitude humaine. Son personnage central, Carlos Seron, est un orgueilleux sentimental : un accident l'empêche de poursuivre une carrière de virtuose, sa fiancée l'abandonne, ce double échec le marquera pour toujours. Il aura beau par la suite rencontrer les amours les plus dévouées, des occasions de réussir, il tombe de misère en misère et finira sa vie, rivé à son ancienne fiancée, devenue elle-même une théâtreuse vulgaire et déchue. C'est une sorte de roman théologique sans Dieu : une faute initiale, la trahison de la fiancée, et un coup du sort, l'accident qui mutile les mains du virtuose, jouent le rôle de décrets de la Providence. L'histoire se déroule dans une atmosphère déterministe : cet enfer sur terre nous offre une préfigure du paradis futur où tout se paie, et à prix d'or.

Livre amer, pessimiste où l'auteur s'est refusé à toute explication mystique et qui ne s'expliquerait pourtant que sur ce plan-là. Le titre la suggère : ceux qui ratent et gâchent leur vie seront-ils sauvés par leur échec même?

★

Le troisième auteur dont je veux parler aujourd'hui, Alejo Carpentier, donne en noir sur blanc l'explication à laquelle se refusent les deux autres : *le Royaume de ce monde* (traduit par L. F. Durand chez Gallimard) pouvait s'appeler le Prince de ce monde, car le héros, en définitive, en est le démon. L'épigraphe, empruntée à Lope de Vega, nous éclaire sur ce point. Colomb a eu beau planter la Croix sur l'Amérique, le démon qui régnait déjà sur les lieux n'y continue pas moins à officier et les rites du culte vaudou entretiennent sur la terre antillaise le souvenir de ce règne séculaire. En effet, au début du livre, nous voyons un certain MacKandal, sorcier manchot, posséder le don d'envoûter les animaux et de se métamorphoser à son gré. Il transmet sans doute ses pouvoirs à celui qui — sur le plan humain — joue le héros de cette histoire, Ti Noël, un esclave nègre, car avant de mourir Ti Noël met le comble à son expérience d'ici-bas en assumant tour à tour une vie d'oiseau, d'insecte, de félin et d'herbivore. Rien ne lui donne satisfaction : il finira dans sa peau d'homme et découvrira

que l'existence n'a pas de sens. Dans cette île de Saint-Domingue où se passe l'action, Ti Noël a subi l'esclavage des colons français, des rois nègres, des dictateurs créoles, mais rien n'a changé pour lui : les pauvres gens ont toujours été brimés, les riches insolents et vulgaires, les puissants renversés en une heure. « L'homme, pense-t-il, ne sait jamais pour qui il souffre ou espère. Mais sa grandeur consiste à vouloir améliorer le monde, à s'imposer des tâches. Voilà pourquoi, écrasé par la douleur et les tâches, beau dans sa misère, capable d'amour au milieu des malheurs, l'homme seul peut trouver sa grandeur, sa plus haute mesure dans le Royaume de ce Monde. »

Si je comprends bien la pensée de l'auteur, il faut opter malgré tout pour le Royaume de ce monde (donc pour le démon) puisque c'est ici-bas seulement que peut se réaliser notre soif de progrès et de mieux-être. Le Ciel, parfait par définition, est déjà accompli alors que sur la terre tout est éternellement à recommencer. Le Ciel est l'être, la Terre le devenir : vivent donc la Terre et ses misères !

Le mérite d'Alejo Carpentier est d'avoir incarné ses idées métaphysiques dans la chronique la plus alerte, la plus cocasse, la plus pittoresque du monde, celle de la plus grande île des Antilles, Haïti. Bien qu'il soit né à la Havane, il semble bien connaître les affaires d'Haïti. En tout cas, il en décrit les mœurs et l'esprit avec une poésie subtile. S'il s'agit d'une chronique sans date, c'est que l'auteur entend qu'elle appartienne plus à la poésie qu'à l'histoire.

Mais pour les lecteurs français peu familiers avec les éléments dominicains, disons que l'action commence vers 1760, époque où Saint-Domingue sous la domination française connut une ère de prospérité, pour s'achever vers 1830. Ces soixante-dix ans donnent à Alejo Carpentier l'occasion de peindre le soulèvement des noirs contre la France en 1791, le gouvernement du général Leclerc, mari de Pauline Bonaparte, la fantaisiste et cruelle dictature du roi nègre Henri Christophe. Je m'attendais à voir surgir Toussaint Louverture, j'en fus pour mes frais. Est-ce que je me trompe d'île? N'importe, nous avons une suite de courts tableaux hauts en couleur, sensuels, cruels ou troublants, comme dans le roman picaresque classique : on voit donc dans quelle tradition s'inscrit ce livre, au premier abord déconcertant. En tout cas, il charme et donne à penser.

Qu'il soit en langage clair ou chiffré, le problème du mal continue à hanter la conscience catholique espagnole : ces trois livres récemment traduits en apportent un nouveau témoignage.

MARCEL SCHNEIDER.

NIKOS KAZANTZAKI

ALEXIS ZORBA OU LE RIVAGE DE CRÈTE

En dépit de l'originalité de chaque écrivain, en dépit des minutieuses distinctions des critiques, il n'est au fond qu'une vérité du roman, qu'un mouvement essentiel du roman qui sont de raconter l'homme à l'homme, de l'apaiser et de le satisfaire, d'endormir, par

le mirage des mots et des intrigues, son éternel désir de se fuir lui-même, son éternelle insatisfaction, son éternel doute...

Le narrateur du roman de Nikos Kazantzaki *Alexis Zorba* (paru en grec en 1946 et dont le titre originel se traduirait plus exactement : faits et gestes ou vie privée et publique d'Alexis Zorba) pouvait en avoir conscience puisque son grand-père maternel, un paysan qui n'avait jamais quitté son humble village de Crète, arrêtait les passants et les voyageurs, les emmenait chez lui et, quand il les avait bien nourris et abreuvés, avidement, il demandait :

« — Raconte.

— Raconte quoi, père Moustoyoyi?

— Ce que tu es, qui tu es, d'où tu viens, quelles villes et quels villages tes yeux ont vus, tout, raconte tout. Allons, parle! »

Et l'homme parlait, mêlant la vérité aux mensonges, faisant alterner sa fiction avec des réalités insoupçonnées, renouvelant au gré de l'inspiration son maigre destin, donnant à son hôte cette pâture de miracle qui permet à l'homme d'échapper un moment à lui-même et d'intégrer à sa vie incertaine et limitée la grande recherche d'une humanité en quête du but de son incompréhensible aventure.

Kazantzaki raconte donc et le rythme de son récit oppose, comme s'opposaient les voix des bergers dans les chants amœbés de Théocrite, deux thèmes, deux hommes, deux modes d'être, de vivre, de parler : l'intellectuel (qui est le narrateur, le « papivore » comme l'appelle son antagoniste) et l'homme brut, sensible, d'une vitalité véhémente, l'homme selon la chair et le sang : Alexis Zorba.

L'intellectuel enserre de bandelettes de mots tous ses sentiments, toutes ses pensées et les momifie. « Pendant que tu parles, lui dit Zorba, j'observe tes bras et ta poitrine. Eh bien! qu'est-ce qu'ils font? Ils restent muets comme s'ils n'avaient pas une goutte de sang. Alors avec quoi veux-tu comprendre? Avec ta tête. Pff! »

Chez Zorba au contraire tout devient geste, tout devient acte. Un jour il rencontre un Russe; ils ignorent chacun la langue de l'autre; spontanément ils dansent leurs propos : « Tout ce qu'on ne pouvait pas dire avec la bouche, on le dirait avec les pieds, avec les mains, avec le ventre ou même avec des cris sauvages », et Zorba danse aussi sa joie et chante, en s'accompagnant d'un santorin, pour chasser ses soucis...

Pour le narrateur la vie se déroule à l'intérieur; il cueille, s'inclinant aux mouvements de son âme ou de sa raison, les formes, les couleurs, la mélancolique douceur de la pluie, l'exaltation du soleil; il reçoit, il ne participe pas totalement.

Pour Zorba, vivre, c'est se colleter avec les choses, avec les êtres, c'est conquérir sa jouissance et s'affirmer dans l'action, c'est se soumettre aux accès de violence, de sauvagerie que nous impose notre corps, c'est enfin tout sauver par cette divine pitié qui le pousse à embrasser, à dorloter, à donner ses derniers moments de plaisir à cette vieille courtisane décatie, sa « Bouboulina » qui le pousse, indigné, à soutenir un combat inégal, à se faire arracher une oreille pour la défense d'une veuve menacée.

L'intellectuel dit : « Le massacre de la veuve entra dans mon

cerveau, cette ruche où tout poison se muait en miel... » et Zorba répond en écho : « Il n'y a pas que la femme qui est une histoire sans fin, il y a aussi la mangeaille... »

Mais l'un et l'autre se retrouvent sur le même plan pour parler aux paysans de Crète « des choses éternelles : des céréales, des vignes, de la pluie », pour admirer les paysages de l'île : « des jardins d'orangers, de citronniers, de néfliers; tout près du rivage, les potagers; au sud, la mer... qui embaumait comme une pastèque; » pour sentir à certaines heures privilégiées la saveur enivrante du temps « ce n'était plus une succession mathématique d'événements... C'était du sable chaud, finement tamisé et je le sentais couler tendrement entre mes doigts »; pour se retrouver enfin, l'un et l'autre, également sans réponse aux « pourquoi? » aux « et après? » aux « qui donc? » que notre propre existence et l'ordonnance du monde suscitent inlassablement dans notre esprit.

L'aventure crétoise de nos deux héros prendra fin sans que des solutions, bien sûr, soient trouvées, sans que l'un ait réussi à modifier l'autre ou même à le convaincre; ils auront vécu heureux l'un à côté de l'autre, en fervente ou respectueuse amitié, s'entourant de belles histoires, des belles histoires de Zorba, poétiques et charnelles, s'adonnant à la douceur de vivre ou à une méthode de vie, celle de Zorba. « Mer, femme, vin, travail acharné » heureux de nous avoir paré l'esprit de doutes salutaires sur l'utilité des guerres, des principes, de la science, et de certitudes impalpables, indéfinissables, comme la couleur d'une joie, la tendresse de l'air marin, la chaude présence d'un être, un désir inconnu, l'orgueil solitaire des espoirs sans but...

M. Kazantzaki n'est pas un nouveau venu en littérature : poète dont le premier recueil parut en 1910, romancier, dramaturge (*Ulysse*, 1928; *Prométhée*, 1949); essayiste (*Ascèse*, 1946); grand voyageur (il a parcouru l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie, la Palestine, l'Égypte, la Russie et publié de savoureux récits de voyage), il a trouvé, me semble-t-il, en ce roman le moyen d'exprimer en une somme, vivante et juteuse, ses tendances, ses goûts, ses idées, ses passions. Ce roman fait honneur à la littérature grecque et à la littérature tout court. Pour nous s'y ajoute une poésie des îles, un dépaysement fructueux qui nous ont fait prendre à cette œuvre remarquable un plaisir que nous espérons avoir traduit.

(Éd. Plon.) CHARLES MOULIN.

LE THÉATRE

MACBETH ET LES FORCES DE LA NUIT

On se rappelle que Vilar avait renoncé l'année dernière à revenir à Avignon. Il n'a heureusement pas tenu sa promesse et a donné son huitième festival avec un succès encore supérieur à celui des

autres années. On refusa du monde à chaque séance bien que la cour d'honneur du palais des papes, grâce à un ingénieux système de gradins, contienne trois mille spectateurs.

Comme il y a sept ans que je dis ici ce qu'est le festival d'Avignon, je ne reparlerai pas une fois de plus de l'extraordinaire qualité du public qui joint à l'enthousiasme et à la finesse des méridionaux une formation théâtrale acquise par huit ans de ferveur autour d'une idée neuve et d'un homme de théâtre qui est devenu le plus grand de tous.

En montant cette année *le Prince de Hombourg, Cinna* et *Macbeth,* Vilar prouvait sa fidélité aux « hautes époques » du théâtre, et j'attends avec impatience le jour où il abordera enfin la tragédie antique : lui seul est capable de retrouver le sens perdu de ces « parades sauvages » qu'il serait tout indiqué de donner dans les belles traductions de Claudel.

Le contraste est frappant entre la tragédie de Shakespeare, celle de Corneille et celle de Kleist qui procède curieusement des deux autres. Jamais peut-être n'avait-on pu ainsi toucher du doigt les différences qui peuvent donner à chacune de ces géniales créations leur affectivité propre. On sortait du *Prince de Hombourg* comme de la contemplation d'un clair de lune ; de *Macbeth* comme d'une bataille d'animaux sauvages ; de *Cinna* comme d'une méditation. Ainsi parcourait-on à grands pas l'espace de trois vies...

Pour son dernier spectacle, *Macbeth,* Vilar a cependant eu tort de multiplier l'emploi des haut-parleurs. S'ils étaient justifiés pour la remarquable sonorisation de Maurice Jarre : cris de chouettes, plaintes du veuf, croassements du malheur et trompettes du jugement, l'enregistrement des incantations des sorcières et d'un monologue même de Macbeth rappelait fâcheusement le cinéma. Comme dans les films, on retrouvait ce son imaginaire de la voix déformée, inutilement désincarnée. Qu'on utilise ce genre de procédé pour une pièce contemporaine, passe encore. Mais à l'égard de Shakespeare, il y a là un anachronisme qui fausse l'appel direct de cette voix venue du fond des âges, dont la force est suffisante à émouvoir les cœurs. La voix nue de Macbeth, son dialogue avec les sorcières n'ont pas besoin d'être amplifiés pour trouver le chemin de l'épouvante.

Autre reproche : la traduction de Jean Curtis, beaucoup trop familière, émaillée de termes modernes, d'expressions parlées qui ne correspondent nullement à un texte qui a plus de trois cents ans. Je n'en donnerai pour exemple que le passage le plus connu du *tale told by un idiot, full of sound and fury* que Jean Curtis traduit ainsi : « Demain, et puis demain, et encore demain, les jours à petits pas glissent de l'un à l'autre jusqu'à ce que le temps ferme son livre à la dernière syllabe épelée. Tous nos matins n'auront éclairé pour nous imbéciles, qu'un seul chemin vers la poussière et la mort. Assez, que l'on étouffe cette chandelle ! [pour : *Out, out, brief candle* »]. La vie n'est qu'une ombre en marche, un pauvre acteur qui fait son heure sur la scène : il s'agite, il s'échauffe et puis on ne l'entend plus ; c'est une histoire que dit un idiot, pleine de bruit et de fureur, et qui ne signifie rien. » Que

l'on compare avec la traduction de Maeterlinck — c'est elle qu'il fallait jouer, à défaut d'une traduction qui aurait été faite par un grand écrivain auquel Vilar aurait pu la commander (Barrault n'avait-il pas commandé un *Hamlet* à Gide?)

Les costumes de Mario Prassinos, enfin, dans la ligne de ceux de Gischia (vives couleurs, symboliques du personnage, interprétation des enluminures irlandaises du XIIe siècle?) nous paraissent trop riches, trop surchargés. Ils détournent bien souvent l'attention déjà envahie de tant de côtés à la fois. On dirait que Prassinos a oublié que tant de personnages se trouveraient ensemble sur le plateau.

Les haut-parleurs, la traduction hésitante, l'abondance colorée des costumes, quelques désordres dans la mise en scène (en particulier, dans les combats de la fin) empêcheraient de dire que *Macbeth* est le meilleur spectacle de Jean Vilar.

Mais il y a autre chose. L'interprétation est telle qu'elle dépasse de loin tout ce que l'on a pu voir au théâtre ces dernières années. Toute la troupe du T. N. P. — qu'il s'agisse de Deschamps, de Sorano, de Moulinot, de Wilson ou de Monique Chaumette — paraît exactement faite pour jouer Shakespeare. Chaque nuance est observée avec une rare intelligence et aucun effet ne sent jamais l'effort.

Au centre de cette multitude de personnages, de ces victimes ou de ces vainqueurs, errait comme une bête fauve — chacal ou hyène — Jean Vilar en Macbeth. Il nous est apparu tel que devait être celui qui « a assassiné le sommeil ». Traqué par la peur, décomposé par une insomnie perpétuelle, écœuré du sang qu'il verse à chaque moment, Macbeth était alors l'homme de la peur, le faible meurtrier ; l'assassin en proie aux remords qu'il traduit en un pessimisme total dont nous qui n'avons pas tué sommes atteints malgré nous. Sous nos yeux, Vilar en Macbeth devenait le sombre accusateur lyrique d'une vie sans espoir.

Auprès de lui : Maria Casarès, telle que nous l'attendions depuis longtemps, donnant enfin sa plénitude à un rôle hors de commune mesure. Surgie de la nuit, elle paraissait incarner les forces sauvages et *naturelles* du mal : elle était à la fois femme et sorcière, tenant la note la plus haute de la féminité maudite. Sa composition du personnage auprès de celle de Jean Vilar nous livrait enfin la clé de Shakespeare. Cette image de la démesure expliquait ce qu'a pu et voulu le génie d'un homme. Et c'est ainsi que nous participâmes ce soir-là au grand mystère de la création poétique.

GUY DUMUR.

ARLES SANS « JULES CÉSAR »

Que la lumière de la nuit était pure sur les Aliscamps ténébreux ! Le vent, soudain, qui se lève et, dans la débâcle des nuages, le croissant à la pointe d'un cyprès, et les tuiles rondes

glacées de lune... Je viens de découvrir Arles comme une ville étrangère... — « Pardon, je croyais... » — Ne m'interrompez pas : comme une de ces villes avec qui l'on a des rendez-vous nocturnes. A nos villes, nous ne donnons trop souvent que nos jours. — « Je croyais que vous... » — Un instant : je voudrais me souvenir de ces colonnes torses où s'enroule le pampre, de cette porte illuminée dans son retrait pavé, et, tout au haut de la ruelle, de l'arc pesant des arènes, tendu au bout d'un projecteur... — « Nous y voici ! Je croyais que vous étiez allé à Arles pour nous parler du *Jules César* de Jean Renoir et de Shakespeare? » — Je suis allé à Arles pour parler de ce que j'aurais vu : je parle de ce que j'ai vu.

A la vérité, ce que j'ai commencé par voir, c'est qu'il y avait à Arles deux Césars à conquérir : il eût fallu Cléopâtre. Ce n'était pas mon affaire. La suite l'a bien montré. Oui, deux « Jules César » : d'abord, celui que vous dites ; ensuite l'hôtel de ce nom que couronne un fronton simili-romain éclairé au néon : on m'avait donné à croire que mon siège était réservé là et que mon lit était fait ici, sur la foi de quoi j'avais fait le voyage. Il m'apparut très vite que prétendre à ce lit comme à ce siège était une entreprise inconsidérée et pour tout dire une folle ambition. Pour le lit, j'eus beau en rabattre de mes prétentions impériales : Arles n'avait plus à m'offrir la moindre couche plébéienne, pas même une pierre où reposer ma tête. Quant au spectacle où j'étais, paraît-il, convié, par une fatalité que seuls peuvent expliquer les rapports nettement mauvais que j'ai toujours entretenus avec César, ma place demeurait à jamais égarée et je ne saurais en vouloir à l'aimable organisateur qui renonça à la retrouver entre dix mille. Il me glissa enfin une « populaire » avec l'avis consolant que « toutes les places se valaient » (ce qui était façon de parler, le prix « populaire » de 500 francs croissant très rapidement à mesure qu'on s'élevait sur l'échelle sociale, c'est-à-dire qu'on descendait les gradins). A l'heure prescrite, je trouvai le peuple dans son attitude éternelle : houlant et invectivant devant des grilles où veillait la garde. Et le peuple criait (je n'invente rien) : « On a pris la Bastille, on prendra bien *nos* arènes ! » — Cette manière révolutionnaire d'entrer au spectacle, tout à fait neuve pour moi, me séduisit malgré la chaleur et la presse. Hélas ! le peuple s'en contait à lui-même. Du reste, que faire contre des grilles qui ont su contenir la fureur impatiente de tant de lions romains nourris d'esclaves? — Des entrailles à la gorge, je commençais d'éprouver une double sensation populaire : la révolte impuissante et la soif. Sept fois, je fis le tour des murailles, qui ne tombèrent point. Mais, des vomitoires béants et noirs, venaient de grandes rumeurs : flux et reflux de foule, ressac des haut-parleurs et, soudain distincts, des cris fameux : « ... *Il ferait se lever jusqu'aux pierres de Rome!... Car Brutus est un homme honorable... Tous, ils sont des hommes honorables...* » Loyalement je tentais aux autres portes une percée qui fut chaque fois victorieusement repoussée. — « *Mais le noble Brutus est un homme honorable...* » Il n'était que de laisser la situation « pourrir » et César mourir. Que dis-je? César était déjà mort sans moi, ce qu'il fit très convenablement, paraît-il (je dirai,

si j'en ai le loisir, de quelle bouche je le tins, et comment) ; je le crois volontiers, car M. Henri Vidal est un acteur honorable.

Ainsi descendis-je vers les boulevards, d'un pied léger et d'un cœur qui n'avait point déserté l'espérance : rien n'est perdu pour l'homme aussi longtemps qu'il lui est donné de s'asseoir sous un arbre et de boire frais.

Plus tard, le peuple s'étant lassé, hors quelques fanatiques aux yeux desquels je fis, à ma honte, figure de privilégié, la garde à la vue de mon billet d'extrême faveur débloqua ses cadenas et entrouvrit les grilles. A l'issue de ce long cheminement, toujours émouvant, dans les entrailles des arènes, je débouchai sous le ciel, et je me trouvai dans la situation d'un spectateur retardataire à la revue du 14 juillet. Pourtant, je voyais la foule. Non pas une foule grise : une foule tricolore, où dominaient le blanc et le rouge, avec tout de même, ici et là, de beaux noirs et des jaunes solaires. Les filles d'Arles portaient leur costume, ou bien d'amples jupes rose-feu qu'elles étalaient autour d'elles et dont elles éventaient le vide. En me penchant par-dessus une épaule, j'apercevais les soldats de Brutus endormis. Puis, je m'avisai qee cette épaule avait de la grâce, et le col qui s'y attachait sous une coque dorée. Ainsi va la pensée : je songeais à Shakespeare, l'œil reposé sur « un cou blanc, délicat, qui du spectacle effaçait tout l'éclat ».

Non, ce n'est point là façon détournée d'évoquer « une soirée perdue ». N'ai-je pas vu ces choses nobles ou gracieuses que j'ai dites? — J'ai même vu quelques belles séquences du grand film en couleurs de Jean Renoir. Ce disant, je ne pense pas céder à une pente facile. Je m'étais mis en garde contre la tentation de trouver ici une mise en scène cinématographique, si elle n'y était pas d'évidence. Mais n'était-ce point en demeurant ce qu'il est que Jean Renoir pouvait faire œuvre originale au théâtre? — Il n'était pas jusqu'aux couleurs qui ne fussent de celles qu'on ne voir que sur les écrans. Pourtant — propos délibéré, discipline, coquetterie? — au contraire d'Hermantier qui à Nîmes jetait sauvagement dans l'arène, comme une corrida, cette bataille d'hommes, Jean Renoir s'est le plus souvent souvent limité à son dispositif et à la « toile de fond » des arènes, bref : à un « plan » traditionnel de théâtre. D'où une impression d'éloignement : de petits personnages, presque des marionnettes, se déplaçant sur un écran en relief. Spectacle très composé, et, si j'ose dire, d'une violence suave. Les couleurs concouraient à cette impression de suavité, accrue encore par le choix de J.-P. Aumont pour Marc-Antoine. Ce n'est pas une critique. Souvenons-nous que « suave » était l'épithète qui, pour caractériser Shakespeare, revient le plus souvent dans la bouche de ses contemporains.

M. Jean Renoir voudra me pardonner si je ne rapporte de sa mise en scène que des fragments et des échos. Pour la voir, avec le désir de l'admirer, j'avais planté là, au fond de l'Auvergne, Jean Dasté, notre propre spectacle, notre travail. Il n'a pas tenu à moi... Cette nuit-là, les trains qui sifflaient dans la Camargue m'ont arraché à la fin de Brutus. Mais en compensation, l'aimable hasard ! celui qui m'a fait soudain retrouver, sur le quai désert,

la coque dorée et le cou blanc de ma soirée pas tellement perdue ! Ce sont d'eux que je tiens un peu de ce que je sais. Ainsi, je m'assurai que Loleh Bellon avait eu, comme je l'imaginais si bien, ce beau frémissement tendu dans la scène de Portia, que j'aime entre toutes. J'ai quelque confiance dans le jugement d'une fille qui sait boire d'une bouche pure le vin blanc de l'aube : Valence nous le versait, un pierreux petit vin blanc du Rhône, à l'heure où, sur le fleuve, le ciel commençait de blanchir. Ce *Jules César* d'Arles, il restera pour moi le frère imprévu de *l'Arlésienne :* celui dont on parle tout le temps, et qu'on ne voit pas. Tandis qu'il mourait bravement dans l'arène comme un taureau, je me promenais dans cette petite Via Appia provençale, parmi les tombeaux vides. Oui, que les Aliscamps étaient beaux à la lumière de la nuit !

YVES FLORENNE.

LE CINÉMA

L'AGE DES ACTEURS

François Vinneuil a mis de l'eau dans son vin. Je l'en félicite. Ayant vécu l'âge héroïque du cinéma à l'âge le plus sensible qui soit, celui de l'adolescence, je le félicite d'avoir su comprendre que le cinéma, certes, n'avait pas progressé depuis, mais au moins avait *changé*. Les conditions faites au cinéma sont telles qu'il est absolument impossible de comparer les réalisateurs d'aujourd'hui à ceux d'avant-guerre. Alors, l'indécision de la technique, le muet facilitaient grandement les choses. On pouvait sans peine se permettre de montrer Marat dans sa baignoire. Maintenant, il faudra le montrer en couleurs et lui mettre des paroles décisives dans la bouche. C'est pourquoi l'avant-garde, au cinéma, est nécessairement passéiste. Elle s'enferme dans les musées que sont les ciné-clubs, elle vit de rétrospectives. Les studios et les laboratoires d'aujourd'hui lui paraissent aussi méprisables que la Samaritaine (rayon peinture) à un amateur d'antiquités égyptiennes. Dans le cinéma d'aujourd'hui, le critique intelligent n'a d'autre espoir (rarement satisfait) que de retrouver des survivances, quelques signes de ce que fut jadis le cinéma, de ce qu'il pourrait être si..., mais il y a de plus en plus de *si* et il y en aura de plus en plus. Il ne faudra plus trop aimer le cinéma d'hier — le vrai cinéma si vous voulez — pour accepter celui que nous faisons. Sans sa bienveillance, et une sorte d'indulgence curieuse de tout, et même de

ses erreurs, Claude Mauriac serait notre Robespierre, à cause de la passion qu'il voue aux formes anciennes et merveilleuses du cinéma, comme le prouve son livre l'*Amour du cinéma* qu'il faut lire mais qui, hélas ! éveille en nous plus de regrets que d'espoirs. Le cinéma, c'était hier. Il est même drôle que cet art nouveau se soit si vite cristallisé dans ses traditions, qu'il ait mis un point final à son évolution, et que ce que nous pratiquons maintenant sous ce nom ait beaucoup moins de rapports avec lui que la littérature de Jouhandeau avec celle de Montaigne, par exemple. Les amateurs de vrai cinéma, l'auteur de l'*Amour du cinéma* si vous voulez, doivent sans cesse accommoder leur regard habitué aux chefs-d'œuvre — à des chefs-d'œuvre sans héritage — pour juger les productions contemporaines qui tiennent compte de nécessités où l'art n'a que faire. Ils sont des survivants, des témoins géants. Leur exigence est terrible (comme leur passion) ; leurs unités de mesure n'ont plus cours. Ils pourraient tout condamner, sans appel. Et pourtant...

Et pourtant, à l'âge des réalisateurs a succédé celui des vedettes. En gros, et vue du dehors, c'est ainsi que peut apparaître la révolution qui s'est opérée dans le cinéma. Et j'admire François Vinneuil, dont la jeunesse a coïncidé avec le plus bel âge du cinématographe (âge où la mystique permettait d'ailleurs un grand nombre de mystifications. Combien de jugements ne pourraient tout de même plus être ratifiés dans l'*Histoire du cinéma* de Brasillach et Bardèche?) d'avoir su reconnaître que cette révolution était un *fait*, pour le pire et pour le meilleur.

Qu'on le veuille ou non, ce n'est pas autour des metteurs en scène, encore moins autour des auteurs, qu'est, présentement, construite l'industrie cinématographique, c'est autour d'Ingrid Bergman, de Gérard Philipe, de Michèle Morgan, de Jean Marais, de Raf Vallone... c'est pour eux que les films sont faits, à leur taille, sur mesure (et parfois la robe va et parfois elle ne va pas) ; d'eux que pourrait dépendre le refus de productions imbéciles, la réalisation de productions dignes du travail obscur que de toutes manières un film réclame. C'est sur leurs visages que le public cherche les lumières et les ombres des battements du cœur humain. En un mot, ce sont eux qui intéressent les spectateurs, cela va de soi, mais pas seulement les spectateurs, les auteurs aussi. C'est la présence de l'acteur qui rend, *aujourd'hui*, un peu de chaleur au fantomatique labeur qui précède la réalisation d'un film. Avant d'être présent pour le public, l'acteur l'est pour l'auteur (metteur en scène ou scénariste). Je le répète, c'est, en apparence du moins, pour lui que le film est fait, c'est pour lui que travaille l'auteur — et non pour les centaines de milliers de clients pour qui, en réalité, il travaille et qui vont le rémunérer. Le représentant de ce public anonyme, inconnu, mystérieux, ce n'est pas le Producteur (quoi qu'il dise), c'est l'Acteur. C'est lui, le truchement. Et si un jour de bonheur, je ne sais quel lien inattendu et bizarre se noue entre les créateurs d'un film et ce public éparpillé aux quatre coins d'Europe, c'est à l'acteur que l'honneur de cette réussite chanceuse doit revenir, c'est parce qu'il

aura d'abord pesé sur le scénario avant de peser sur la pellicule et l'écran.

Dans cet art du très grand nombre, l'acteur sauvegarde la part irremplaçable de l'individu : c'est *ce* regard, et pas un autre, *cette* bouche, *cette* voix (et c'est pourquoi le doublage des coproductions est une anomalie presque monstrueuse), *cet* homme, et pas un autre. Loin d'espérer que le culte de la vedette — et sa tyrannie — disparaissent, il faut vouloir au contraire, pour le plus grand bien du cinéma, qu'ils s'accentuent. Il n'y a pas d'autre biais possible. D'ailleurs, que ne doivent M. Chaplin à Charlot et M. Welles à l'acteur du même nom? Lorsqu'un acteur est chargé par le public, exactement comme une dynamo, d'une certaine force qui est certes tout autre chose que le simple talent dramatique comme on l'entend au Conservatoire ou au Français, les mots sont simples à trouver que cet acteur doit dire, il n'y a pas de problèmes absurdes de cadrage ou de travelling, on peut tourner. Je veux dire que ce sont les acteurs, et eux seuls, qui donneront au cinéma ses tripes et son cœur.

MICHEL BRASPART.

LA MUSIQUE

« LES CAPRICES DE MARIANNE »
de Henri SAUGUET et J.-P. GRÉDY
au Festival d'Aix-en-Provence.

Les créations d'œuvres lyriques — et surtout d'œuvres lyriques françaises — sont choses assez rares dans notre pays voué au répertoire le plus routinier et le plus commercial qui soit, pour que l'on doive marquer d'un gros caillou blanc la date du 20 juillet 1954 où a été donnée la première représentation de l'opéra en deux actes qu'Henri Sauguet et J.-P. Grédy ont tiré des *Caprices de Marianne* de Musset. Depuis quelques années, les festivals français ont, dans l'ensemble, fait un effort louable pour renouveler un répertoire musical un peu trop hebdomadairement épuisé. Mais on ne peut pas dire que cet effort ait beaucoup profité aux compositeurs vivants. C'est plutôt de chefs-d'œuvre classiques oubliés ou injustement négligés qu'il s'agissait. Cette création des *Caprices de Marianne* est donc tout à l'honneur des organisateurs du Festival d'Aix-en-Provence. Et cela d'autant

plus que ce sont eux qui ont pris l'initiative de commander l'ouvrage à ses auteurs.

Le mois dernier, consacrant cette chronique au récent concours de Rome dont le texte de cantate était une adaptation d'*On ne badine pas*, je remarquais que Musset se prête assez mal au théâtre lyrique, et je ne pensais pas avoir l'occasion aussi rapprochée de vérifier, en partie du moins, cette opinion. Je ne l'avançais alors qu'avec timidité, car, aussi bien, ne s'agissait-il que de compositeurs en herbe et assez inexpérimentés en dépit de toute la science qu'apporte avec lui un candidat au prix de Rome.

J'avais aussi en mémoire quelques précédents autorisés, certes, mais peu convaincants : les opéras tirés par Dorat et par H. Février de *Lorenzaccio* et de *Carmosine*.

Mais aujourd'hui, avec Henri Sauguet, nous avons affaire à un compositeur que sa sensibilité et son art désignaient tout naturellement pour faire équipe avec Musset. Avec le Stendhal de *la Chartreuse* déjà, Henri Sauguet avait montré combien il était à son aise dans ce climat poétique un peu spécial des romantiques français qui conservent toujours de profondes attaches avec le classicisme — ce qui est également le cas de Musset. Et l'on était assuré d'avance que son intelligence aiguë lui permettrait de saisir aussitôt la complicité, la subtilité d'un tel travail, d'éviter les pièges redoutables que lui proposait une telle entreprise. On était assuré notamment qu'il n'allait pas tomber dans le grossissement conventionnel auquel contraint presque toujours le style lyrique, non plus que dans les clichés et les recettes qui sont devenus de tradition un peu facile dans l'opéra. Et l'on ne se trompait pas, la réussite d'Henri Sauguet, sur le plan strictement musical, étant ici d'une qualité indiscutable, d'une rareté même, qui rendent sa partition extrêmement séduisante.

Pourquoi, alors, en sortant, n'est-on pas complètement satisfait? Il m'a semblé que la majorité de la critique et du public avait fait preuve, à l'égard de l'œuvre nouvelle, d'une réserve, d'une tiédeur, voire d'une sévérité qui étaient, certes, excessives et témoignant de peu de discernement. Mais n'était-ce pas là, au fond, l'écho trop rapidement exprimé et mal nuancé de cette impression que j'essaye d'analyser?

Je crains que, comme souvent, ce ne soit les absents qui aient tort, ou plutôt l'absent, c'est-à-dire Musset. Musset qui écrit un chef-d'œuvre trop parfait, trop subtil, trop musical déjà par sa langue, trop complet pour qu'il puisse y être ajouté quoi que ce soit. Musset qui est trop grand, en son genre, pour laisser place à côté de lui. Musset qui sait faire un chef-d'œuvre, mais qui ne sait pas confectionner un livret d'opéra simplement honnête et laissant une certaine liberté de manœuvre au musicien.

On me dira que J.-P. Grédy est passé par là. En effet, ce très habile homme de théâtre a composé un livret, ou plutôt adapté la pièce en livret, faisant même parfois — et fort bien — du faux Musset pour les besoins de la cause. Mais il l'a fait avec un respect, et un tact, et une adresse dont on ne saurait que le

féliciter, évitant ce que tant d'autres auraient sans doute fait — avec une certaine vulgarité assez favorable, d'ailleurs, au théâtre lyrique — c'est-à-dire évitant de réécrire la pièce sur mesure.

Henri Sauguet s'est donc trouvé en présence d'un livret où certaines exigences propres à l'opéra étaient ménagées avec habileté, mais où le fond restait intact. Or chez Musset, tout se passe dans le cœur, au fond de l'âme, ou en conversations intimes, en murmures, en soupirs, en élans où l'ironie se mêle à la tendresse, l'amertume à la passion, le scepticisme à l'enthousiasme. Cette dualité n'est-elle pas, après tout, tout le sujet de la pièce? C'est en effet un sujet de pièce, mais guère un sujet d'opéra. L'opéra ne rend pas de telles nuances perceptibles. Et comme par ailleurs, en dehors des quelques minutes du drame final, il ne se passe pas grand-chose, *les Caprices* ne fournissaient au compositeur qu'un prétexte bien mince.

Henri Sauguet n'a pas manqué de le sentir, plus ou moins confusément, puisqu'il précise avoir voulu écrire l'ouvrage en style de « conversation lyrique », terme excellemment choisi pour la circonstance. Mais conversation n'est pas action. Et l'opéra se nourrit essentiellement d'action : voyez *Orfeo*, tout Rameau, tout Wagner, *Pelléas*, *Boris*, *Wozzeck*, pour ne citer que des exemples.

C'est donc à Musset plus qu'aux auteurs qui l'ont choisi, enthousiasmés par la beauté de son œuvre, qu'il faut imputer cette impression légère d'insatisfaction que donne un livret de conversation statique manquant d'action dynamique.

Cela dit, on peut cependant adresser à Henri Sauguet et à J.-P. Grédy une petite critique : le texte de Musset a environ trente pages ; l'opéra dure deux heures un quart. N'était-il pas un peu imprudent de développer ainsi ce à quoi Musset avait sagement jugé bon de ne donner que des proportions restreintes vu la minceur physique du sujet?

Il semble qu'en faisant plus court, la partition de Sauguet eût beaucoup gagné, ou plus exactement eût été mieux mise en valeur. Car elle est fort jolie cette partition. C'est du meilleur Sauguet. Elle a d'abord une première vertu, c'est de trouver un climat poétique qui est exactement celui de l'œuvre originale, qui en donne un prolongement sonore idéal. Jamais le musicien n'élève la voix. Ainsi que Musset lui en fournit l'exemple, il reste discret et intime, et ne se laisse jamais aller aux éclats si tentateurs du style d'opéra traditionnel. Aucune facilité, aucune recherche d'effet. Tout est dans le raffinement, la sensibilité d'expression, le goût, la rareté, la qualité. Rarement on a vu un compositeur lyrique se contrôler, se surveiller à ce point. A cet égard, la réussite d'Henri Sauguet est incontestable, à mon sens.

D'autre part, sur un plan plus strictement musical, cette partition témoigne, de la part du compositeur, d'une liberté de style, d'une aisance d'écriture, et d'un bonheur d'invention constants. Il élargit et enrichit sa manière habituelle, son langage, d'une façon extrêmement séduisante, sans pour cela renier en rien quoi que ce soit de cette personnalité qui, à l'audition de deux mesures

seulement, d'un simple accord parfois, permet de s'écrier : « Ça, c'est du Sauguet ! » Enfin, il a orchestré cette partition avec une finesse et une délicatesse qui conviennent admirablement à la subtilité psychologique du livret, et a obtenu des trouvailles sonores du plus ravissant effet.

Le décor et les costumes de Jacques Dupont constituent un ensemble qui est une des joies les plus complètes de la soirée. Ce décor est d'une ingéniosité incomparable par la façon dont il crée un grand espace sur la petite scène du théâtre de l'Archevêché. C'est aussi un décor merveilleusement poétique, plein de détails savoureux ou simplement délicieux, détails très beaux aussi, tels ces deux escaliers qui viennent s'insérer par miracle dans un espace aussi minuscule en réalité. De même que le musicien, il a su, en lignes et en couleurs, trouver le climat qui convenait idéalement à l'œuvre de Musset.

Faute de pouvoir m'étendre sur l'interprétation qui n'est, dans l'ensemble, que moyenne malgré de jolies qualités, j'en détacherai cependant Graziella Sciutti (Marianne), plus en forme que jamais, qui chante avec une exquise insouciance une partie souvent très difficile, qui a un charme irrésistible et qui joue avec un talent prodigieux, une facilité déconcertante un rôle auquel elle donne un relief et un mouvement qu'il n'aurait certainement pas avec beaucoup d'autres — non, disons « avec toute autre » pour être plus près de la vérité.

Louis de Froment conduit l'ensemble avec infiniment de soin, de finesse, de talent, et se révèle un chef de théâtre très habile et plein de goût.

En bref, une réussite tout à fait séduisante sur le plan poétique, et que marque une originalité de tous les instants.

CLAUDE ROSTAND.

LES BEAUX-ARTS

MANUSCRITS MÉDIÉVAUX ET PEINTURE MODERNE

Chaque époque se découvre les ancêtres qu'il lui faut pour obtenir pour ses recherches les lettres de noblesse requises. C'est ainsi que les écrivains romantiques « inventèrent » (au sens étymologique) les poètes de la Pléiade par la plume de Sainte-Beuve publiant en 1827 son *Tableau (...) de la poésie française (...) au XVIe siècle,*

tandis qu'en 1850 Champfleury allait donner des aïeux à Courbet et aux peintres réalistes du temps en tirant de l'oubli les trois frères Le Nain. Quelle signification revêt donc cette multiplication, depuis quelques années, de manifestations qui choisissent pour objet notre art français du moyen âge ! Création, dans le vieux Musée du Trocadéro magnifiquement rajeuni en Musée des Monuments Français, d'une section réservée aux relevés des fresques médiévales ; exposition en 1946 de la Tapisserie où la part du lion revenait, et c'était justice, aux tentures du XIVe et du XVe siècle ; exposition, l'année dernière, des vitraux du XIIe au XVIe siècle ; exposition, enfin, cet été, de nos manuscrits à peintures du VIIe au XIIe siècle ; comment ne pas reconnaître, en face de tant de faits, que notre époque porte un intérêt de plus en plus fervent à notre moyen âge? Sans doute sent-elle d'étroites affinités entre l'art qu'elle élabore et celui qu'il a créé et où elle se trouve tout ensemble modèles, stimulants et garants.

L'actuelle réunion à la Bibliothèque nationale de plus de trois cents manuscrits à peintures (et comme ses organisateurs ont eu raison d'éviter à ce propos le terme impropre de miniature, voire d'enluminure : c'est bien de peinture, et de peinture grandiose, qu'il s'agit) établit, en effet, par l'autorité de leur splendeur incontestable, la légitimité de l'effort pictural actuel, puisqu'il va dans leur sens et relève de leur esthétique. Que la sacro-sainte perspective ne soit qu'un « truc », ou, tout au plus, qu'une convention à laquelle seule une longue habitude a donné force de loi, comment n'en être pas persuadé d'abord, pour peu que l'on regarde ces chefs-d'œuvre inégalés qui, cinq siècles, en ont fait fi, et qui sont à ce point des chefs-d'œuvre précisément parce qu'ils en ont fait fi? Que l'on n'allègue pas que l'ignorance seule contraignait leurs auteurs à ne la point utiliser. Dans le magistral avant-propos qu'il a donné à son savant catalogue, M. Jean Porcher a, en effet, justement relevé que « quelques peintures (...) dénotent une compréhension des masses et des proportions si évidente qu'il est surprenant qu'un copiste aussi habile, un dessinateur dont la sûreté de main, la virtuosité, l'audace nous confondent souvent, n'ait pu, bien avant les premiers essais du XIVe et du XVe siècle, imaginer les lois du trompe-l'œil. Mais, conscient ou non, son intérêt était ailleurs. » On ne saurait mieux dire. S'il ne l'a pas fait, c'est qu'il n'a pas voulu le faire, pas songé seulement à le faire, tourné qu'il était vers d'autres objets et convaincu que sa fonction était, non de donner une copie du monde extérieur, mais d'embellir le feuillet d'un livre. « Disposant d'un plan, c'est sur ce plan qu'il projetait ses images », écrit encore M. Porcher. C'est qu'il pensait, en bonne logique, que, pour embellir ce plan, il le fallait avant tout conserver.

Ce n'est pas que cette loi ne souffre des exceptions. M. Porcher en a relevé plusieurs, et dans les œuvres fort diverses de provenance et d'époque. Mais elles n'infirment pas plus que la royauté de ce principe aperspectif que la répugnance d'un Poussin, par exemple, à creuser telles de ses toiles n'empêche la perspective d'avoir exercé un empire souverain du XVe au XXe siècle sur la peinture de l'Occi-

dent. De fait, la France préromane et romane, voire celle encore des deux ou trois premiers siècles gothiques, assigne à la peinture une mission décorative bien plutôt qu'imitative, ce qui la conduit à dédaigner la perspective et son corollaire du modelé. Point de « valeurs tactiles » dans cet art, point de dégradé, point de volumes qui « tournent ». Tout ce que notre temps refuse, ce temps ne s'en est point soucié, ou plutôt a seulement entendu le suggérer, et le suggérer par les mêmes moyens que le nôtre : multiplicité du point de prise de vue (qui persistera jusqu'au XVIe siècle flamand, et que l'on trouve encore chez Jérôme Bosch et chez Joachim Patenier), et couleur surtout, couleur totalitaire, dont le choix et dont les rapports expriment solidairement la forme, l'espace et la lumière, mais une forme, un espace et une lumière dont l'indication est compatible avec l'affirmation du plan du support et avec son ornementation. Régine Pernoud l'a bien souligné, qui connaît et qui sent si bien le moyen âge, lorsqu'elle a écrit dans les *Peintres Célèbres :* « Une époque où règne la couleur, c'est ainsi que l'on pourrait définir, du point de vue artistique, la période romane. »

Mais ce refus de donner l'illusion de la réalité extérieure ne tire pas seulement son origine de la préoccupation décorative. On peut penser aussi, à la suite de M. Porcher et du savant article des *Cahiers Archéologiques* où M. Grabar en a étudié l'idée chez Plotin, qu'il correspondait chez les hommes du moyen âge à la volonté de donner aux personnages qu'ils peignaient un caractère particulier, sinon inhumain, sinon surhumain, du moins extra-humain, propre à les installer au-dessus de notre humanité, dans cette majesté céleste où trônent Dieu et les saints, libérés de l'espace, du temps et du nombre, pourvus d'un corps glorieux et n'appartenant plus à la terre que par l'idée que les hommes se font d'eux. C'est donc cette idée qu'il importe de traduire, et ce serait méconnaître l'essentielle possibilité de l'art que de ne pas lui demander (bien plutôt que de nous répéter les banalités du monde extérieur) de nous élever au-dessus de lui, jusqu'à ces régions supra-terrestres et extra-humaines auxquelles il peut nous donner accès. Indifférent au respect de l'espace et du volume, le peintre préroman et roman ne connaît pas non plus, ne connaît pas encore, cette superstition de l'anatomie humaine qui fermera par la suite à tant et tant d'artistes les régions sublimes du sacré. M. Porcher l'a également relevé avec justesse : c'est leur importance surnaturelle qui règle la taille des personnages. C'est elle qui exige que le Christ soit plus grand que ses disciples, le saint que l'homme qui le prie. Et, tout de même, c'est l'idée que l'artiste veut donner de ses personnages qui détermine leur canon. Si les mains du Père et du Fils sont toujours immenses, immenses à l'excès, c'est afin de traduire Leur toute-puissance : ainsi dans la scène du *Missel de Saint Denis* qui représente le Christ communiant le saint et ses compagnons incarcérés. Et la tête du saint Jean de *l'Évangile de Liessies* n'a son importance excessive que parce que de la sorte est explicité le génie de l'Apôtre bien-aimé à l'oreille de qui parle, aussi bien, la sacrée colombe. Ainsi les déformations expressives, et, plus encore, symboliques et didactiques rejoignent celles qui tirent leur

raison du souci ornemental (je pense, par exemple, à celles de ces deux hommes qui donnent la verticale de la lettre R dans une page des ***Moralia in Job*** peinte à Cîteaux au début du XIIe siècle.) Mais c'est pour attester, les uns comme les autres, par les effets qu'elles permettent, la légitimité, voire la nécessité, du principe qui les autorise. Que si, donc, les Godescalc, les Odbert, les Alardus, les Olivier d'Anchin, les Savalo, les Baudemont, les Raimbert, les Nivardus, les Ingelardus, les Sintram, les Stéphane Garcia, les Fouques d'Angers ont eu raison de pratiquer ces déformations, comment nos Rouault, nos Matisse, nos Picasso, nos Léger, nos Klee auraient-ils tort d'en user? et de quel droit ces mêmes personnes qui se pâment (et c'est justice) devant ces manuscrits de notre haut moyen âge peuvent-elles ricaner en face de telles peintures modernes qu'inspirent des recherches et une esthétique analogues? Apprendre aux détracteurs de l'art d'aujourd'hui son respect, ce ne serait pas là un des moindres bienfaits de l'exposition de la Bibliothèque nationale.

Mais en voici un autre : celui de nous mettre en garde contre le mensonge des arts dirigés, le mythe du bienfait de l'intervention autoritaire de l'État dans l'activité artistique. Le moyen âge a connu un régime qui a prétendu régenter l'art — et l'art en a été du coup, le plus médiocre de tous ceux que le moyen âge a vu naître. C'est — on l'a déjà deviné — de l'art carolingien que je parle, dont les enluminures me paraissent, en dépit de l'opinion généralementa dmise, plutôt inférieures à celles qui précédèrent, ainsi qu'à celles qui suivirent. Les organisateurs de l'exposition ont donné une place importante, prépondérante peut-être même, aux manuscrits qui furent peints, au VIIIe et au IXe siècle, dans l'empire de Charlemagne. Oserai-je avancer que, s'ils ont eu raison d'agir de la sorte du point de vue de l'histoire, ils ne l'ont pas eu de celui de l'art? et que, de celui-ci, il eût été peut-être préférable de montrer moins de manuscrits carolingiens et plus de manuscrits antérieurs? La différence de qualité est grande, en effet, entre l'invention foisonnante, la verve pleine de vie, le goût si sûr, le style si pur des pages peintes à la fin du VIIe siècle, et la monotonie majestueusement froide de bon nombre de celles qui furent enluminées au siècle suivant — surtout quand elles le furent dans le milieu palatin — et qui dénotent une tendance malheureuse à la solennité, à la pompe, à l'emphase, à une richesse qui sent son nouveau riche, une surcharge de parvenu, un paresseux abandon aux poncifs, un académisme, pour tout dire en un mot. Sans doute les œuvres admirables abondent-elles encore — et principalement dans les foyers éloignés de la Cour, voire dans les coins reculés des provinces : je pense, en particulier, aux Évangiles de Chartres, à ceux d'Ebbon de Reims (qui paraissent annoncer les Heures de Rohan), à la seconde Bible de Charles le Chauve, au Sacramentaire de saint Denis et à celui de Drogon, au Psautier de Corbie, aux Évangiles bretons des bibliothèques de Troyes et de Boulogne, au Bréviaire d'Alaric, tous ouvrages dont la liberté dans l'imagination et l'invention dans la facture contrastent avec ce que les manuscrits de l'école du Rhin présentent de correct, d'engoncé, d'officiel.

Mais il ne demeure pas moins vrai que l'on y chercherait en vain des pages aussi *parfaitement* belles que le frontispice du Saint-Augustin de Corbie, chef-d'œuvre où la fantaisie s'unit à la rigueur, la sobriété à l'intensité, l'équilibre à la vie, le goût au style : de quoi rendre jaloux Matisse et Kandinsky, Picasso et Miro, Klee et Mondrian. Aussi ce style carolingien me fait-il un peu l'effet d'être à celui qui l'a précédé ce que le style Louis XIV est au style Louis XIII. C'est assez pour nous faire regretter ce que sa solennité impériale et son faste, sa régularité, sa maîtrise impeccable ont coûté d'invention, de création, de raffinement dans le goût et d'intensité dans l'expression. Sans doute est-ce là la rançon que doivent toujours payer (même dans les hypothèses les plus favorables) les arts embrigadés par l'État.

Tribut d'autant plus lourd, quant à la peinture carolingienne, que Charlemagne et ses conseillers artistiques ont fait peser sur elle le poids du contresens qui greva toute leur politique et que l'on pourrait appeler leur erreur antiquomane. Si la prétendue « renaissance carolingienne » n'a pas été une renaissance, au sens précis et profond du terme, elle a bien été, par contre, une manière de préfigure, à sept siècles de distance, de cette autre prétendue renaissance qui est pour nous la Renaissance. On s'engoue de l'art romain, on s'efforce de l'imiter, on entreprend assez naïvement de rendre vie et efficience à des formes d'art mortes à la résurrection de qui s'opposaient, en ce début du VIIIe siècle, toutes les forces vives de la civilisation. Refusant ou tendant à refuser l'héritage celtique (qu'il vînt de la Gaule préromaine ou de l'Irlande de saint Colomban), ainsi que celui des barbares ; méfiant à l'égard de l'Orient non byzantin et ne recevant de Byzance que ses créations les plus contestables, l'art carolingien tend à se couper de tout ce qui fécondera, après son rapide déclin, la période confuse d'où jaillira la merveilleuse, la prodigieuse floraison romane. Quel contraste, de ce fait, dans l'exposition de la Bibliothèque nationale, entre la semi-monotonie, le semi-académisme du livre carolingien, et la diversité inouïe, la vie exubérante de celui du XIe et du XIIe siècle ! Que l'anarchie féodale soit une des causes de ce phénomène ; qu'il ait été favorisé par l'affranchissement du Midi par rapport au Nord, par le pullulement de foyers neufs et autonomes, le fait n'est pas douteux, mais ne suffit pas non plus à expliquer cette explosion de sève drue. Il ne rend pas compte en effet de la variété des productions qui sortent en même temps ou presque d'un seul et même atelier. Or il n'est que de regarder les livres peints dans telle abbaye, celle par exemple de Saint-Amand, pour s'apercevoir sans peine que chacun d'entre eux accuse ses caractères propres. Il n'est point d'époque, point d'art, pour qui il soit plus faux de parler d'école que pour la peinture des livres romans. Ici, dans la *Vie de saint Omer*, c'est la véhémence qui domine, le goût d'un mouvement échevelé, d'une expression frénétique ; là, dans la *Vie de saint Amand*, règne une majesté grandiose, solennelle et familière, d'un calme grave et recueilli. L'intensité, l'étrangeté, je ne sais quoi de fruste et de forcené définissent la *Bible* de Saint-Vaast, tandis que les épithètes de ravis-

sant, d'exquis, viennent spontanément aux lèvres de qui regarde les *Évangiles* de Guntfredus issus du même monastère. Puissance concentrée, force trapue, hiératisme dominent dans les *Lettres de saint Grégoire* enluminées à Saint-Amand, dont un *Sacramentaire,* rigoureusement contemporain, accuse une étonnante agilité graphique, une élégante acuité du trait, une pointe même de maniérisme dans les canons et les drapés, un raffinement subtil et rare. Tant de différences entre des œuvres peintes sur une aire de quinze lieues de côté et où les communications étaient facilitées par un relief de plaine ! Que dire alors des oppositions que l'on relève entre ces monuments de la France septentrionale et ceux qui sortent, qui de la Normandie et qui des pays de la Loire, qui de la Bourgogne et qui du Poitou, qui de l'Aquitaine et qui de la Provence, qui du Limousin et qui du Dauphiné? Au terme de leur investigation sur les peintures romanes murales, MM. Deschamps et Thibout concluaient à leur prodigieuse, leur inexplicable diversité ; c'est à la même conclusion que conduit la visite à l'exposition de la Bibliothèque nationale. Rarement pays et époque donnent une impression de vitalité, de foisonnement, de juvénilité prête à toutes les conquêtes, comme la France du XIe et du XIIe siècle. Comment ne pas préférer alors son anarchie plastique, source de vie et de création, à l'unité (relative) carolingienne, obsédée par l'exemple d'un art et d'un univers défunts? Les Renaissances, tous les retours, tous les Néo je ne sais quoi, sont toujours impostures, en art. La vie de l'art ne revient jamais en arrière.

Proclamer ce truisme (qu'il serait naïf de proférer si les routines et les académismes ne trouvaient leur terre d'élection dans la France contemporaine), n'est-ce pas condamner la peinture d'aujourd'hui, qui peut faire l'effet d'opérer, elle aussi, un retour — un retour à cet art du haut moyen âge? Nullement. Car avec elle il ne s'agit pas d'imitation, mais de rencontre. A part de rares exceptions, les œuvres d'un Matisse, d'un Rouault, d'un Léger ne sont pas des copies, ni même des interprétations, des transpositions de celles de l'époque romane ou préromane. Elles ne s'en inspirent pas, à peine les connaissent-elles ; elles les retrouvent. Et elles les retrouvent parce que leurs auteurs se sont posés le problème de la peinture, de sa fonction, de ses exigences dans des termes approchants. Peut-être aussi par ce que, malgré d'énormes différences, les tendances des deux époques, les génies des deux époques ne laissent pas de se ressembler en profondeur, essentiellement. Sans doute sommes-nous plus près, plastiquement parlant, du XIe siècle que du XVIe : s'en plaindront seulement ceux qui préfèrent (tant pis pour eux...) Saint-Pierre de Rome à Saint-Philibert de Tournus. D'autres, au contraire, se réjouiront que notre art français retrouve ses sources et y puise, avec un sentiment décoratif rénové et un renouvellement de la puissance expressive, un nouveau sens du sacré — ce sacré qui rayonne aux yeux de tous de toutes les pages de ces livres peints du VIIe au XIIe siècle et qui frappe aussi les yeux (pour peu qu'ils veuillent bien s'ouvrir) de ceux qui regardent de bonne foi telles œuvres de Rouault, de Matisse, de Braque — peut-être même de Picasso. Mais comme, bien en-

tendu, rien n'a jamais converti personne, nos bons contemporains continueront longtemps encore à se gausser de la peinture de leur époque et à n'admirer que sa grande sœur médiévale. Et ce sera très bien ainsi.

BERNARD DORIVAL.

Promenades

CORRIDA DE LA VIERGE

A cinq heures du soir, le mur blanc de l'Espagne luit de son feu le plus tragique. La braise a été répandue rituellement aux quatre coins de l'horizon. Un four souterrain brûle sous les pieds. Les arènes font encore la cour au soleil. Mais il descend bas déjà, insoutenable en plein regard des foules graves qui, par les avenues trop larges des faubourgs plantées à peine d'arbres neufs, descendent vers la course. Ce matin, quatre hommes ont pris le péril d'enfermer et d'entraver dans le toril les bêtes choisies d'un des plus somtueux élevages du Sud. Les toreros viennent du même pays. Cinq heures bientôt. On les a revêtus de leur costume d'officiant. Ils vont entrer l'un derrière l'autre dans l'oratoire ménagé sous l'une des arches. Les hommes du métier, les amis et les curieux s'en écartent comme la ville glisse vers la mer, s'écartant du temple des arènes. Le faubourg étend un parvis de silence. Le torero bleu d'aube se relève. C'est le plus jeune des trois combattants de ce soir. Il baise les pieds de la Vierge et la pierre d'autel. A peine est-il sorti que son émule et compagnon de combat, lune et or, s'agenouille à sa place sur le prie-Dieu. La porte de l'oratoire est demeurée entrouverte. Personne n'aura-t-il donc le respect de la refermer? Et l'écho de cette musique installée au-dessus sur des gradins trop proches ! Le troisième torero est entré, vert et ivoire. Chacun d'eux a allumé sur l'autel un cierge qui continuera de prier pendant le temps des combats. On dit que, dans le silence de la prière, le Vierge fait parfois au torero des révélations très précises et jusqu'à celle de la mort qui permet à l'homme de l'affronter en parfait état de grâce. Mais elles sont toujours le fait d'une très insigne protection et d'un secret absolu.

La musique s'est époumonée. Après la dernière mesure, les musiciens s'épongent le front et se passent des gargoulettes. A deux battants, la grande porte de l'arène s'ouvre brusquement. En surgit un cavalier noir fonçant à grand galop vers la loge de la présidence

qui domine le combat de très haut, sous la galerie ceinte de tuiles vernissées. Un grand drap rouge armorié au blason de la ville est tendu sur son balcon. Arc-bouté sur ses étriers, le cavalier freine à toutes rênes sa bête qui se cabre. Il salue la présidence, tourne bride, galope jusqu'à la porte que sa bête déchaînée allait manquer d'un souffle, disparaît dans l'ombre du couloir et sitôt reparaît. La foule porte peu d'attention à ce rite bien connu et se divertit seulement de la fringance du cheval. Voici de nouveau le cavalier sous la loge. On voit s'y lever le maître de la course. On le voit jeter la clé du toril au cavalier qui, debout sur les étriers, s'efforce de la recevoir, si la fortune est favorable, dans la coiffe de son feutre sévillan. Tous les regards, cette fois, sont sur lui. Il tend le chapeau. Il demeure figé dans son geste comme une statue équestre. Aucune clé n'est tombée dans la coiffe du chapeau. Aucune clé n'est tombée auprès du cavalier. Les valets l'auraient vue. Ils sont tous là, stupides, le maître de la course et ses assesseurs levés d'un bond, penchés par-dessus la balustrade, le cavalier, les valets, et la foule dont les regards vont du sol à la loge et de la loge au sol. C'est un prodige ! Ce ne peut être autre chose ! La clé du toril a bien été lancée. On en jurerait par saint Jacques ! A-t-elle disparu dans le cours de sa chute? Que la foule assise au-dessous de la loge se dérange et cherche dans ses rangs, c'est peine perdue ! Le geste du maître était large. Nul n'a été frappé par la clé. Nul n'a entendu le bronze tinter sur l'un des gradins. Une clé lancée ne se perd pas ainsi. Il faut bien penser à un prodige. En est-ce la peur soudaine qui prend le cavalier noir? Il se recoiffe, tourne bride fonce et disparaît définitivement dans l'ombre de la porte. Le silence des faubourgs envahit l'arène. Les afficionados s'interrogent du regard ou, très bas : « Je n'ai jamais vu cela et pourtant... — Que vont-ils faire? — Il y a toujours une autre clé. »

A la limite de l'ombre et du soleil, le chef de la musique est le premier à reprendre ses esprits. Est-ce là sa manière de conjurer le prodige? Il lève sa baguette. La musique attaque à pleins cuivres une marche sur laquelle débouche en mesure et couleur le cortège du Paseo. On remarque combien les toreros paraissent jeunes, chacun en tête de sa cuadrille d'hommes de cape, se découvrant et s'inclinant, la toque noire sur la poitrine. La musique la plus bruyante étouffera-t-elle le prodige? C'est un coup de démon ! Mais le démon sera joué ! L'autre clé du toril est sur la porte. La vraie clé. Le reste n'est que cérémonie.

A l'intérieur, les bêtes ont été désentravées, prêtes à être lâchées dans l'ordre qu'il faut. La première cogne déjà contre la cloison de planches. Et, pendant que le cortège salue là-bas dans l'ombre des tribunes d'honneur, on s'aperçoit soudain QU'IL N'Y A PAS D'AUTRE CLÉ SUR LA PORTE DU TORIL, qu'il n'y a jamais eu d'autre clé. Le vantail est un vantail solide qu'on ne pourrait enfoncer. Une dizaine d'hommes s'y précipitent pourtant. Ils ne peuvent même pas l'ébranler. On dirait un mur de pierre. Il est inutile de parler, d'appeler, de chercher : IL N'Y A PAS D'AUTRE CLÉ. Tous se découvrent en même temps. Tous le savent avec une lucidité implacable comme on connaît seulement en rêve... Mais ce n'est pas en rêve.

Du plus haut des gradins sonnent les trompettes de la première entrée. La première cuadrille a échangé les capes de parade pour les capes roses de travail. Rien ne surgit du couloir. Autre fanfare. Le torero bleu d'aube saisit une cruche et boit longuement à la régalade. Quelques cris partent du public. Quelques cris à peine. Une troisième fanfare.

Et brusquement on voit s'avancer une forme noire, digne et majestueuse, flamme noire dans le soleil oblique. La Vierge apparaît. La Vierge est entrée dans l'arène. Une reine, mains blanches posées sur les paniers de l'ample robe. Un voile noir lui couvre le visage. Elle avance à petits pas et nul ne peut douter que ce ne soit la Vierge. Elle est descendue de son socle au-dessus de l'autel dans l'oratoire aux trois cierges. Nul ne l'a vue jusqu'à ce qu'elle surgisse en pleine lumière de l'arène. Dans la foule, des femmes se signent, étouffent un cri, se serrent les unes contre les autres en groupes glacés. La Vierge noire écarte son voile, découvrant son visage. C'est bien la Vierge de la Croix et des Douleurs. Elle est immobile maintenant, presque au centre de l'arène d'où il semble que s'élève une fumée légère, peut-être de l'encens. On le saura bientôt. La Vierge tourne un peu la tête et fixe l'un des péons. Plus tard, il ne pourra jamais dire comment il osa avancer vers elle, abrité il est vrai derrière sa cape rose, comment il osa agiter la cape du même mouvement que pour attirer l'attention du taureau. Plus tard, le torero ne pourra jamais dire comment il osa bouleverser les rites de la course, négliger le travail de cape et le tercio de banderilles et si tôt saisir la cape sanglante de la muleta. Mais quand il la saisit, sous le drap ce n'est plus une épée, tout juste un glaive court, presque un poignard. N'importe, il s'avance vers la femme noire. Il dira plus tard qu'il ne se souvient d'aucun étonnement, d'aucune crainte. Le Père a trempé l'acier du glaive dans les eaux de Siloé ; il en a aiguisé le tranchant sur la meule luisante d'étoiles. L'Archange des milices l'a éprouvé en tranchant le col de quelques rebelles. Et la Vierge pense en son cœur : « L'Ange messager qui s'agenouilla devant moi en un tourbillon de fleurs portait donc un glaive caché sous les plis de sa robe? Pourquoi m'avez-vous choisie, moi, dans mon hameau ignoré? Pourquoi ne m'avoir point laissée à la seule coulée de mes jours? Que le cœur de Dieu est donc cruel d'avoir choisi une servante qui levait à peine les yeux vers le ciel ! Je n'ai point de forces et c'était une femme forte qu'il fallait lancer dans l'arène de douleurs... Non pas moi. Mais l'Ange m'est entré dans le cœur comme la pointe d'une épée. » Les pieds de la Vierge Noire ne semblent point toucher le sol. Si légère maintenant, elle se déplace autour de l'homme avec une rapidité d'apparition. Mais qui douterait de sa vérité? Et, presque aussi rapide, la muleta vole devant elle, comme une aile rouge, pour des passes qu'elle transperce plutôt qu'elle ne les déjoue. Il faut faire vite ! Le torero dévoile le glaive. Il sait qu'il y sera habile autant qu'à l'épée. Il dédie à Dieu le coup qu'il va donner. C'est l'heure de la Vérité éternelle. Des prières courent sur les lèvres. Cette fois la Vierge s'offre au glaive du Père dont le jeune torero a lentement élevé la lame à hauteur de ses yeux. Dieu coud un instant la bouche

du monde. Avec la maîtrise attendue, le torero frappe au cœur. La glaive y entre jusqu'à la garde et une gerbe d'ovations jaillit soudain de l'arène tandis que l'homme salue et que la Vierge tombe à genoux, la tête penchée sur l'épaule. Et le sang coule à flots sur la robe et jusque sur le sable de l'arène. Deux valets vêtus de blanc s'approchent alors. Attendaient-ils derrière la barrière? Ils ne sont pas d'ici. Leurs compagnons s'étonnent de leur costume et de ne point les reconnaître. Ils se sont avancés du même pas. Ils prennent sous les bras la vierge pâmée. Elle lève les yeux vers eux apparemment insensibles. Ils ne prononcent pas un mot. Ils la relèvent et sitôt résonne la fanfare de la seconde entrée. Les aides se retirent alors et le second torero, lune et ivoire, s'avance doucement vers la Vierge ensanglantée. Sa cuadrille de péons a disparu. Il est seul avec la Vierge et, s'il néglige les rites de la lutte comme le premier torero, il trouve le même glaive sous l'étoffe de la muleta.

La Vierge l'attend, immobile. Des larmes coulent dans les sillons de son visage. La cape de la muleta devient soudain un linge blanc sur lequel transparaît le Visage que recueillit le linge de Véronique. La Vierge est fascinée par ce Visage que l'homme lui présente sans surprise. Elle paraît vaciller et c'est peut-être l'effet d'un vertige de la trop vive douleur. L'œil retrouve les deux valets blancs qui la relevèrent tout à l'heure, observant, de l'autre côté de la barrière. Comme, s'approchant de la Vierge, le torero lui présente le Linge sacré pour une passe droite, elle se précipite à genoux pour baiser le Visage. A la seconde passe, elle saisit la blanche muleta et en essuie le sang sous le poignard planté. L'orchestre se surprend alors à jouer un air religieux qui se lamente pour la Vierge. Après le glaive du Père, le premier en plein cœur, elle sera bientôt frappée par le glaive du Fils. Chacun le sait comme elle, comme celui qui va porter le coup. » Mon Fils que de fois votre silence m'a accablée ! Ne pouvais-je donc pas partager vos pensées? Quand nous sommes allés aux Noces, à moi qui connaissais votre pouvoir, à moi qui, seule sans doute, croyais en vous, vous m'avez répondu qu'il n'était rien de commun entre Vous et moi ! Déjà, bien des années plus tôt, vous m'aviez reproché de vous chercher par toute la ville en pleurant. Rien de commun, avez-vous dit... Vous avez déserté l'établi et le rabot et la douceur des soirs de la maison. Vous vous êtes enfui de nuit, sur la pointe des pieds, comme le Fils prodigue. Vos paroles vomissaient les riches et les mauvais prêtres. Ils ont juré votre mort. Ni votre troupeau, ni vos prodiges ni même votre Père qui m'avait choisie ne vous ont délivrée de leurs prisons et de leurs coups. Mon Fils, me voici au pied de votre Croix, dans les ténèbres. Chaque coup qu'ils donnaient pour enfoncer les clous, chaque rire des soldats, chacune de leurs injures me perçait le cœur plus profond. Votre royaume n'est pas de ce monde... Si votre Royaume était de ce monde, les soldats n'auraient point joué aux dés votre pauvre manteau. Les rois des autres pays vous auraient offert la pourpre et la myrrhe, comme dans l'étable d'autrefois. J'aurais été la mère d'un Roi, la mère du Roi des Rois. Et je ne suis que la mère misérable de celui qu'ils appellent un rebelle et un fou. Nous avons attendu le prodige. Aucun ange ne

vous a détaché de la croix. Avant de mourir, vous avez voulu me donner un autre fils. Qu'est-ce que cela veut dire? Je n'aurai jamais d'autre fils que vous, même si Vous me le donnez, même si vous me commandez de le prendre pour Fils. Seule, seule parmi les fidèles, et vous ne m'aurez consolée d'aucun mot, vous n'aurez soufflé aucun espoir en mon cœur ! Que disiez-vous lorsque vous promettiez le règne de Dieu? Et que disait l'ange quand il m'annonçait que j'étais bénie? » Par quelle puissance la Vierge peut-elle encore déjouer la maîtrise du torero? Mais lui précipite l'heure. Il profite d'un soupir de la Vierge pour viser en éclair et enfoncer le glaive qui reste fiché au cœur pendant que la Vierge pousse cette fois un grand cri et s'affale, agenouillée, plus pantelante sous un nouveau flot de sang. Et qu'est-ce que cette musique retentissante de joie qui s'élève à peine plus haut que l'ovation de la foule tant celle-ci crie l'honneur et la triste gloire du torero? Elle domine enfin le tumulte des vivats. Mais il est dit que nul aujourd'hui n'aura les honneurs du salut dans la corrida de la Vierge. Si délirante est encore la foule que nul ne remarque les deux valets étranges auprès d'elle. Ils la relèvent pour la seconde fois, avec d'infinies précautions. Ils se sont penchés vers elle. L'un d'eux lui a tendu la coupe de ses mains comblées soudain d'une eau miraculeuse. L'autre essuie doucement ses larmes et peut-être lui murmure-t-il quelques paroles. Elle lève vers eux des yeux qui implorent. Mais ils font signe que non, l'épreuve n'est pas finie puisque le musicien là-haut va emboucher sa trompette et que l'on s'apprête à passer au troisième torero, vert et ivoire, le glaive de l'Esprit. La Vierge est debout. Va-t-elle tenir sur ses jambes ou tomber de nouveau? Les deux valets blancs osent à peine la lâcher. Ils la lâchent et regagnent leur place à reculons, derrière la barrière. On les a bien vus, cette fois, et personne ne les pourrait reconnaître. La Vierge supplie le ciel qu'il s'entrouvre, qu'elle y soit ravie d'un grand souffle. Ou qu'une main de pitié lui arrache du cœur ces deux glaives plantés. Rien ne pourrait empêcher que la trompette ne sonne une troisième fois... Dans les horloges du faubourg le poids des horloges s'écrase brusquement... Dans les églises, la flamme des veilleuses vacille, la flamme des veilleuses s'éteint. Sur le rivage, la mer rend des épaves qu'elle détenait depuis des siècles... Dans les chambres lointaines, on croirait entendre la bouche des grands coquillages rendre des oracles. Mais ils parlent d'événements depuis longtemps disparus, même de la mémoire. La trompette a sonné. Le cercle de l'arène grandit infiniment, vaste comme le ciel. Les gradins ont disparu. Une ombre mauve enveloppe le dernier acte des Douleurs. A peine s'est-il éloigné de la barrière que le torero se retrouve seul au monde avec la Vierge. Il est assez près d'elle pour voir qu'elle pleure des larmes de sang. Des voix tournent autour d'elle, autour de lui. L'étoffe de la muleta est noire. Aucun signe n'apparaît dessus. Noire seulement. Il faudrait qu'un rais de soleil transperçât l'une des arcades pour enflammer ce deuil. Une colombe surgirait de la flamme. Mais la colombe est poignardée sur l'autel des hommes. On a sacrifié la colombe. Et le ciel est un autre drap noir. A peine peut-on voir le torero enchaîner les passes de la main gauche à

la main droite. A peine peut-on voir la Vierge y échapper. Son vol dessus le sable est lent comme les gestes de l'homme. La musique se lève, lointaine aussi, qui ne tient plus que deux ou trois notes basses en un long accord interminable, parfois à peine coupé d'un soupir. La Vierge se dérobe une fois encore : « Esprit qui êtes Dieu, Esprit qui êtes mon Fils d'après ce qu'il disait, pourquoi m'avez-vous abandonnée? Pourquoi m'avoir laissée sur la terre et ne point m'avoir élevé aux Cieux avec Lui? Lourde, si lourde est la terre et si lent est le jour ! Esprit qui êtes Dieu, le reverrai-je un jour et quand le reverrai-je? Quand pourrai-je encore le serrer sur mon cœur? Non, plus jamais je n'oserai car je pourrais prendre la place d'un des plus pauvres d'ici-bas. Mais que fais-je ici? Vous pouviez tout, c'est vrai, je le sais maintenant. Vous pouviez me prendre sur le nuage avec Lui et vous me laissez seule, comme vous m'avez toujours laissée seule. Étais-je donc indigne? Le Roi du Ciel ne pouvait-il prendre sa mère en son voyage?... La maison n'est plus ma maison. Et mes yeux ne sont plus mes yeux qui ne voient que la tristesse du monde. Vous ne m'avez rien promis avant de partir. Vous n'avez rien promis à aucun de vos fidèles. Vous nous avez laissé Votre Paix, disiez-vous. Mais notre cœur ne connaît point de Paix. Vous êtes monté avec nous sur la colline et vous nous avez laissés sur le sommet. C'est tout ce que nous savons. Nous ne savons rien d'autre et peut-être nos yeux ne vous verront-ils plus jamais. Esprit qui êtes Dieu, ne nous soufflerez-vous pas la moindre parole, ne nous donnerez-vous pas le moindre signe? Mon Fils qui étiez, je le crois, le Maître de la mort et du séjour des morts, donnez-moi vite à cette mort où je pourrai peut-être Vous rejoindre. »

L'Esprit a-t-il fléchi? La Vierge vient d'être clouée par le troisième glaive. Ses mains battent l'air un instant. Elle se redresse. Elle relève son visage vers le seul trait de lumière. Un grand sifflement part du fond du ciel. Un grand sifflement va s'abattre sur la terre. Un aigle noir aux aigles ourlées d'or amortit son vol comme il allait s'abattre dans l'arène. Avec lui revient une clarté d'encens. Attachée aux ailes de l'aigle, on voit la Vierge noire s'élever lentement dans le ciel, les trois glaives dans le cœur. Tous les regards sont fixés sur l'oiseau et sur elle. Ils disparaissent dans une nuée. C'est alors qu'une grande voix s'élève qui ordonne à la foule immobile : « Dispersez-vous et racontez ce prodige ! » Les musiciens rangent leurs instruments et la foule s'écoule dans un silence inconnu.

JEAN-PIERRE FOUCHER.

RENCONTRE

Savais-je que Kafka était à ce point présent pour moi? Durant ce séjour à Londres, pilotée par le plus charmant des érudits à travers un Soho tour à tour désert — le lundi de Pâques — ou animé d'une vie curieusement méditerranéenne, devant des « espressi » bues debout, j'avais surtout été hantée par le souvenir

de Verlaine, de Rimbaud et de Germain Nouveau. C'était dans ce coin de rues qu'avaient habité les deux premiers, certains détails des *Illuminations* se précisaient si on les rattachait à la vie londonienne ; ces petites boutiques — dont beaucoup sont des librairies érotiques — n'ont guère changé depuis leur passage à tous trois.

Et puis, un beau matin, en visitant le British Museum, tont paré d'œuvres que l'on ne voyait plus depuis la guerre, je me suis, dans l'une des salles des antiquités égyptiennes, au milieu des statues verticales de pharaons et d'épouses-sœurs, trouvée devant une masse de pierre large et bombée. Vue de plus près, la masse portait un petit panneau explicatif : colossal cafard de granit vert. (Je m'étais aperçue toute seule qu'il s'agissait d'un bloc de granit vert et de dimension colossale.) Emblème de Khepera, forme du Dieu-Soleil, symbole de pouvoir créateur et de vie renouvelée *(renewed life)*. Le petit panneau disait encore que l'objet datait de la XXVIe dynastie, très exactement de 550 avant notre ère.

Alors je me suis aperçue que dans ce Londres, que je croyais peuplée de tout autres présences, Kafka — peut-être parce que celle qui avait été sa femme y avait vécu — ne m'avait guère quittée. Devant le cafard colossal, l'image du Praguois s'imposait à moi et je ne pouvais pas ne pas me poser certaines questions : était-ce pure coïncidence si le cafard de la vie renouvelée appelait pour moi le cafard de *la Métamorphose?* Kafka savait-il la signification symbolique de cet insecte? Signification que, pour ma part, j'ignorais et dont une petite enquête, discrètement menée, m'apprit que je n'étais pas seule à l'ignorer. Ou, ayant connu cette signification symbolique, l'avait-il oubliée au point de se servir du symbole sans se souvenir, consciemment, de son sens? Ou encore, n'avait-il jamais eu connaissance de la signification qu'eut, pour les Égyptiens, une bête plus familière encore dans leur climat que dans le nôtre?

Il existe, à l'heure actuelle, une certaine tendance à penser que Kafka fut plus ou moins initié aux sciences occultes. C'est là une hypothèse émise à propos de tout homme qui dépassa son époque : il est plus agréable, semble-t-il, de penser d'un être humain, qu'il détient des secrets transmissibles, que d'admettre son génie. Quoi qu'il en soit, je me garde, pour ma part, d'émettre en l'occurrence une opinion et me contente de constater que, pour Kafka comme pour les Égyptiens de la VIe dynastie, le symbole de la métamorphose, du recommencement de la vie, fut un cafard. A d'autres d'en tirer des conclusions.

CLARA MALRAUX.

LIRE MICHAUX SUR LA MER BALTIQUE

Je n'avais jamais lu Michaux, c'est-à-dire que je l'avais lu comme tout le monde, du coin de l'œil, sans le laisser franchement venir à moi, sans faire effort pour violer sa porte. Et j'en parlais, comme tout le monde, je le confesse, affectant pour son œuvre une admiration et un respect démesurés. Il me souvient même

que je reprochais à toutes sortes de gens d'ignorer Michaux ou de le méconnaître...

Mais, un jour, dans une librairie de Stockholm, cherchant un livre qui me serait bon compagnon pour une traversée de la Baltique vers la Finlande, je portai mon choix, finalement, sur un recueil de morceaux choisis d'Henri Michaux. Ce n'était pas un geste de lassitude : confusément, je pressentais une aventure, une révélation. Car déjà dans mon esprit s'associaient cette mer inconnue et cette œuvre encore étrangère, ces poèmes aérolithiques et les aurores boréales. Je songeais aussi à des flots gris et dangereux, au sinueux chemin du steamer parmi les îles...

Il était, je m'en souviens, près de 11 heures de la nuit, quand, sur le pont, à la lueur d'une mauvaise lampe, je m'accoudai au bastingage, tenant le livre ouvert au-dessus de l'eau. Le soleil avait disparu très tôt, la lune n'était pas encore levée et, peut-être, ne se lèverait-elle pas. Nous avions dîné avec enthousiasme, circulant, l'assiette à la main, autour d'une table immense chargée de cent hors-d'œuvres : toutes les espèces de harengs, préparés à toutes les modes, des bouts de saucisse, brûlants, des viandes froides et du caviar suédois, rose comme une crevette bouillie. L'aquavit et la bière avaient coulé plus qu'honorablement ; quelques vrais whiskies avaient suivi. C'est dire que j'étais prêt à toutes les initiations. Mais j'ajouterai encore ce détail qui a son importance : depuis le début de la traversée, je vivais dans le bruissement très musical et doux de la langue finnoise. La grave, confortable et ennuyeuse Suède était déjà presque oubliée. J'avais lâché des milliers d'amarres : Paris, la France n'existaient plus que dans un repli de mon cœur. J'étais libre et même, comme un navire, désemparé, mieux encore : pareil à ces voiliers que nous avions croisés dans l'archipel et qui, les toiles basses, attendaient un vent fort qui les pousse plus loin.

C'est alors qu'il arriva, Michaux, avec les Emanglons, la parpue, les rivages de la grande Garabagne, M. Plume et M. Pon. Il venait de la mer, là-bas, de ce fouillis d'îlots où les pins croissent miraculeusement sur les rocs. Il explosait de poésie et de souffrance.

Accoudé près de moi, le regard penché vers les flots, il m'aidait à lire ses poèmes. Parfois, au moment où je le suivais dans ses voyages vers l'En-Dedans, il me parlait d'autres traversées, dans les mers de l'Inde et de la Chine. Les Phlises, les Bourabous et les Cornuaques, soudain, prenaient des noms connus, des noms de peuples vivant sous notre ciel. Mais ce n'étaient jamais, quand même, que des pseudonymes : les Noisis, les Ptériglottes, les Burbures, Michaux, en tirant fort, les extrayait de son âme, péniblement. Souvent aussi, il extirpait cette âme d'un seul coup, la tenait un instant élevée, vibrante, entre ses mains, comme s'il était prêt à la donner aux poissons, puis, sauvagement, il la jetait sur le sol et la piétinait avec violence, tandis que sur son visage se gravait une expression d'amour indicible et de colère. Mais elle était vive, la garce ! Elle échappait à ses pieds, roulait sur elle-même le long du bordage, pour enfin se cacher dans un buisson de filins. Une âme de poète, c'est subtil.

Mais quand il l'avait rattrapée et qu'il la serrait bien contre lui, s'en servant comme d'une cornemuse, il en tirait des sons merveilleux. Sur des rythmes d'airs de batailles et de sérénades ironiques, il la faisait chanter comme les hommes, avec des mots semblables aux nôtres et d'autres différents, assez barbares, pareils à ceux qu'emploient les amants et les petits enfants.

Sur un signe de Michaux, son âme jouait à se déguiser. Elle devenait chien, puis harpon, enfin chlorydrate d'ammonium. Le travail du dompteur était d'une virtuosité extraordinaire. Michaux lui-même en riait de contentement, d'un long rire silencieux roulant sur son visage en pente...

Des îles, encore des îles, nous ne les quittâmes jamais entièrement : toujours l'une, à travers la mer tendait vers l'autre la noire main de ses sapins. Par deux ou trois, des barques allongées, conduites par des pêcheurs impassibles, s'aventuraient sur la trace mouvementée de notre bateau. Elles y étaient fort secouées...

Depuis quelques minutes, Michaux se tenait coi. Il avait même l'allure d'un homme inquiet, d'un qui se demande s'il n'est pas suivi dans la rue ou si son ennemi, le couteau à la main, ne va pas surgir de l'ombre. Je lisais toujours auprès de lui, ma parole tanguant selon les mouvements du navire :

Déjà nous étions sur le bateau, déjà je partais, j'étais au large, quand, m'arrivant tout d'un coup, comme l'échéance d'une dette, le malheur à la mémoire fidèle se présenta et dit : « C'est moi, tu m'attends, allons rentre! » et il m'enleva, ce ne fut pas long, et me ramena comme on rentre sa langue.

Déjà sur le bateau, déjà l'océan aux voix confuses s'écarte avec souplesse, déjà l'océan dans sa grande modestie s'écarte avec bonté refoulant sur lui-même ses longues lèvres bleues, déjà le mirage des terres lointaines, déjà... mais tout à coup...

Quand le malheur prenant son panier et sa boîte à pinces se rend dans les quartiers nouvellement éclairés, va voir s'il n'y a pas par là un des siens qui aurait essayé d'égarer sa destinée...

Quand le malheur avec ses doigts habiles de coiffeur empoigne ses ciseaux, d'une main, de l'autre le système nerveux d'un homme, frêle échelle hésitante dans des chairs dodues, tirant des éclairs et des spasmes et le désespoir de cet animal de lin, épouvanté...

O monde exécrable, ce n'est pas facilement qu'on tire du bien de toi.

Oui, c'était le malheur qui, embusqué derrière les îles, allait fondre sur nous, faire craquer les mâts, dérouter le pilote. Le radar tout neuf ne lui servirait de rien : l'aiguille lumineuse ferait lever sur le cadran des rochers qui n'existaient pas et négligerait d'autres récifs prêts à l'assaut.

Déjà une grande lueur montait dans le ciel. Il pouvait être 4 ou 5 heures de l'aube, selon que l'on était déjà en Finlande ou toujours en Suède (dans la nuit, nous l'ignorions mais, à vue de nez, nous devinions les îles Aaland qui participent un peu des deux).

Cette clarté de par-derrière le monde se fit plus vive ; elle prit des couleurs, du violet au jaune et, tout d'un coup, ah ! ce ne fut pas le malheur mais le soleil ! Un oiseau noir passa, les ailes palpitantes d'effroi.

Michaux avait disparu (les poètes comme les fantômes n'aiment pas la lumière). Les mots que je continuais à lire prenaient un autre sens. Aussi je refermai le livre et me donnai tout entier au paysage petit à petit s'accoutumant au jour.

BENOIT BRAUN.

DOCUMENT

FEUILLES DE JOURNAL
(15 juillet-15 septembre 1944)

Nous publions ci-dessous un fragment de Journal tenu durant la tragique insurrection de Varsovie en 1944, « ... l'incomparable, l'insurpassable insurrection — écrivait G. Bernanos — de Varsovie trahie, livrée, crucifiée entre deux voleurs. »

Déclenchée le 1er août, ardemment encouragée par la radio de Moscou, l'insurrection fut ensuite complètement abandonnée à son sort par l'armée rouge, immobilisée dans le faubourg de Pragua — en expectative.

Varsovie capitula après soixante-cinq jours d'une lutte désespérée contre toute la puissance de l'armée allemande.

Varsovie, 15 juillet 1944.

EN ville, atmosphère d'évacuation. Tout est suspendu. Une chaleur accablante. Front de l'Est : Grodno, Pinsk, Kowel, Tarnopol. Wilno est encerclée. — A l'Ouest, des batailles sanglantes : Caen, Saint-Lô, bombardement incessant de l'Allemagne.

Les murs de Varsovie couverts d'inscriptions au charbon, à la craie, à la peinture et au noir d'imprimerie : « La Pologne vaincra. Nous vengerons Pawiak (1) ! Nous ne donnerons pas nos provinces de l'Est : Wawer, Palmiry, Auschwitz, Katyn ! Hitler kaput ! »

Dans les faubourgs : Vive le P. P. R. (2). Dans le centre : Le P. P. R. c'est l'ennemi. Partout le symbole de la Pologne combattante. Sur les lieux des exécutions, des croix, les lettres s. p. (Repose en paix), ou Chwala ! (Gloire !)

Aujourd'hui, plus personne n'efface ces inscriptions.

Dans les rues, on tire sans cesse, nous y sommes habitués. Les gens se réfugient un moment dans les renfoncements, sous les portes cochères, laissant passer l'escarmouche, puis, chacun reprend son chemin.

(1) Célèbre prison de Varsovie.
(2) Parti communiste.

Le soir, nous nous communiquons les nouvelles. Un attentat a eu lieu dans tel ou tel café... Une râfle dans tel quartier où on a arrêté X ou Z... Un nouveau transport a quitté la prison de Pawiak pour Auschwitz...

Les tilleuls sont défleuris. On commence les moissons. Les nuits très étoilées. Le ciel de notre jeunesse, le même ciel d'été. Mais aujourd'hui, les faisceaux des phares de la D. C. A. le parcourent, flairant prudemment, se rejoignent, reculent et rebondissent, frôlant rapidement les nuages. De temps en temps, un avion de patrouille déchire l'air de son vrombissement. La ville dort d'un sommeil vigilant et se réveille au premier signal d'alerte : des rumeurs, des chuchotements, aux fenêtres et sur les balcons — attente. Est-ce un survol? ou un bombardement? L'angoisse serre les cœurs... et l'espoir aussi.

22 juillet.

Attentat contre Hitler. La révolte en Allemagne, étouffée dans le sang. *Alles für den Endsieg! Totaler Einsatz!* claironne Gœbbels dans le « Reich », suivi de toute la presse.

En Normandie, il semble qu'on piétine. — En Italie : Pise, Ancône, Arezzo. Chez nous, la ville de Brest est atteinte, Lwow et Lublin déjà occupées.

Le long du pont Poniatowski et de l'allée Jerozolimska défile le matériel le plus hétéroclite, depuis les géants blindés, montés sur les chenilles, jusqu'aux minuscules voiturettes à deux roues, tirées par de petits chevaux à poil hirsute ; des fourgons, des chariots de paysans biélorussiens, des voitures de hobereaux et des chevaux de leurs domaines. Dans les fourgons, des femmes et des enfants couverts de capotes militaires allemandes, à côté des canons — des vaches, des chèvres, des chevaux et des mulets. Débâcle? Aux croisements des rues, une foule compacte et silencieuse. Des visages impénétrables, des regards durs.

Sur les décombres, à peine déblayés, entre les rues Wierzbowa et Trebacka, campent des chariots bâchés. Nous en avons vu de ces chariots, autrefois, en Russie Blanche, sur nos grandes routes bordées de bouleaux. C'était en 1915, le flot de réfugiés allait de l'Ouest vers l'Est ; puis en Pologne, en 1920, on fuyait de l'Est vers l'Ouest. La guerre de 1939 chassa les gens une fois de plus vers l'Est, et aujourd'hui, ils refluent de nouveau vers l'Ouest.

Près de l'état-major, sur les pelouses entourées par les Allemands de clôtures de bois, paissent quelques brebis. Dernier butin. La soirée est nuageuse et lourde. Au ciel, des éclairs de chaleur. Sur la place déserte, le cavalier à la tête baissée, lève son court glaive romain (1).

L'A. K. (2) en état d'alerte. On attend.

(1) Monument du maréchal Poniatowski par Thorwaldsen.
(2) Armée de l'Intérieur.

25 juillet.

On évacue les offices et les bureaux. La poste ne fonctionne plus. Le service téléphonique est interrompu. Le « gouvernement » avec Wasilewska, Rzymowski et Zymirski est arrivé à Chelm, ce « gouvernement » issu de l' « Association des Patriotes » de Moscou. Radio-Moscou encourage la population, la pousse à un soulèvement contre l'ennemi commun, souligne les bonnes intentions de l'Union soviétique à l'égard des Pays libérés.

Mme Hélène G... qui a à sa disposition un poste de T. S. F., s'enthousiasme de l'accent admirable du speaker moscovite et de son polonais impeccable. Les émissions polonaises de Moscou, seraient incomparablement supérieures à celles de Londres. Mme G... juge la fusion des deux gouvernements indispensable et proclame la nécessité d'un accord.

Le « Bulletin d'information (1) » exhorte à la discipline et au calme. Il décrit les événements de Wilno, avertit que les formations polonaises de l'Armée Rouge entreront probablement à Varsovie, étendards déployés et Notre-Dame de Czestochowa en tête ; explique la nécessité de faire la distinction entre les officiers-agents politiques et les soldats mobilisés de force dans nos provinces de l'Est ou engagés volontaires en Russie dans l'Armée polonaise rouge, afin de pouvoir rentrer au pays.

En ville, atmosphère de morne résignation et découragement. Pendant la nuit, deux bombardements soviétiques, sans aucun signal d'alerte. N'y aurait-il plus de D. C. A.?

De très proches explosions nous tirent de notre premier sommeil, des fusées éclairantes et le grondement des moteurs accroissent encore l'impression de danger.

1er août.

Et ceux qui attendaient des éclairs et du tonnerre sont déçus.
Et qui attendaient des signes et des trompettes d'archanges
Ne savent pas que l'heure est venue...

Cz. Milosz. *Le Chant de la fin du Monde.*

André est parti à trois heures et demie à son point de rassemblement. Lorsque je vis ce grand garçon prier au pied du lit, comme un petit enfant, je sus que « l'heure était venue »...

Après bien d'autres encouragements, Radio-Moscou, émetteur « Kosciuszko » lança la veille un ardent appel à la capitale : « Peuple de Varsovie, aux armes !

La population entière doit se grouper aux côtés du Conseil National du Pays (2), aux côtés de l'Armée Souterraine de Varsovie.

(1) Feuille clandestine.

(2) « Conseil National du Pays » organisation communiste, parallèle au « Conseil de l'Unité Nationale » — seule légalement valable.

« Attaquez les Allemands, enrayez leurs plans de destruction de vos édifices publics. Aidez l'Armée Rouge dans son passage de la Vistule.

« Communiquez des renseignements, indiquez le chemin. Que le million d'habitants de Varsovie devienne un million de soldats qui vont chasser l'envahisseur et conquérir la liberté ! »

L'insurrection devait éclater cette nuit même, mais, de crainte que les Allemands n'en soient avertis, on l'avança de quelques heures et le signal en fut donné à 17 heures, heure fatale pour la plupart des habitants de Varsovie.

Notre secteur commença à 16 heures, Zoliborz à 15 heures, chacun voulant sans doute, devancer l'autre, tels étaient l'impatience et l'élan passionné de nos forces souterraines pour ce combat.

Vers 23 heures, une pluie torrentielle : le combat s'apaise. Au sud-ouest, des lueurs d'incendie.

2 août.

Prise de la Caisse d'Épargne (P. K. O.) rue Swietokrzyska. Durs combats à la Poste Centrale. On prépare une attaque contre la préfecture de police, faubourg de Cracovie, et contre l'Arbeitsamt (ancienne Banque Agricole, rue Mazowiecka).

Les drapeaux polonais sur les toits de Prudential et de P. K. O. soulèvent l'enthousiasme général. Nous dormons tout habillées. Dès le matin, on entend dans notre cour des commandements militaires polonais. Cette jeunesse insurgée, littéralement sortie de terre, au visage rayonnant de joie, nous enveloppe de son ardeur. Après les cinq longues années de servitude et d'humiliation pendant lesquelles on fut obligé de courber l'échine, de tenir tout secret, toutes pensées, toutes paroles, les regards même, — quel enivrement que cette lutte au grand jour ! Celui qui est en possession d'un revolver, le couve des yeux comme un trésor. Une joyeuse bienveillance et une complaisance mutuelle témoignent de l'union de la Nation, d'une sorte de véritable fraternité, issue de ces années de souffrance, commune. Les jeunes filles, agents de liaison, transportent les munitions et les ordres à travers les rues les plus exposées. Dans le centre, des chars ont été brûlés grâce à de tels enfants et aux bouteilles d'essence. Je me faufile chez Hala. Partout les balles sifflent et le grondement du front qui s'approche. Les supérieurs de Hala lui ont ordonné de se mettre à l'abri pendant ces quelques dures journées. Elle a donc laissé partir sa sœur pour qu'elle puisse rejoindre sa fille et son bébé, et s'est chargée d'une vieille tante qui ne comprend rien aux événements et essaie de nous convaincre que ce ne sont que des « exercices ».

Quelqu'un joue victorieusement au piano, la *Polonaise* d'Oginski, ensuite *la Varsovienne*. L'avant-garde soviétique atteint, paraît-il, le faubourg de Praga (1).

(1) Faubourg qui s'étend dans la plaine basse au-delà du fleuve dominé par Varsovie sur la rive haute.

Sur les murs on colle des affiches :

VARSOVIE
KUTNO
TOBROUK
MONTE CASSINO
VARSOVIE

Ceux qui ne combattent pas travaillent la nuit au renforcement des barricades (gravats, planches, pavés, barres de fer, tonneaux à essence vides) — à la protection des fenêtres des sous-sols par des dalles de trottoir ; enfin, à ravitailler les greniers en eau et en sable. Les plus forts deviennent porteurs car il faut transporter divers produits d'un quartier à l'autre par des couloirs souterrains et en traversant des rues très exposées au tir ennemi. Il n'est pas question d'utiliser d'autre moyen de transport que le dos d'homme.

Quelques postes de T. S. F. sont mis en marche : en Normandie des succès : Avranches, Saint-Malo.

3 août.

Les nouvelles sont plutôt maigres. On lutte avec acharnement au Central Téléphonique (P. A. S. T.) de la rue Zielna. Le bâtiment de la Poste centrale fut pris dans l'après-midi du 2 août : quelques armes, des munitions, des casques, des ceinturons tombent entre nos mains. Les nôtres disposent enfin de mitrailleuses, et repeignent sur-le-champ les casques allemands pour leur donner un aspect polonais. Les ceinturons boches, alourdis par les cartouchières, ballottent sur ces adolescents.

Les Allemands surveillent les artères indispensables à leur retraite, surtout l'allée Jerozolimska. Le centre de la capitale est ainsi coupé en deux. Les rues Nowy Swiat, Mazowiecka et Marzalkowska se trouvent exposées à leur feu, dans le champ d'action de leurs chars. « Ils tiennent les rues et nous, les maisons ! » disent nos garçons.

Mais, hélas, ils tiennent aussi les ponts !

Nos troupes commencent à s'installer pour de bon, occupant les bureaux et les appartements vides.

12 août.

Le 4 août une escadrille d'avions apparut très haut dans le ciel de la capitale. A leur vue, les gens pleuraient de joie.

Enfin l'aide des Anglais ! Enfin, des avions !

On se mit fiévreusement à étaler les couleurs polonaises sur le pavé, pour leur signaler nos quartiers. Les gens sortirent en masse dans les cours, remplirent les balcons et les fenêtres. La *Varsovienne* fut entonnée. Hélas ! l'escadrille s'avéra allemande, et le même jour, les bombardements commencèrent, dirigés par nos pavoisements qui leur indiquèrent nos positions. Les Stukas piquaient sur les toits, sifflant et visant avec précision.

Des projectiles incendiaires inconnus jusqu'ici, tirés par un lance-grenades à six coups, tombèrent le lendemain dans la cour de l'immeuble 4, rue Mazowiecka, au moment de l'appel. Quelques garçons périrent, brûlés vifs, d'autres gravement atteints, furent transportés au petit hôpital de la Société de Crédit. L'immeuble prit feu à sa base. En combattant l'incendie, les pompiers vidèrent le grenier et jetèrent dehors des caisses de livres. C'était un tirage des V et VIe tomes de l'édition des « Œuvres » de Norwid *(Dissertations épistolaires)*. Des chapelets de ces feuilles blanches accrochées aux arbres descendent en festons jusqu'à terre, d'autres furent piétinées et maculées d'eau et de boue.

Les Allemands chassant les civils hors de leurs demeures, les entassent sur les places publiques, ou les enferment sans nourriture dans les édifices publics. Dans certains quartiers, ils fusillent sur-le-champ *tous* les hommes comme « bandits ». Les habitants de l'Allée du 3 mai et de la rue Smolna, enfermés dans le Musée national, furent menacés d'une exécution massive. nola est entre les mains des Allemands qui incendient successivement les rues de ce quartier.

Au quatrième jour de l'insurrection, l'artillerie du front se tut. Les Russes ont-ils battu en retraite? Ou sont-ils repoussés? L'insurrection ne devait durer que quelques jours. Nous comptions sur l'aide venant de l'Est ; c'était paraît-il, convenu, on devait être secondé par l'aviation soviétique. Demain, la deuxième semaine prendra fin et nous n'aurons rien vu de tout cela.

Des colonnes de fumée s'élèvent de partout vers le ciel. La nuit, on voit des lueurs d'incendie, au loin et tout près. Le feu dévore les garages de la rue Krolewska, l'I. P. S., le Sim et le « Canard d'Or » (ce petit canard doré sur un carré d'eau à l'entrée d'un restaurant de luxe, accessible aux Allemands seuls — y est-il encore?) A travers les arbres du jardin Raczynski jaillissent des flammes ; les maisons du faubourg de Cracovie flambent, on entend les cendres qui coulent avec un bruissement de sable ou de neige. Incessante alerte au feu, des piquets d'incendie en permanence.

Les nuits sont épouvantables, les maisons tremblent sous l'ébranlement des canons, parfois, une violente échauffourée éclate tout près à cent pas. Les fusées de couleur éclairent les pièces comme en plein jour.

Peu à peu, nous prenons connaissance de ces divers bruits, mais souvent, on ne peut distinguer à qui sont destinés les projectiles, d'où partent les fusées? Malgré ce vacarme continu, nous cédons au sommeil, un sommeil coupé de brusques réveils : la peur du feu, de l'obus ou de l'invasion soudaine nous hante. Un espoir tenace d'aide nous fait passer des nuits à attendre fiévreusement les parachutages. Mais comment parachuter dans cette ville en échiquier?

Que de ruines ! Des maisons écroulées et des gens qui se glissent en rasant les murs, suivant les cours intérieures communiquant entre elles, passant par les caves aux percées multiples, circulant comme des termites d'un bloc d'immeubles à l'autre, sans jamais mettre le pied dans la rue. Les soldats de garde sous les voûtes des portes cochères, heureux et calmes, se disputent en riant l'honneur

de prendre part à une sortie nocturne contre l'ennemi. Un roulement est établi selon les armes dont on dispose. De petits meubles bigarrés provenant des cafés démolis, jettent une joyeuse note de couleur sous les murs. Dans les cours, on voit des chevaux destinés à l'abattoir pour l'armée.

Comme cette joie, cet élan vers la liberté, cet enivrement de la lutte sont contagieux ! Je ne suis plus capable d'analyser, de calculer, emportée par cette vague d'enthousiasme. Quel bonheur : qu'il me soit donné de vivre ces journées à Varsovie, d'être libre après cinq années d'esclavage !

Le soir même, on entend à la radio : « Les secours sont déjà expédiés... »

Dans le journal *(la République)* du 12-8 un appel du Conseil de l'Unité Nationale aux Alliés :

« Nous vous adressons cet appel des barricades de Varsovie en flammes, nous avons joué notre dernière carte.

... Aujourd'hui, la ville qui la première prit les armes contre l'hitlérisme, la capitale de la Pologne, appelée « l'Inspiration du Monde », se transforme en un immense bûcher... Nous ne demandons pas d'hommes... Nous donnons notre sang, nous voulons lutter nous-mêmes, donnez-nous seulement des armes et des munitions. »

Daté : Varsovie, le 11 août 1944.

Des fragments d'un poème de Slowacki me reviennent à l'esprit :

... et ils mendient le glaive, comme l'aumône.

Varsovie accomplit de gaieté de cœur le grand miracle de son sacrifice et je le contemple de mes propres yeux.

L'aumônier militaire et des prêtres de passage célèbrent tous les jours la messe dans l'appartement privé de l'immeuble nº 19 (Cabinet radiologique du Dr S...) ; ainsi qu'à l'hôpital improvisé de la Société de Crédit. C'est à l'hôpital que j'ai assisté à la messe d'aujourd'hui. Une pièce étroite et basse, plongée dans la pénombre, tout le long des murs des lits. Il y a là les brûlés de la rue Mazcwiecka, couverts de draps maculés de sang et d'onguents, leur état est grave ; une atmosphère étouffante, l'odeur de médicaments et de plaies suppurantes.

L'un des blessés jeune encore, saigné à blanc, respire difficilement — il aura du mal à s'en sortir. Son voisin, un homme âgé, ouvrier ou artisan à la barbe grise de quelques jours, au visage jaune et fatigué, prie, s'appuyant sur un coude. Au pied de la table-autel, le prêtre bafouille précipitamment les appels suppliants du Psalmiste :

Judica me Deus et discerne causam meam de gente non sancta...

Il y a tous les jours de nombreux communiants — tant parmi les civils que parmi les soldats et les blessés. On manque d'hosties. Le prêtre les rompt en toutes petites parcelles et s'approche de chaque lit avec le calice.

On entend hennir, dans la cour, des chevaux — viande de bou-

cherie — rôle moins glorieux que celui des coursiers de Samosierra.

La compagnie de notre secteur a déjà chanté la prière du soir et vient relever les sentinelles.

Défendez, mon Dieu, notre cause contre la nation infidèle, notre cause séculaire...

14 août.

La nuit est orageuse. Vers minuit, apparaissent sous un feu furieux des Allemands « nos » premiers avions. Des traînées de projectiles éclairants, des fusées, des lueurs d'incendie et la lune dans son dernier quartier, illuminent ce spectacle féerique. Enfin, des parachutages importants, des armes, de munitions des piat's (1) tant attendus, des uniformes et des vivres. Une vague de joie et d'espoir soulève les cœurs. Les Soviets doivent, paraît-il, prendre Varsovie de flanc, du côté de Modlin.

En France — l'armée allemande est écrasée. Heureux Français ! En Normandie, dans les rangs des Alliés, combat la division blindée du général Maczek. Ici le vacarme incessant et une saleté croissante nous oppriment. Il y a des gens qui ne quittent plus les caves, soit qu'ils n'aient plus de maison, soit que leurs nerfs ne puissent supporter le grondement et le hurlement des avions en piqué.

Des vieillards, des femmes et des petits enfants y passent tout leur temps, c'est-à-dire jour et nuit, entourés de baluchons, de hardes et de vaisselle sale, dans la lumière falote des bougies ou des lampes à pétrole. Dans notre maison, chaque foyer s'est chargé de nourrir plusieurs de ces sans-logis.

Dans ces souterrains s'élèvent de petits autels de fortune éclairés de cierges auprès desquels on récite sans trêve des chapelets. Les *Ave* débités machinalement détendent et calment les nerfs de certaines gens.

15 août.

L'Assomption. L'anniversaire du « Miracle de la Vistule » (2). Et aujourd'hui?... Nous les attendons, les appelons, sommes à leur merci.

TASS décline toute responsabilité de l'insurrection, il s'en lave les mains. C'est le gouvernement polonais de Londres qui a décidé de provoquer ce soulèvement, sans consulter le commandement soviétique. L'agence russe stigmatise les « intrigues » de Londres, etc...

Le 15, les Alliés débarquent en force entre Marseille et Nice, l'ennemi n'oppose qu'une faible résistance.

Dans la journée, il y a parfois des moments de répit où le combat

(1) Abrégé de Projector Infantry Antitank.
(2) En 1920 l'armée soviétique fut repoussée aux portes de Varsovie.

s'apaise. De jeunes hirondelles à gorges blanches accomplissent alors, dans notre cour, leur premier vol d'essai.

18 août.

En 1939, tournés vers l'Occident, nous en attendions le secours ; aujourd'hui nous regardons vers l'Est pleins d'angoisse et d'espoir. Les patrouilles soviétiques ont atteint Radosc. On combat près de Gora Kalwaria. La nuit, quand le combat s'arrête en ville, on peut de nouveau entendre l'artillerie du front russe, mais chaque jour de lutte amène des sacrifices incalculables et une destruction systématique et barbare de la capitale.

Le petit jardin ensoleillé de Philipps où nous prenions parfois des glaces sous les parasols coloriés est transformé, maintenant, en cimetière. Quatre-vingts tombes déjà. Dans notre impasse, quatorze.

20 août.

La Centrale Téléphonique de la rue Zielna s'est enfin rendue. Nous réussîmes à mettre le feu au bâtiment et fîmes des prisonniers anéantis par la faim et menacés par les flammes. La Vieille Ville résiste aux attaques concentrées de l'ennemi. Tous les bombardements ont cette partie de la ville pour objectif. Munie de jumelles, j'observe les chasseurs allemands, armés de deux bombes qui piquent de ce côté. Immédiatement des geysers de fumée et de poussière jaillissent vers le ciel et on entend les explosions. L'église de la Vierge-Marie, celle de Tous les Saints et la Cathédrale de Saint-Jean ne sont plus que ruines. Plus de sept cents vieilles maisons brûlées et démolies.

C'est le mois d'août ! Au cœur de ces ruines fumantes et de ces combats continus, aucun souffle de l'été ne nous parvient, et pourtant, il y quelque part des forêts qui embaument et des prairies chaudes de soleil, où les grillons chantent dans l'herbe desséchée, alors que la nuit les râles des genêts lancent leur cri rythmique dans les champs d'avoine non fauchés et des étoiles filantes traversent le ciel.

Vingtième journée d'insurrection !

Les projectiles de l'artillerie lourde et de la canonnière de la Vistule dépassent en général notre rue. Ils nous survolent par séries, à divers moments de la journée avec un formidable fracas et un étrange roulement. Nous écoutons quelques secondes approcher la mort en retenant le souffle et respirons quand elle nous a dépassés pour frapper — où? et qui?...

22 août.

Une nouvelle calamité — les mouches ! Les monceaux d'ordures que personne n'enlève, le manque d'eau, la vaisselle sale, les blessés,

les cadavres non enterrés ou enterrés trop superficiellement, et les chevaux que l'on dépèce dans les cours — tout cela les attire.

Insurrection à Paris. Combats dans les rues. Une fois de plus, l'histoire réunira dans une date de même année le soulèvement des deux villes, mais cette fois-ci, Varsovie devança Paris.

24 août.

La nuit du 22 au 23 voit l'assaut contre la préfecture de police. Nous attaquons par la rue Czacki. Les Allemands prêtent renfort aux leurs du jardin de Saxe et de l'Université. Leurs chars se promenaient sur le faubourg de Cracovie, à l'intérieur de l'église Sainte-Croix on combat à l'arme blanche. Un ouragan de feu de toutes les armes. Toute une nuit d'épouvante. Dès le petit jour, des bombardements : à 6, à 7, à 8 et à 9 heures. L'église et le couvent de la rue Traugutt sont en flammes ainsi que les immeubles voisins, la Banque de commerce de la Caisse d'épargne K. K. O. Le feu jaillit derrière nous, dans la maison du 6, rue Mazowiecka. Partout jaillissent des flammes et des gerbes d'étincelles. A travers l'épais voile de fumée le soleil n'est plus qu'un disque rouge. Nous emballons un peu de vivres dans un panier au cas où il nous faudrait quitter la maison. Dans l'après-midi, l'opération de la préfecture de police touche à sa fin. Nous avons maîtrisé le feu, on amène des prisonniers de guerre, on enterre les morts, il y a un grand nombre de blessés. Nous avons pris des armes et des vivres, libéré des gens enfermés dans le souterrain de l'église Sainte-Croix. L'église elle-même brûle. Les tours écroulées, la voûte défoncée, les plus belles orgues de Varsovie ne sont plus.

« Ce n'est rien ! » — disent nos garçons. — « On va tout reconstruire ! »

Follement excités par la victoire et le butin, ils se disputent les meilleurs fusils et pistolets.

Dans la cour, les prisonniers attendent leur sort. Quelques S. S. de la Gestapo vont être fusillés avant le soir.

Parmi les libérés du souterrain de la Sainte-Croix se trouvent quelques Pères Missionnaires, heureux de pouvoir enfin employer leur zèle. Tous jeunes, arrivés, il n'y a pas longtemps de leur maison mère de Cracovie, après l'arrestation du R. P. Rzymelka et des autres Pères. Ils sont remplis d'une ardente ferveur. Çà et là on aperçoit flotter leurs soutanes et disparaître dans les abris ou sous les portes cochères. Dans la chapelle improvisée au numéro 19 des messes nombreuses sont dites chaque matin.

28 août.

Il n'y a plus d'eau dans les caves. Les habitants de trois rues vont maintenant au puits artésien du souterrain de la Caisse d'épargne K. K. O. Il faut faire deux ou trois heures la queue dans les ténèbres, l'armée a la priorité, on murmure.

Les journaux après lesquels nous courons tant, ne nous apportent que l'annonce de nouvelles conférences devant se réunir pour parler du secours pour Varsovie... Il y a aussi des communiqués de nos tragiques fronts de l'intérieur.

31 août.

Les Alliés octroient à l'A. K. les droits de combattants, un mois après le début de l'insurrection et après que des milliers de nos soldats furent fusillés comme « bandits ».

L'Angleterre expose la mauvaise volonté des Soviets, leur refus d'accorder des bases d'aviation.

A 14 h. 30 un obus de l'artillerie lourde écrase l'immeuble nº 19 — notre voisin. Le monumental escalier de marbre s'effondre du haut en bas. C'est là, au premier, qu'était la chapelle. Cinq morts, quelques blessés.

Au milieu de la cour, tout en haut d'une pyramide de décombres atteignant le premier étage, un piano à queue, arraché par le souffle de la bombe, d'un appartement de façade, dresse, sous le couvercle détaché, son blanc clavier, vers le ciel.

Le mémorandum de Mikolajczyk est transmis à Moscou : l'adjonction du P. P. R. (Parti Communiste) aux « quatre grands » partis, un changement au poste de commandant en chef, et d'autres concessions sont faites en faveur des Soviets.

Le communiqué allemand annonce que l'offensive russe est arrêtée.

1er septembre.

Cinquième anniversaire de la guerre. Cinq ans déjà. Cinq ans et Varsovie bombardée attend de nouveau du secours.

L'Éclair lance au monde son cri de désespoir : « Ici Varsovie ! Ici Varsovie ! Ici Varsovie ! »

On ne nous laisse plus puiser l'eau dans le puits artésien de la Caisse d'épargne K. K. O., c'est trop près des opérations militaires ; nous puisons dans nos réserves de la baignoire.

On colporte un nouveau bobard selon lequel quinze parachutistes soviétiques auraient atterri à Varsovie pour harmoniser les opérations...

3 septembre.

La Vieille Ville s'est rendue. L'armée et les blessés qui peuvent marcher, traversent les égouts pour nous rejoindre. Je suis frappée par le sérieux de ces visages concentrés de ces garçons et de ces jeunes filles. Dans leur attitude, leur démarche, dans leurs yeux reposent les problèmes qu'ils sont seuls à connaître — l'histoire de la Vieille Ville en lutte, ces trente jours de combat pour chaque maison, chaque pan de mur, chaque cave. Au nombre des combat-

tants appartenaient les formations venant de la forêt de Kampinos, bien armées et instruites. Ceux de la Vieille Ville ne rient plus. Tous portent des toiles de camouflage tigrées — c'est à cela que nous les reconnaissons.

Les grands blessés et la population civile restèrent dans les caves du champ de bataille ; la mort, l'exil ou la déportation en Allemagne les attendent. La colonne du roi Sigismond s'est écroulée.

... Il est une colonne chez nous à Varsovie
Sur laquelle se posent les oiseaux migrateurs.

Elle n'est plus !

4 septembre.

Nuit de fièvre, de sueurs, de courants d'air, d'incendies et de terrible angoisse. Partout des flammes et des brasiers. Le matin, un nouvel espoir : les Alliés viendront nous secourir, en vingt-quatre heures, des bases d'aviation toutes proches.

La nuit suivante changera le cours des événements.

Les troupes doivent, paraît-il, nous quitter. Tous les jeunes, tous les hommes valides les accompagnent. Nous décidons de rester avec les vieillards et les infirmes.

Écrit à Laski, le 15 septembre.

Le 5 septembre, à 6 heures du matin, le lance-grenades a incendié l'immeuble nº 9 situé vis-à-vis du nôtre. Le feu consuma durant la journée, cette maison abandonnée, et la nuit il acheva son œuvre. A plusieurs reprises les chevrons de notre toit s'embrasèrent, mais nous réussîmes chaque fois à les éteindre grâce à l'aide d'un aimable et très serviable voisin qui tour à tour surveillait attentivement les deux toits : le nôtre et celui du nº 15. Les meubles de notre appartement s'échauffaient au voisinage de ce brasier ; une étincelle aurait suffi pour y mettre le feu. Heureusement il n'y avait pas de vent.

Au rez-de-chaussée, avec l'eau de la baignoire nous préparons encore de la soupe pour tout le monde. Notre cheminée s'est écroulée. Le 6 septembre, un nouvel obus tombe sur les ruines du numéro 19. Abrité sous le porche un groupe de nos soldats protégeait la retraite des troupes. Par une brèche, dans le mur, on transporte quelques-uns d'entre eux retirés de sous les décombres. Leurs visages couverts de poussière de chaux ressemblent aux masques de pierre, marbrés de filets de sang. Les corps sont à moitié dénudés, les vêtements arrachés retombent en haillons.

Je reconduis, jusqu'à la cour de l'École technique, ceux qui doivent nous quitter. Là, sur l'asphalte de la rue, gît agonisant, un jeune garçon : le crâne fracassé, un amas de cheveux bruns frisés collés par le sang, des yeux largement ouverts, il essaye, en râlant, de happer un peu d'air, des convulsions tordent tout son corps.

Le personnel de la cuisine populaire et du poste de secours, du

souterrain de l'École technique, bat en retraite. On laisse là l'agonisant.

La nuit tombe au feu d'innombrables incendies.

> *... Et ces jeunes corps d'adolescents*
> *Aujourd'hui cendres anonymes,*
> *Que l'histoire jettera au vent...* (NORWID).

Le soir, les immeubles n°s 6, 8 et 10 sont en flammes. L'attaque allemande suit Nowy Swiat. Notre toit commence à fumer. Il faut constamment arroser les chevrons et les poutres qui prendraient feu, étouffer les étincelles au moyen d'un torchon humide attaché à une perche. Nous le faisons à tour de rôle.

Les derniers combattants doivent nous quitter dans la nuit. On nous conseille de hisser un drapeau blanc sur le toit, mais deux heures après, vers 6 heures, arrive encore un groupe de combattants qui ordonne de l'enlever. Ils veulent se battre, construisent une nouvelle barricade. Un tout jeune lieutenant, en uniforme de 1939 et casquette carrée de l'armée polonaise, au visage hâve et défait, commande ses hommes d'une voix rauque.

— « Pourquoi faites-vous cela? » — l'interrogeons-nous, désespérées. « Pour amener la destruction des dernières maisons, la mort des derniers survivants? »

« On attend du secours, » répond le lieutenant, mais dans ses yeux éteints et sur son visage fermé ne se lit aucun espoir.

Le 6 septembre, des avions lancèrent des tracts signé du commandant en chef des Forces Armées Allemandes du Front de Varsovie, général von dem Bach. Ils annonçaient à la population que, pour arrêter l'effusion du sang polonais, les Allemands allaient interrompre leurs bombardements le 7 et 8 septembre entre 12 et 13 heures, afin de permettre aux non-combattants de quitter Varsovie assiégée. Les malades et les blessés seraient immédiatement évacués sur des hôpitaux préparés à cet effet.

Aucune de nous ne se laissa tenter par cette offre. Nous ne voyons pas la possibilité de transporter les malades et les vieillards à travers les décombres de la ville en flammes.

Le feu achevait de consumer les maisons tandis que les grenades pétaient sec autour de nous. L'ennemi avançait à tâtons « essayant » les portes, les caves et tous les renfoncements dans les ruines. Dans notre rue, seuls deux immeubles restaient debout — le nôtre, et le voisin, numéro 15.

Dans les ruines du 19 fusèrent des exclamations en russe. Serons-nous donc occupés par les troupes de Wlassow? Je mesurai pleinement ce que cela signifiait, mais la fièvre et l'extrême lassitude m'avaient à un tel point insensibilisée, que je n'éprouvai aucun effroi devant ce qui m'attendait.

Qu'arrive enfin ce qui doit arriver...

Nous avions déjà rencontré des formations de cette armée Wlassow dans les environs de Varsovie et à Minsk-Mazowiecki. C'étaient des hommes soigneusement sélectionnés dans la complexité des races et des langues, que constituaient les prisonniers russes, aux mains des Allemands. Ils étaient triés et groupés selon

leur origine. Les garnisons, stationnées en Pologne, se composaient presque uniquement de Mongols. D'épais visages et des têtes rondes de tribus yakoutes ou toungouses ; des visages plats, jaunes ou cuivrés de Kasakhes, aux yeux obliques ressemblant aux Chinois, jusqu'aux silhouettes frêles, aux traits doux, comme ceux des Malais, tous les types asiatiques y étaient représentés. J'ai vu aussi de lourds Arméniens noirs comme des corbeaux, de pâles Géorgiens et d'autres tribus caucasiennes, dont je ne connais même pas les noms, sous l'uniforme allemand à la croix gammée ou au ceinturon marqué de *Gott mit uns*. Les sous-officiers allemands qui les commandaient les tenaient dans une discipline rigoureuse, les obligeant à apprendre l'allemand, devant présenter leurs rapports dans cette langue plus ou moins écorchée. Ces mercenaires annonçaient aux civils polonais qu'ils allaient s'en donner à cœur joie et tout ravager au moment de la retraite des Allemands de Pologne : on le leur avait bien promis.

Franchissant les maisons brûlées et les couloirs souterrains ils arrivèrent enfin aux portes de notre cave, mais n'osèrent point s'aventurer dans la cour.

— *Partizany iest*? (Y a-t-il des partisans? — en russe.)

Nous avançons, Mme W... et moi, pour leur parler en russe.

— Il n'y a pas de combattants ici, il ne reste que des vieilles femmes et des malades.

— *A molodyie iest? Molodyie genschyny?...* (Et des jeunes, des jeunes femmes, y en a-t-il?)

— Non, pas de jeunes ici — répondons-nous.

Pistolets au poing et cierges d'églises multicolores à la ceinture, essoufflés et excités, ils bondirent enfin dans la cour, criblant de grenades la porte cochère de l'immeuble voisin. Les uns se disséminèrent dans la maison, les autres rassemblèrent notre malheureux groupe dans la cour. J'observai leurs visages. Ce n'étaient pas des Ukrainiens auxquels on attribuait la sauvage évacuation du quartier Ochota et la « liquidation » de tout un hôpital à Wola par l'assassinat des malades et du personnel (médecins et infirmières). Ils n'avaient rien des Mongols d'Asie. Le teint très foncé, les cheveux noirs, les visages allongés aux traits proéminents, ils parlaient entre eux une langue aux sons gutturaux, les cols ouverts, les yeux sauvages pleins d'avidité et d'effroi. Instinctivement j'essayai de leur parler, de lier une conversation humaine.

— Qui êtes-vous?

— Tiourcs, Mahométans.

— Où est votre pays? Votre Patrie?

— Loin, très loin...

Et cette vision lointaine immobilisa et adoucit un instant leurs regards sauvages.

— Quand avez-vous quitté votre pays? — repris-je.

— Il y a longtemps, oh ! très longtemps...

On nous poussa dans le couloir souterrain. Nous marchions, gardées par les « Tiourcs » porteurs de cierges allumés, ornés de fleurs et d'images saintes trébuchant sur les seuils, franchissant avec peine les brèches dans les fondements de maisons. A chaque

instant l'un ou l'autre des gardiens sautait vers l'une d'entre nous et la menaçant du pistolet, répétait :

— *Dawaï zoloto! Naïdou oubiou!* (Donne de l'or ! Si j'en trouve je te tue).

De sa main libre il fouillait les poches et les sacs à main, tâtait les ceintures et les cols. Tout cela retardait notre marche. Nous nous perdions de vue et nous accélérions le pas pour ne pas nous perdre définitivement dans les ténèbres et ne pas rester seules avec ces hommes terribles.

Nous débouchâmes dans une cour et, après avoir traversé les ruines du n° 19, nous nous enfonçâmes de nouveau sous terre. Est-ce déjà ici? Mais non. Dans les ténèbres un soldat entraîne la plus jeune d'entre nous. Celle-ci s'accroche désespérément à sa mère, objet de sa constante sollicitude et répète d'une voix suppliante :

— Ensemble, toutes ensemble, monsieur ! Ne nous séparez pas.

En quelques mots je l'éclairai sur les intentions du soldat.

— Croyez-vous? s'exclama-t-elle comme revenue d'un autre monde. J'avais cru qu'il allait fusiller Maman ici...

Le feu consumait lentement les chevrons et les poutres au-dessus de nos têtes, les murs étaient chauffés comme ceux d'un four et l'odeur âcre de brûlé nous prenait à la gorge. La cave où le soldat nous poussa finalement à trois, était jonchée d'édredons. La sueur baignait nos visages.

... Un Tiourc passa, puis un autre...

Soudain, on déboucha par un escalier dans la cour de la Banque du Commerce. Sur le seuil gisait le cadavre d'une vieille femme. Des traits fins, des cheveux blancs, le calme de la mort, mais la position de son corps à demi dénudé suggérait de hideuses pensées.

Les « Tiourcs » disparurent. Nous nous mîmes à chercher une issue dans le hall de la Banque rempli de décombres.

— *Schneller, schneller!* — cria dans notre direction le soldat allemand, posté dans la rue Traugutt.

— *Sie sehen* (Vous voyez) — dis-je au soldat — Nous conduisons des vieillards et des malades...

— Oh ! oui, des vieillards — lança-t-il ironiquement : Et les jeunes? *Die sind bei den Banditen!*

— *Warum Banditen?* Nous combattons pour la liberté !

— *Freiheit?* s'éclata-t-il rageusement — Quoi encore? Vous aviez de tout en abondance à Varsovie, même du superflu. Rien ne vous manquait ! *Verfluchte Polacken!* (Maudits Polonais). Vous méritez tous la mort ! *Alle musst ihr erschossen werden!*

Rue Traugutt. Les ruines de ce bloc datent de 1939. Voici les fenêtres murées de l'ancien *Zodiaque* (élégant café de Varsovie) — je me souviens de ces petites pièces paisibles et de nos discussions littéraires et artistiques.

Nous franchissons un porche en ruine et avançons au milieu des débris et des décombres d'un bloc de maisons, jusqu'au palais de Kronenberg détruit au début de la guerre. Ses ruines sont couvertes d'herbe et de folle avoine. Une odeur de cadavres, des essaims bourdonnants de mouches. Nous sommes là quelques

dizaines de personnes expulsées des caves de la rue Czacki. Des mitrailleuses garnissent les deux côtés de la cour. Les Allemands se prélassent dans des fauteuils pliants et, jouent avec les détentes de leurs fusils. Un terrier à poils durs apporte des casques qu'on lui lance en riant aux éclats.

Un de nos compagnons à l'aspect maladif sortit de sa poche un petit missel et s'absorba dans la lecture des prières.

Quand lâcheront-ils enfin la première salve, pensai-je en moi-même, pour nous achever ensuite?

J'appuyai ma tête sur les genoux de Nina. Assise toute droite sur un bout de mur écroulé, svelte et calme, dans sa petite robe de percale bleue ses mains ne lâchaient pas celles de sa mère. Elle aussi avait passé par la fameuse cave, sous les yeux de sa mère. Elle avait voulu se racheter par un bracelet en or.

— Je ne veux pas d'or — lui avait dit le barbare — c'est toi que je veux!

Abmarschieren! (En marche).

On ne nous fusillera donc pas?

Notre cortège s'ébranle, traversant les restes calcinés de la rue Krolewska et déboucha sur la place de Saxe où circulaient des chars au milieu d'autres démolis ou à moitié brûlés. Les deux bâtiments de l'état-major, la colonnade du Jardin de Saxe et le Palais Brühl, ainsi que l'hôtel d'Europe étaient encore intacts. Le prince Poniatowski du haut de son socle pointait le glaive vers la ville résistante.

Le soleil se couchait déjà. La fumée voilait légèrement le ciel purpurin et doré. La partie occidentale de Varsovie gisait là, devant nous, inanimée. Celle qui flambait et qui luttait encore restait derrière nous.

Une dernière halte et, en route, sous l'escorte de quelques soldats allemands nous poussant sans cesse.

Notre cortège avançait lentement vers le faubourg de Wola par la place du Théâtre et de la Banque. Partout la désolation, la mort et les ruines calcinées. La chaussée n'est déblayée qu'au centre. Des deux côtés, débris de barricades. Les tombes jalonnent les squares et les trottoirs le long des murs. Aux croisements de rues, sous des voûtes, des « Bierstuben » installées à la hâte : ramassis de chaises, tabourets et de tables. Les Boches ingurgitent de la bière et s'égayent bruyamment.

— *Die Banditen! Ha, ha! Da sind sie die Banditen!* (Les voilà les bandits.)

Au croisement de la rue Mlynarska, près de l'hôpital Saint-Stanislas, nous rencontrâmes un groupe d'auxiliaires de la Croix-Rouge, coiffés du bonnet bien connu des diplômés de l'École des Infirmières de Varsovie. Sur le trottoir, elles avaient placé des chaudrons remplis de café. Quelques Allemands les accompagnaient.

Notre escorte nous permit de nous y arrêter un moment, le café était froid et amer, bien entendu de l'ersatz allemand, mais, nous le bûmes avidement, tant nos gorges étaient en feu et nos lèvres desséchées. Nous n'échangeâmes pas un mot avec ces jeunes filles.

Les soldats allemands les surveillaient. Mais leurs yeux nous dirent tout ce qu'un être humain peut dire à son prochain souffrant et humilié. Aujourd'hui encore, je garde un souvenir ému de leurs visages immobiles, et de leurs regards si éloquents.

Cela dura quelques minutes à peine.

Nous atteignîmes enfin une église, Saint-Stanislas de Wola, à moitié démolie. Aux portes, des sentinelles, à l'intérieur de l'église il faisait déjà sombre. Plusieurs centaines de personnes amenées le jour même y campaient. Dans les recoins, quelques restes de bougies trouaient l'obscurité de leurs faibles lueurs. Les gens s'installaient pour dormir sur ou entre les bancs d'église, sur les marches des autels et jusque sur les autels même. Les derniers venus s'étendaient à même les dalles de pierre. Dans les coins, on satisfaisait des besoins physiologiques.

Vers 8 heures, on nous poussa dehors sur le parvis de l'église et, sous une double escorte, nous nous traînâmes jusqu'à la gare de l'Ouest. Notre colonne était très, très longue, je n'en voyais ni le commencement ni la fin : on avait probablement joint d'autres groupes à ceux qui avaient passé la nuit dans l'église. Nous étions sans doute plusieurs milliers.

Arrivés à la gare, on nous entassa dans les wagons de L'E. K. D. (ligne de banlieue) pour nous emmener à Pruszkow.

Regardant par les fenêtres de mon wagon, je vis soudain, le vert feuillage des arbres, des jardins en fleur, de jolies maisons, des gens au travail ou au repos — tout un monde vivant normalement — à quelques kilomètres à peine de Varsovie agonisante.

Derrière les barbelés et dans les hangars des ateliers de réparation du chemin de fer de Pruszkow grouillait une masse humaine que le désespoir portait à la brutalité ou à une morne indifférence. Le droit du plus fort régnait ici en maître, qu'il s'agît d'un gîte, d'une planche, d'une poignée de paille ou d'un quart de soupe. La défaite, l'exil et l'écroulement subit de tous les espoirs engendrèrent l'hostilité, la suspicion entre les différentes classes et les différents milieux. On s'insultait, on s'accusait mutuellement avec passion, cherchant les coupables. La pression de ces gens affamés et affolés n'était contenue que par les baïonnettes des mercenaires mongols.

Des commissions spéciales composées d'Allemands, triaient les évacués selon leur aptitude au travail. Toutes les vingt-quatre heures, un ou deux transports quittaient le camp de Pruszkow pour l'Allemagne. Les vieillards, les malades et les femmes avec des enfants en bas âge étaient entassés dans des wagons à charbon, pour être répartis sur le lambeau de notre sol sur la rive gauche de la Vistule, qui n'était pas encore occupé par les Russes ni annexé au grand Reich.

Pruszkow fut la dernière étape de mon voyage au bout de la nuit, et de cette nuit la dernière tranche. Malade, je fus libérée après quarante-huit heures de séjour dans ce camp grâce aux énergiques démarches d'une infirmière de la Croix-Rouge de mes connaissances. Je franchis les barbelés pour chercher à me sauver par mes propres moyens.

C'est l'arrière-saison. Les fils de la Vierge s'accrochent aux chaumes que la charrue n'a point encore touchés. Les colonnes motorisées allemandes se suivent sur les grandes routes alors que les sentiers et les chemins de traverse se remplissent de civils polonais terrifiés, chargés de leurs pauvres bagages : les fuyards de Jablonna, de Poniatowo, de Bielany. Les paysans racontent avec épouvante des scènes de passage des « troupes russes » de Wlassow, qui sans pardon, n'épargnaient même pas les fillettes de dix ans.

A l'horizon fume Varsovie, faiblement armée, affamée et privée d'eau. Elle combattra encore vingt-six jours contre toute la puissance de l'armée allemande.

Et pourquoi?

Pour une mort glorieuse, les armes à la main, plutôt que de périr dans les chambres à gaz ; pour une tombe sous les ruines de la ville natale et pour sa gloire.

Soixante-cinq jours de liberté au prix de deux cent mille morts et de notre capitale en ruine.

MARIA CZAPSKA

L'administrateur : Maurice Bourdel.

PARIS — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1954. 65806.


BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
PÉRIODIQUES

LA TABLE RONDE

REVUE MENSUELLE

★

Rédaction et Administration :

LIBRAIRIE PLON

8, RUE GARANCIÈRE — PARIS (6e)
Téléphone : DAN. 04-50

Secrétaire général : Pierre SIPRIOT.

TARIF DES ABONNEMENTS :
voir le bulletin d'abonnement en fin de volume.

A l'étranger les dépositaires généraux suivants se chargent de prendre les abonnements à la Revue « LA TABLE RONDE » dans la monnaie du pays.

ARGENTINE : Éditorial Victor Leru : Calle Cangallo 2233, BUENOS AIRES
Abonnement : contre valeur, en pesos, du tarif étranger.

AUSTRALIE : Librairie Angus & Robertson — 89, Castlereagh St., SYDNEY.
Abonnement, un an : livres St. : 2,16 Sh.

BELGIQUE : Agence et Messageries de la presse, 14, 22, rue du Persil. BRUXELLES.
Abonnement de six mois, francs belges : 195; un an, francs belges : 357.

BRÉSIL : Intercambio Franco Brasileiro Ltd : Caixa Postal 5728, SAO PAULO.
Abonnement de six mois, cruzeiros : 130; un an, cruzeiros : 250.

CHILI : Librairie Française : Estado 36, Casilla 43 D, SANTIAGO.
Abonnement : contre valeur, en pesos, du tarif étranger.

COSTO-RINA : Libreria Atenea, Apartado 147 — SAN JOSÉ.

ÉGYPTE : Cité du Livre : 2, avenue Fouad Ier à ALEXANDRIE.
Abonnement de six mois, piastres : 108; un an, piastres : 210.

ÉTATS-UNIS : French and European Publications, Inc 610 Fifth Avenue, NEW-YORK 20, N. Y.

FINLANDE : Librairie Akateeminen Kirjakauppa à HELSINKI.

GRANDE-BRETAGNE : Anglo French Literary Services, 72, Charlotte Street. LONDON W. I.
Abonnement de six mois, shillings : 25 un an, shillings : 47,6.

HAITI : La Maison du Livre : 20, rue Roux à PORT-AU-PRINCE.
Abonnement de six mois, dollars : 3,50; un an, dollars : 6,60.

HOLLANDE : Librairie Meulenhoff, Beulingstraat 2-4, AMSTERDAM C.

LIBAN : Librairie Antoine Naufal B. P. 656, BEYROUTH.

NICARAGUA : Librairie Rivas à RIVAS.
Abonnement de six mois, cordobas : 21; un an, cordobas : 40.

PORTUGAL : A bibliofila : 102, Rua da Méséricordia, LISBONNE.

SUÈDE : Librairie Fritzes, Fredsgatan, 2 à STOCKHOLM.
Abonnement de six mois, couronnes suédoises : 20,55 un an, couronnes suédoises, 39,90.

SUISSE : La Palatine, 6 rue de la Marie à GENÈVE.

TURQUIE : Librairie Hachette, 469, Istiklal Caddesi-Beyoglu à ISTANBUL.
Abonnement de six mois, livres turques : 10,80 un an, livres turques : 21.

Tous les manuscrits destinés à la Revue « Table Ronde », doivent être adressés à la LIBRAIRIE PLON, 8, rue Garancière - Paris (6).

La Revue ne répond pas des manuscrits qui lui sont adressés.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Pour l'utilisation des bons de l'UNESCO voir les numéros de janvier, avril, juillet, octobre.